

Université de Strasbourg

Institut d'Etudes Politiques de Strasbourg



**La communauté arménienne de
Strasbourg: étude des identités en
diaspora**

Noëlla Richard

Mémoire de 4^{ème} année, filière Études Européennes et Relations
Internationales

*Sous la direction de Magdaléna Hadjiisky, Maître de Conférence
en Science politique*

- Année universitaire 2011-2012 -

« L'Université de Strasbourg n'entend donner aucune approbation ou improbation aux opinions émises dans ce mémoire. Ces opinions doivent être considérées comme propres à leur auteur[e]. »

Je tiens à remercier tous ceux qui m'ont soutenu et aidé pour réaliser ce mémoire, en particulier Mme Hadjiisky pour ses nombreux conseils et son soutien permanent qui m'ont été très utiles et bénéfiques tout au long de l'année. Merci à tous les Arméniens de la communauté de Strasbourg sans qui ce travail n'aurait pas été possible. Merci pour leur présence et leur soutien, pour m'avoir accordé beaucoup de temps et manifesté de l'intérêt pour mon travail. Merci à M. Cros pour son aide, et à M. Torrero pour ses cours méthodologiques.

À papi,

Sommaire

| | pages |
|---|-------|
| Introduction | 6 |
| Partie I: De la rupture à l'installation: les origines et les causes du phénomène diasporique arménien | 14 |
| I/ La diaspora arménienne en France | 19 |
| 1) Aperçu géographique et quantitatif de la diaspora arménienne dans le monde contemporain | 19 |
| 2) De la migration comme phénomène ancien à la « Grande diaspora » de l'époque moderne | 20 |
| 3) Les Arméniens en France: trajectoires | 23 |
| II/ La communauté arménienne dans le paysage migratoire en Alsace et à Strasbourg | 30 |
| 1) Cartographie migratoire de l'Alsace depuis le XIX ^{ème} siècle | 30 |
| 2) Les nouveaux visages de l'Alsace depuis 1999 | 31 |
| 3) La population arménienne en Alsace et à Strasbourg: histoire, profils et caractéristiques | 32 |
| Partie II: Construire pour exister et perdurer dans le temps et l'espace: la diaspora en tant que projet d'investissement identitaire des Arméniens de la première à la troisième génération | 38 |
| I/ Les Arméniens en tant qu'objet d'étude en sciences sociales: un intérêt tardif | 38 |
| II/ Le projet identitaire des Arméniens de la première à la troisième génération: les études des communautés arméniennes de France | 40 |
| 1) Projets et investissements de la première génération | 40 |
| 2) La deuxième génération: la priorité à l'intégration sociale et économique | 55 |
| 3) La troisième génération: le retour à la culture | 57 |
| Partie III: S'organiser en diaspora à Strasbourg: un projet identitaire en construction | 59 |
| I/ Les premiers traits du projet identitaire diasporique: organiser la communauté arménienne de Strasbourg | 61 |
| 1) Transmettre la culture arménienne | 61 |

| | |
|---|------------|
| 2) Rassembler les Arméniens | 67 |
| 3) La propension à organiser: profils et caractéristiques des « leaders » ou entrepreneurs communautaires | 74 |
| II/ Construire son identité entre deux territoires: le rapport au territoire d'origine et à la culture d'accueil | 80 |
| 1) Le cadre arménien: la maison et la famille | 84 |
| 2) Combiner les cultures sans oublier l'origine arménienne | 87 |
| 3) Le retour au pays: l'Arménie entre nostalgie et imaginaire collectif | 90 |
| III/ Les limites actuelles au projet identitaire | 96 |
| 1) L'absence d'une volonté commune et d'une conscience communautaire | 96 |
| 2) La remise en cause du rôle exclusif de l'Église dans sa qualité de rassembleur .. | 103 |
| 3) Une institutionnalisation spatiale insuffisante voire inexistante | 106 |
| Conclusion | 109 |
| Table des matières | 113 |
| Annexes | 116 |
| Bibliographie | 144 |
| Sources | 148 |

*

Introduction

La présence des Arméniens à Strasbourg est un phénomène récent et peu connu. Arrivés seulement depuis une dizaine voire une quinzaine d'années tout au plus, leur nombre est actuellement estimé entre 3000 et 4000, et à 8000 au niveau de l'Alsace et ne fait qu'augmenter d'année en année¹. L'essor de cette immigration surprend par son ampleur et interpelle pour ses raisons et ses objectifs. On a coutume en effet de lier l'immigration arménienne aux rescapés du génocide de 1915 qui sont venus se réfugier en France dans les années 1920, d'abord à Marseille puis à Lyon, Valence ou encore Paris et sa région où ils se sont installés génération après génération jusqu'à former une communauté organisée et structurée autour de leurs valeurs et de leur culture d'origine que les chercheurs en sciences sociales ont, depuis les années 90, analysé sous l'angle du concept de « diaspora ». Jusqu'à cette époque en effet, les Arméniens, massivement naturalisés au lendemain de la Seconde Guerre mondiale et pour lesquels l'intégration en France était présumée « réussie », ont été délaissés en tant qu'objet d'étude. Ce sont en particulier les travaux de Martine Hovanessian, anthropologue française, qui ont été à l'origine d'une (re)découverte de ces communautés arméniennes installées en France depuis les années 20. Ces études ont été l'occasion pour elle de questionner le concept de « diaspora » que l'usage familial qui en est trop souvent fait tend à rendre sa portée insignifiante. Au contraire, les difficultés rencontrées pour le définir rendent compte de la richesse des sens qu'il peut recouvrir, et par là même permettent de lui redonner du sens et de la légitimité en le distinguant des notions qui lui sont assimilées de manière erronée à savoir celles de dispersion, de migration et d'exil.

Notre étude portant sur la communauté arménienne de Strasbourg invite à s'interroger sur la pertinence du concept de diaspora pour analyser une situation distincte de celles pour lesquelles la notion a été théorisée. Au cours de ces recherches centrées sur les communautés arméniennes installées en région parisienne, Martine Hovanessian a en effet défini la diaspora comme projet identitaire. Au sens constructiviste du terme, elle

¹ Estimations données par le Père Vatché, prêtre de la paroisse apostolique arménienne de Strasbourg depuis septembre 2010. Entretien réalisé le 22 décembre 2011.

l'envisage comme une « construction dynamique » dans laquelle les identités sont en constante reformulation². La diaspora serait un projet que les individus mettent en œuvre sur le territoire d'accueil, un réseau complexe de relations, structuré et organisé en vue de la préservation d'une identité. Face à la rupture et à l'instabilité créées par le déracinement, l'exil ou la migration forcée précèdent la mise en place de la diaspora sur le territoire d'accueil, la diaspora serait une forme d'organisation censée apporter de la stabilité. Dès lors, plusieurs questions se posent. Qu'entendons par « organisation »? Que signifie la stabilité et par quels moyens les individus prétendent-ils l'atteindre? Quels sont les facteurs qui expliquent la pérennité dans le temps de cette forme d'organisation? Ainsi, il s'agit plus largement de savoir comment analyser la diaspora d'un point de vue identitaire?

Une des questions posées à ce sujet par les chercheurs étudiant les diasporas, a été notamment celle de la nature « extra-territoriale des expressions identitaires »³. Comme l'a souligné M. Hovanessian, elle renvoie au « couple déterritorialisation et territorialisation, et à la question d'une possibilité d'une identification collective sans territorialisation »⁴. En ce sens, elle a cherché à comprendre « quelles sont les représentations que les acteurs se font de leur communauté, et par extension comment ceux-ci construisent leurs identités, dans les multiples identifications à la communauté d'origine et à la société réceptrice ou dite « d'accueil »? »⁵. C'est dans cette perspective qu'elle a mobilisé les notions de mémoire collective et d'identité narrative au cœur du processus de formation ou de reformulation des identités des individus.

Le concept de « mémoire collective », que l'on attribue aux travaux du sociologue français Maurice Halbwachs⁶ est une notion « visant à rendre compte des formes de conscience (ou d'oubli) du passé partagées par un groupe social autour de configurations de mémoire caractéristiques, de perceptions fondamentales propres (mythes, légendes, croyances, lieux communs de mémoire, etc.) qui façonnent une représentation du

² Hovanessian Martine, « Diasporas et identités collectives », *Revue Hommes et migrations*, n°1265, janvier-février 2007: « Diaspora arménienne et territorialités »

³ Hovanessian Martine, 1998, « La notion de diaspora, usages et champ sémantique », *Journal des anthropologues* [En ligne], n°72-73, 1998: « Nationaux, étrangers? Logiques d'état et enjeux quotidiens », p. 6, mis en ligne le 01 janvier 1999. URL: <http://jda.revues.org/2696>.

⁴ *Ibid*, p.6

⁵ Hovanessian Martine, *Le lien communautaire: Trois générations d'Arméniens*, Paris, Armand Colin, 1992, p.33

⁶ Halbwachs Maurice, *La mémoire collective*, Paris, Presses Universitaires de France, 1967, 204 p.

groupe social et une identité commune. »⁷. Comme le souligne le géographe Michel Bruneau⁸, « la mémoire collective est une composante essentielle de l'identité en diaspora face au danger de dilution et d'assimilation dans les sociétés d'accueil ou d'installation, danger très réel dans les pays modernes du Nouveau Monde et d'Europe occidentale »⁹. Cette mémoire réfère au « noyau dur influent du groupe en question »¹⁰, c'est-à-dire aux éléments déterminants ou invariants de l'identité culturelle originelle d'un peuple que sont la langue, la religion, l'histoire et le territoire ancestral et qui font partie intégrante de l'identité de chaque individu le constituant. Mais la mémoire collective s'alimente aussi de récits ou imaginaires collectifs élaborés et transmis par les individus (l'identité narrative¹¹), et qui participent de l'élaboration d'une histoire nationale à laquelle le peuple s'identifie. En diaspora, M.Bruneau distingue plusieurs vecteurs de la mémoire communautaire que sont la langue, l'éducation familiale, l'école, la religion, la vie associative, ainsi que certains lieux ou espaces publics (monuments, quartiers ethniques, restaurants, cimetières...) et les rituels commémoratifs qui leur sont associés¹².

Dès lors, on peut se demander en effet ce qui incite certains individus à prendre en charge l'organisation, à s'investir dans telle association, institution, etc. tandis que d'autres au contraire adoptent une attitude passive. Autrement dit, pourquoi certains individus auraient-ils plus intérêt à agir que d'autres? Martine Hovanesian parle en ce sens de « leaders » ou « figures de la réussite du groupe » capables de porter le projet identitaire¹³. On comprend alors que la question des ressources (intellectuelle, financière, culturelle, etc.) joue un rôle non négligeable dans l'organisation, en particulier en ce qui concerne la distribution implicite des rôles entre les acteurs. La maîtrise de plusieurs langues, un statut social stable, la possession d'un capital culturel et économique et l'appartenance à plusieurs réseaux par exemple, peuvent être des

⁷ Hovanesian Martine, 2007, *op.cit.*, p.10

⁸ Bruneau Michel. « Les territoires de l'identité et la mémoire collective en diaspora », *L'Espace géographique*, 2006/4, Tome 35, p.328-333.

⁹ *Ibid*, p.332

¹⁰ Kasparian Sylvia. « Langues et identités des Arméniens de la diaspora, état des lieux », *Revue Hommes et migrations*, n°1265, janvier-février 2007: « Diaspora arménienne et territorialités », p.178

¹¹ Notion théorisée par Paul Ricoeur (1991)

¹² Bruneau Michel, 2006, *op.cit.*, p.332

¹³ Hovanesian Martine, 1990, « L'évolution du statut de la migration arménienne en France », *Sociétés contemporaines*, n°4, décembre 1990, p.64

ressources dont l'individu se sert pour créer une association, rassembler la communauté, organiser un événement commémoratif, concevoir un projet, etc., le tout au profit du but commun à l'organisation, à savoir la préservation de l'héritage culturel ou identité culturelle du peuple auquel il appartient. Les réseaux participent de cette volonté de conjurer le déni d'existence et la dispersion spatiale du peuple en question. Dans le projet identitaire que les individus mettent en œuvre, il y a l'idée de refonder l'unité du peuple en développant les contacts avec ceux de la diaspora établis localement, nationalement et dans d'autres pays, grâce notamment aux nouvelles technologies de communication telles qu'Internet et les réseaux sociaux (Facebook, Skype, etc.).

En prolongeant la réflexion sur la mémoire collective, M.Bruneau montre l'importance que revêt le territoire pour les populations organisées en diaspora. Comme il le souligne à juste titre, « la perte du territoire d'origine entraîne le recours à la mémoire collective de ce territoire, comme composante essentielle de l'identité en diaspora. »¹⁴. « Toute population en diaspora éprouve le besoin de se référer à son territoire d'origine, pas tellement au territoire de l'État-nation, lorsqu'il existe, mais plutôt à la région ou, encore plus concrètement, au lieu où elle est née et où ses ancêtres sont enterrés, c'est-à-dire à sa « patrie » au sens étymologique du terme. »¹⁵. Ceci est particulièrement le cas des diasporas constituées des survivants d'un génocide. Celles-ci ont besoin pour se reproduire et conjurer l'expérience du déracinement, « de se référer à la mémoire collective de ce génocide, de cette déportation, ou plus généralement de cet arrachement à la « patrie », terre des ancêtres. »¹⁶. Elles vont ainsi lutter contre l'oubli en revendiquant un droit à la mémoire.

C'est pourquoi, on comprend que la mémoire des lieux est un élément clé de la mémoire collective d'une diaspora, « qui cherche à représenter ou reproduire son espace d'origine pour conserver un lien solide avec lui. »¹⁷. En effet, comme le montre M. Bruneau, la mémoire des lieux et des territoires perdus a besoin de supports matériels, de lieux qui lui soient propres au sein du territoire d'accueil et d'installation¹⁸. Autrement dit, la

¹⁴ Bruneau Michel, 2006, *op.cit.*, p.328

¹⁵ *Ibid.*, p.329

¹⁶ *Ibid.*, p.329

¹⁷ *Ibid.*, p.329

¹⁸ *Ibid.*, p.328

mémoire a besoin de « territorialité pour s'exprimer et se transmettre »¹⁹.

Ceci est d'autant plus vrai que dans l'expérience diasporique, l'identité préexiste au lieu. Comme le remarque à juste titre l'auteur, « l'individu ou la communauté diasporique se trouvent dans des lieux qu'ils n'ont pas produits et qui eux-mêmes sont porteurs d'autres identités. »²⁰. Dans ce contexte, la communauté va chercher à re-crée, à remodeler ces lieux, selon son répertoire identitaire et sa mémoire collective du territoire d'origine, afin de se les approprier. Ainsi, « au sein de ces différents lieux de mémoire et dans les différents rituels et cérémonies qui s'y déroulent périodiquement, l'« iconographie » au sens de J. Gottmann, est un support essentiel à la transmission de cette mémoire collective. »²¹. L'iconographie se définit comme la « somme des croyances, des symboles, des images, des idées, etc. dont une communauté a héritée et auxquels ses membres sont attachés »²². Ces symboles, reconnus par tous, forment un « ciment » qui agit comme facteur de stabilité face au changement²³. Tout ce processus d'identification territoriale témoigne de cette volonté et nécessité d'ancrage de la population diasporique sur son territoire d'accueil afin de perdurer dans l'unité. Ethnologue et historienne de l'art, Marie-Blanche Fourcade s'est intéressée au patrimoine domestique de la communauté arménienne au Québec et à l'analyse de son rôle dans la construction de l'identité diasporique. Elle montre comment « l'iconographie de l'arménité » (les objets, religieux, de famille, les icônes, les photos, les tapis, etc., qui sont porteurs de souvenirs familiaux, d'expériences personnelles et qui sont liés à la culture arménienne) « favorise la conservation de la cohésion transnationale ainsi que des structures sociales et culturelles. »²⁴. « Dans le cas de la diaspora arménienne qui tente de maintenir son identité malgré la dispersion des membres de la communauté », l'iconographie, explique-t-elle, « s'érige en un moyen de résistance dans le pays d'accueil pour parer à la fragilité engendrée dans la cohabitation avec l'autre. »²⁵. Ainsi, elle « constitue l'un des enjeux essentiels de la transmission

¹⁹ *Ibid.*, p.328

²⁰ *Ibid.*, p.333

²¹ *Ibid.*, p.329

²² Gottmann Jean, *La politique des États et leur géographie*, Paris, Armand Colin, 1952, p.200.

²³ Fourcade Marie-Blanche, « Les musées domestiques de la communauté arménienne », *Ethnologie française*, 2010/3 Vol.40, p.441

²⁴ *Ibid.*, p.441

²⁵ *Ibid.*, p.441

puisqu'elle véhicule les repères de l'appartenance. »²⁶, et apparaît donc comme « l'une des précieuses clés de la perpétuation culturelle et identitaire »²⁷.

Dans le cas des diasporas qui ont vécu des événements traumatisants (génocide, déportation, etc.) à la suite desquels s'est faite la dispersion, la construction de lieux de mémoire sur le territoire d'accueil « sont les signes d'un ré-enracinement dans les pays d'accueil et de protestation contre le déracinement imposé dans le territoire d'origine. Ils permettent à la diaspora de faire mieux vivre celui-ci dans sa mémoire. »²⁸. Pour ces populations, le devoir de mémoire est indispensable dans leur affirmation identitaire, et pas seulement chez les premières générations, puisque la lutte pour faire reconnaître l'existence sociale de leur peuple demeure ce pour quoi les individus poursuivent leurs investissements au sein de l'organisation diasporique.

En résumé, la diaspora peut ainsi se définir comme une forme particulière d'organisation, constituée à un moment donné par le regroupement d'individus de même origine afin de conjurer la dispersion et le déni d'existence dus au déracinement avec leur territoire d'origine. En tant que projet identitaire, ses acteurs œuvrent à la préservation et au maintien de l'identité collective du peuple qu'ils représentent, par la transmission d'une mémoire collective intériorisée et territorialisée sur les lieux du pays d'accueil, et dans laquelle la référence au territoire d'origine est primordiale. Parce qu'elle s'inscrit dans la durée, son maintien nécessite des ressources (humaines, matérielles, intellectuelles et financières), des réseaux constitués et entretenus entre ses membres à l'échelle locale, nationale et internationale, et suppose l'existence d'un enjeu non atteint (lutte pour la reconnaissance sociale) pour lequel les individus sont motivés pour agir afin de poursuivre le projet entrepris par les premières générations.

Ainsi, il serait intéressant dans notre étude sur la communauté arménienne de Strasbourg, de nous interroger sur la pertinence d'un tel concept qu'est celui de diaspora dans le but d'analyser les manières dont les individus se représentent leur situation à l'échelle de la ville. Jusqu'à quel point la notion est-elle transposable et, partant de là, quelles significations accordent-ils à leur présence à Strasbourg?

L'intérêt d'adopter cet angle d'analyse réside dans la spécificité de la présence

²⁶ *Ibid.*, p.441

²⁷ *Ibid.*, p.441

²⁸ Bruneau Michel, 2006, *op.cit.*, p.332

arménienne en Alsace et à Strasbourg en particulier, qui se distingue nettement de celle dans le reste de la France où l'implantation massive des Arméniens s'est faite à partir du génocide de 1915 (en particulier à Marseille, Paris, Lyon et Valence). À Strasbourg au contraire, l'installation des Arméniens d'une manière relativement conséquente a débuté pour la majorité d'entre eux depuis une dizaine d'années, et ne cesse aujourd'hui de s'accroître. Il y a donc des conditions, des motivations, et des intérêts très distincts entre ces deux situations. L'élément qui me paraît un des plus importants à prendre en compte est notamment celui du changement des rapports entretenus par les individus avec leur territoire d'origine. En effet, dans le cas des Arméniens ayant fui le génocide, le retour au pays était impossible²⁹. Les Arméniens de Strasbourg au contraire sont venus de manière volontaire et non pas forcée du fait d'une expulsion brutale menaçant leur existence. Dans ce contexte, le retour au pays est toujours possible.

C'est pourquoi, dans l'analyse de la communauté arménienne de Strasbourg, il convient d'utiliser la notion de diaspora avec beaucoup de précautions. Cette dernière a en effet été originellement employée dans ce cas précis pour décrire les populations d'Arméniens installées hors de leur territoire d'origine suite au génocide de 1915. La notion a perduré et son sens s'est approfondi au travers de l'analyse des générations qui se sont succédées depuis ces premiers arrivants. Les études que nous avons décrites ont en effet porté sur ces générations d'Arméniens. Dès lors, il est intéressant de comparer la situation des Arméniens à Strasbourg avec ces anciennes installations, en interrogeant le concept de diaspora. Autrement dit, en dépit des différences conséquentes en termes de circonstances, caractéristiques sociales, rapports au territoire d'origine, concernant les Arméniens récemment installés à Strasbourg, par rapport aux générations d'Arméniens issues des rescapés du génocide, peut-on néanmoins observer des ressemblances dans la manière des individus de s'organiser et de penser leur regroupement? Au contraire, si la notion de diaspora ne peut être intégralement mobilisée dans notre étude pour interroger les manières dont les individus pensent et vivent leur identité à Strasbourg, comment celles-ci peuvent-elles être interprétées?

²⁹ En 1921, la Société des Nations créa pour les Arméniens et les Russes « apatrides », un passeport dit « Nansen », où il était inscrit la formule du « sans retour possible ».

Résultat d'une analyse de sources littéraires et d'entretiens menés tout au long de l'année auprès d'une dizaine d'Arméniens habitant à Strasbourg (centre et alentours), notre étude se répartie en trois temps.

Après avoir présenté les origines et les causes de constitution de la diaspora arménienne à travers l'Histoire et la situation récente de la communauté arménienne en Alsace et à Strasbourg (Partie I), nous nous attarderons sur l'aspect identitaire de l'organisation diasporique des Arméniens en France de la première à la troisième génération (Partie II), que nous mettrons en perspective dans une troisième partie avec le projet identitaire en construction au sein de la communauté arménienne de Strasbourg.

*

PARTIE I:

DE LA RUPTURE A L'INSTALLATION: LES ORIGINES ET LES CAUSES DU PHÉNOMÈNE DIASPORIQUE ARMÉNIEN

La notion de diaspora n'est pas simple à définir, ni même à appréhender. Comme le soulignait le sociologue français Robert Fossaert en 1989, « les diasporas n'ont pas de formule éternelle et leur mérite théorique réside dans leur plasticité ne favorisant pas « l'invention d'une histoire univoque » »³⁰. Depuis longtemps, les chercheurs en sciences sociales ont tenté d'apprivoiser cette notion aux enjeux multiples qui traverse des champs disciplinaires variés. Selon que le terme est employé par les géographes, les historiens ou les sociologues, il ne recouvre pas la même dimension ni la même portée.

Le terme de « diaspora » plonge ses racines dans la langue grecque et repose sur la transcription du mot hébreu, *galout*, ou « exil ». Construit sur le verbe *speiro* (« semer ») et le préfixe *dia* (« au-delà ») du grec ancien, le terme réfère ainsi aux notions de migration et de colonisation³¹. Ce sont des Juifs qui pour la première fois ont employé la notion lors de la traduction de la Bible aux II^{ème} et III^{ème} avant J-C³². Comme le précise la sociologue américaine Judith Shuval, « initialement, le terme hébreu faisait référence à l'implantation de populations juives en dehors de la Palestine après l'exil babylonien et a acquis progressivement un sens plus large en décrivant des populations installées en dehors de leurs terres ancestrales »³³.

L'anthropologue Helly Denise explique que pendant l'Antiquité, la notion faisait au

³⁰ Fossaert R., 1989. « Devenir et avenir des diasporas », *Hérodote*, 53: 158-168. in Hovanessian Martine. « La notion de diaspora, usages et champ sémantique », *Journal des anthropologues* [En ligne], n°72-73, 1998: « Nationaux, étrangers? Logiques d'état et enjeux quotidiens », p.3, mis en ligne le 01 janvier 1999. URL: <http://jda.revues.org/2696>.

³¹ Anteby-Yemine Lisa et Berthomière William. « Les diasporas: retour sur un concept », version modifiée du texte « Di[a]spositif, décrire et comprendre les diasporas », publié dans l'ouvrage *Diasporas, 2000 ans d'histoire*, publié par Anteby-Yemine Lisa, Berthomière William, Sheffer Gabriel, Rennes: PUR, 2005, p.139

³² Helly Denise. « Diaspora, un enjeux politique, un symbole, un concept ? », *Espace populations sociétés* [En ligne], n°2006/1, 2006: « Diasporas et grandes métropoles », p.17, mis en ligne le 01 avril 2008. URL: <http://eps.revues.org/index960.html>.

³³ Shuval, Judith T. « The dynamics of Diaspora: Theoretical implications of ambiguous concepts », in Rainer Münz and Rainer Ohliger, *Diasporas and Ethnic Migrants: Germany, Israel and Russia, in Comparative Perspective*, London, Frank Cass, 2003, in Anteby-Yemine Lisa, Berthomière William, 2006, *op.cit*, p.139

contraire référence à la « colonisation » de l'Asie mineure et de la Méditerranée par des populations grecques (800-600 av. J-C), renvoyant ainsi aux idées d'expansion commerciale et de conquête³⁴.

La définition qui va cependant perdurer pendant plusieurs siècles est celle liée à l'expérience de l'exil forcé du peuple juif. La notion de diaspora est utilisée pour décrire l'implantation, après l'exil ou le « déracinement forcé »³⁵, des populations juives sur des territoires extérieurs à celui de leurs ancêtres.

Dans le sens sociologique du terme, le peuple, du latin *populus*, se définit comme une « communauté de gens unis par leur origine, leur mode de vie, leur langue ou leur culture »³⁶. La communauté, du latin *commune*, signifie « ce qui appartient à plusieurs »³⁷. Autrement dit, c'est « l'ensemble social dont les membres partagent des valeurs et se reconnaissent des liens forts d'appartenance de chacun et avec le tout communautaire. »³⁸.

L'origine qui unit cette communauté renvoie à deux dimensions. Elle suppose aussi bien des traits culturels communs qu'un territoire de référence (*homeland*) associé à une histoire et auquel le peuple s'identifie comme étant la terre où leurs ancêtres ont vécu (la « terre ancestrale »). Les « traits culturels communs » s'apparentent à la culture, définie généralement au sens socio-anthropologique du terme, par l'ensemble des éléments (langues, pratiques, croyances, etc.) auxquels les individus se sentent attachés. Pour reprendre les travaux de l'anthropologue britannique Edward Burnett Tylor³⁹, la culture signifie dans ce sens « tout ce qui est créé et transmis par l'homme »⁴⁰ en tant que membre de la société, c'est-à-dire « tout ce qui n'est pas donné par la seule nature et par l'hérédité biologique »⁴¹. Cette définition retient notre intérêt pour deux raisons principales. D'une part, elle est assez large pour englober un certain nombre d'éléments,

³⁴ Helly Denise, 2006, *op.cit.*, p.17

³⁵ Cohen Robin (1997). « Diasporas, The Nation-State and Globalisation », in Wang Gung-Wu (dir.), *Global History and Migrations*, Boulder, Colo., Westview Press, p.118-119 in Helly Denise, 2006, *op.cit.*, p.17

³⁶ www.Larousse.fr/dictionnaire/français/peuple/60039, [consulté le 27 février 2012]

³⁷ André Akoun et Pierre Ansart (dir.), « Communauté », in *Dictionnaire de sociologie*, Le Robert/Seuil, éd. 1999, p.88

³⁸ *Ibid*, p.88

³⁹ Tylor Edward Burnett, *Primitive Culture*, 1871

⁴⁰ André Akoun et Pierre Ansart (dir.), « Culture », in *Dictionnaire de sociologie*, Le Robert/Seuil, éd. 1999, p.126

⁴¹ *Ibid*, p.126

comme la langue, la religion, les modes de vie, les mythes, etc., qui nous intéressent particulièrement dans notre étude centrée sur l'appréhension des identités.

De même, elle insiste sur l'idée de la transmission qui me paraît également fondamentale pour analyser la manière dont ces identités se (re)construisent et se maintiennent dans le temps et l'espace. Puisque la dispersion, l'exil ou la migration, qui peuvent être à l'origine de la « diaspora » et qui à mon sens ne peuvent y être confondus comme ils ont eu l'usage de l'être⁴², sont facteurs d'instabilité et de changements. Pour le comprendre, il est indispensable de clarifier chacun des termes.

La dispersion, du latin *dispersio* (action de disperser, de se disperser, état de ce qui est dispersé⁴³), signifie dans ce contexte, un éloignement plus ou moins grand des individus entre eux et par rapport à un centre originel commun. Elle suppose donc des trajectoires « migratoires » diverses de ces individus, depuis ce centre, vers des « terres d'accueil » distinctes et plus ou moins éloignées du lieu d'origine. La dispersion concerne ainsi un ensemble d'individus originellement liés entre eux. Si ses causes sont diverses (populations fuyant la guerre, la répression, la misère, ou celles créant des routes de commerce) l'exil, du latin *exsilium*, bannissement, réfère quant à lui à l'idée d'un départ subi, obligé et brutal pour des raisons qui tiennent de la vie ou de la survie d'un ou de plusieurs individus ou d'un peuple en particulier (par exemple le peuple Juif).

La migration enfin signifie étymologiquement l'acte de « s'en aller d'un lieu, changer de résidence » (du latin *migrare*). Il s'agit d'« un déplacement de la population avec changement de résidence, d'une unité géographique à une autre [...] d'un espace de vie à un autre » (Simon, 1995)⁴⁴. Plus large et plus complexe que la notion de dispersion et d'exil, la migration peut s'appréhender au pluriel et être ainsi définie selon différents critères. On distingue les migrations selon les espaces parcourus, les durées (saisonniers, durables, définitives) et les causes (guerres, sous-emploi, recherche de qualification, etc.). C'est pourquoi, chaque migration renvoie à une réalité économique, sociologique ou démographique particulière (migration de travail, avec retour occasionnel ou définitif au pays, migration de peuplement, etc.). De même, les

⁴² En Français, le terme « diaspora » est un emprunt qui date de 1908 au grec *diaspora*, « dispersion », et renvoie au phénomène de diaspora des Juifs à travers le monde. André Akoun et Pierre Ansart (dir.), « Diaspora », in *Dictionnaire de sociologie*, Le Robert/Seuil, éd. 1999, p.148

⁴³ Le Petit Robert 2011, p.753

⁴⁴ Tripier Maryse « Migration(s) », in *Dictionnaire de sociologie*, Le Robert/Seuil, éd. 1999, p.341

migrations peuvent être subies (par exemple les réfugiés), volontaires (comme « l'exode des cerveaux »), spontanées ou organisées⁴⁵. Ainsi, contrairement à la dispersion et à l'exil, la migration peut résulter d'un choix et le retour au territoire d'origine peut être envisagé avec plus de probabilités.

L'intérêt de définir ces trois notions permet de poser clairement la distinction entre ce qui est un déplacement (dispersion, exil, migration) et ce qui est une installation (diaspora). La dispersion, tout comme l'exil et la migration, crée une rupture des liens entre les individus constituant un peuple et entre ces derniers et leur terre de départ ou d'origine (*homeland* ou « terre ancestrale »).

Il est alors intéressant de se demander comment les individus, installés sur un nouveau territoire, qui leur est « étranger » dans la plupart des cas, vont vivre cette rupture et par extension quelles peuvent être les conséquences pour leur identité?

La « diaspora » est une solution parmi d'autres. Mais qu'est-ce qui distingue précisément la « diaspora » d'une autre forme de regroupement des populations de même origine? Qu'est-ce qui motiverait certains individus à se regrouper de cette manière là? Comme le souligne Helly Denise, si la dispersion des populations peut être facilement expliquée, en distinguant « les populations fuyant le malheur, maltraitées, expulsées ou menacées de disparition; celles fuyant la misère et la destitution; et celles fuyant ou créant des routes du commerce »⁴⁶, il est au contraire plus difficile de comprendre pourquoi des populations organisent leur dispersion en communauté transnationale. En effet et à juste titre, « toutes les populations dispersées ne se considèrent pas liées en une communauté et ne créent pas d'institutions les regroupant au-delà de multiples frontières étatiques. »⁴⁷. Martine Hovanessian, anthropologue française spécialiste des communautés arméniennes de France, se posait précisément la question de savoir, comment comprendre le « passage de la conscience minoritaire à l'évocation d'une organisation en diaspora? »⁴⁸. Elle explique que ce qui engendre dans l'exil la « conscience de minoritaire », c'est le caractère forcé du départ de ces

⁴⁵ *Ibid*, p.341

⁴⁶ Helly Denise, 2006, *op.cit.*, p.23

⁴⁷ *Ibid*, p.23

⁴⁸ Hovanessian Martine. « La notion de diaspora, usages et champ sémantique », *Journal des anthropologues* [En ligne], n°72-73, 1998: « Nationaux, étrangers? Logiques d'état et enjeux quotidiens », p.5, mis en ligne le 01 janvier 1999. URL: <http://jda.revues.org/2696>.

populations contraintes de fuir leur pays suite à leur exclusion ou à leur déplacement imposé par le régime⁴⁹. Elle présente la thèse des travaux analysant les diasporas comme la conséquence d'une histoire politique⁵⁰ et comme le « résultat d'un processus de construction des histoires nationales et des nationalismes d'État »⁵¹.

Ces travaux montrent que les diasporas peuvent se constituer du fait d'une question nationale non résolue, et par conséquent insistent sur « le maintien d'une revendication nationale qui perdure en leur sein »⁵². Les guerres, les occupations, la répression des minorités par le régime privant les populations visées du droit de vivre sur le territoire qu'elles considèrent comme étant celui de leurs ancêtres, engendrent chez celles-ci le besoin d'affirmer dans l'exil leur existence. Ce besoin s'exprimerait à travers la constitution d'une « diaspora ». Comme l'explique l'anthropologue Helly Denise, « la mémoire d'un malheur est souvent présentée comme un trait fondateur d'une diaspora car la dispersion de populations juive, arménienne et chinoise releva d'évènements menaçant la vie des personnes: expulsions de Babylone, pogroms en Russie au XIX^{ème} siècle, Holocauste; déportation et génocide des Arméniens; déstructuration économique et sociale des provinces du Guangdong et du Fujian à la fin du XIX^{ème} siècle, guerres civiles et régime communiste dans le cas des Chinois. »⁵³. Mais elle souligne que « la mémoire diasporique n'est pas seulement celle d'un malheur passé, sinon celle d'une expérience partagée de mise à l'écart et d'assignation à la marge, à la différence, voire à l'anormalité et l'inhumanité »⁵⁴.

La diaspora se constituerait donc pour combler ce manque de reconnaissance du droit à une population d'exister en tant que telle et sur son territoire d'origine. L'existence d'une menace extérieure, qu'elle soit formelle (attaque physique), ou informelle (la non-reconnaissance sociale et la discrimination) est un facteur explicatif de la volonté des individus de former un tout collectif organisé, ou diaspora, pour conjurer le déni d'existence. Autrement dit, il s'agit pour ces « minorités » de surpasser la dispersion

⁴⁹ *Ibid*, p.5

⁵⁰ Voir les études sur la diaspora arménienne de Ter Minassian A., *Histoires croisées, Arménie, Diaspora, Transcaucasie*. Marseille, Parenthèses, 1996; et celles de Yacoub J., « La diaspora assyro-chaldéenne », *L'Espace géographique*, 1995.

⁵¹ Voir l'étude de Gallisot R. (dir.), *Pluralisme culturel en Europe – Culture(s) européenne(s) et culture(s) des diasporas*, Paris, L'Harmattan (L'Homme et la Société), 1993.

⁵² Hovanessian Martine, 1998, *op.cit.*, p.5

⁵³ Helly Denise, 2006, *op.cit.*, p.25

⁵⁴ *Ibid*, p.25

engendrée par l'exil en créant des liens.

I/ La diaspora arménienne en France

Avant d'aborder plus précisément notre sujet d'étude, à savoir la communauté arménienne de Strasbourg, il est nécessaire dans un premier temps de revenir sur l'histoire de cette diaspora. Afin de ne pas nous éloigner davantage de l'espace géographique qui nous intéresse, nous nous centrerons en particulier sur la France en tant qu'une des principales terres d'accueil des Arméniens.

1) Aperçu géographique et quantitatif de la diaspora arménienne dans le monde contemporain

Une des particularités de la diaspora arménienne, par rapport aux autres organisations diasporiques, est qu'elle constitue le mode de vie commun de la majorité des Arméniens. En effet, si l'on estime à 6 -7 millions le nombre d'Arméniens répartis dans le monde⁵⁵, voire à 9 millions selon des sources plus récentes⁵⁶, ils représentent en Arménie⁵⁷ un total de 3, 274 741⁵⁸.

Les différents foyers communautaires se sont constitués au fil de l'histoire, suite aux diverses vagues de migrations des Arméniens depuis le Moyen-Âge. Ils se répartissent entre une diaspora « intérieure » de l'ex-URSS (Caucase, Ukraine, Russie, Asie Centrale) où ils sont estimés à 1,5 million, et une diaspora « extérieure » éparpillée sur les cinq continents en une cinquantaine de communautés. On distingue trois zones de

⁵⁵ Hovanesian Martine, *Le lien communautaire: Trois générations d'Arméniens*, Paris, Armand Colin, 1992, p.29

⁵⁶ Rapport officiel concernant l'Arménie occidentale et les Arméniens d'Arménie occidentale devant l'Assemblée des Nations autochtones à l'ONU. URL: <http://www.haybachdban.org/Armenie-Occidentale/Departement-Affaires-Internationales/ONU/Rapport-ONU-24.04.08.pdf> [consulté le 25 février 2012]

Les sources du Ministère français des affaires étrangères avance le chiffre de 3,3 millions d'habitants au 24 janvier 2012, URL: <http://www.diplomatie.gouv.fr/fr/pays-zones-geo/armenie/presentation-de-l-armenie/article/presentation-4752>. [consulté le 25 février 2012].

⁵⁷ La République d'Arménie actuelle, depuis son indépendance en 1991, occupe une superficie de 29 800 km², ce qui représente un dixième de l'Arménie historique.

⁵⁸ <http://worldgazetteer.com/wg.phpx=&men=gpro&lng=en&des=wg&srt=npan&col=abcdefghijklmnoq&msz=1500> [consulté le 25 février 2012]

concentration principales: l'Amérique du Nord (environ 1,250 000 aux États-Unis), l'Europe (dont 400 à 500 000 en France⁵⁹), le Proche et le Moyen-Orient (400 000 à 500 000)⁶⁰.

2) De la migration comme phénomène ancien à la « Grande diaspora » de l'époque moderne

Au regard de l'Histoire, on observe que la migration, quelles que soient ses raisons, a constitué et constitue encore aujourd'hui une caractéristique constante du peuple arménien.

La migration des Arméniens a débuté dès le Moyen-Âge après la conquête arabe et surtout à la suite des invasions turco-mongoles et de la chute des derniers royaumes indépendants (XI^{ème} siècle)⁶¹. On situe la première migration pendant la seconde moitié du IV^{ème} siècle quand un demi-million d'Arméniens fut déporté vers les régions éloignées de l'Iran. Dès le Moyen-Âge, les Arméniens fondèrent des colonies en Crimée, en Italie⁶² et en Europe orientale. Il s'agissait d'une émigration culturelle à laquelle s'ajoutèrent les déplacements forcés ordonnés par les chahs, les empereurs byzantins ou les tsars, et les « diasporas marchandes » qui s'installèrent à des carrefours ou des centres stratégiques commerciaux, jusqu'en Inde et en Extrême-Orient⁶³.

En France, les Arméniens furent présents dès le XII^{ème} siècle. Chassés par les Turcs Seljoukides, et attirés par le commerce, ils émigrèrent en direction du midi de la France, privilégiant les villes de Marseille, Narbonne, Montpellier et Nîmes. À Marseille, à partir du XVI^{ème} siècle, l'installation des Arméniens s'explique par leur ambition de développer le commerce de la soie entre l'Orient et l'Occident⁶⁴, projet qui aurait été facilité et soutenu par le cardinal Richelieu. Soucieux d'établir en France des Arméniens

⁵⁹ Sources du Ministère français des affaires étrangères, *op.cit.*

⁶⁰ Mouradian Claire, *L'Arménie*, Paris, Que Sais-je, 2002

⁶¹ *Ibid.*

⁶² Aux XIII^{ème} et XIV^{ème} siècles, ils étaient répandus dans plus de trente villes d'Italie où ils avaient leurs hôtelleries et leurs églises. Ils étaient particulièrement nombreux à Venise.

⁶³ Kasparian Sylvia, 2007, *op.cit.*

⁶⁴ Temime Émile. « Les Arméniens à Marseille, des années vingt à aujourd'hui », *Revue Hommes et migrations*, n°1265, janvier-février 2007: « Diaspora arménienne et territorialités », p. 22-32.

afin de potencialiser le commerce, il fit imprimer à Paris quelques livres arméniens à ses frais⁶⁵. Mais l'initiative, si elle semblait dirigée aux Arméniens de France, répondait plus particulièrement aux objectifs de christianisation des peuples du Levant par le biais des missions, pour propager la doctrine chrétienne, accroître l'influence française au Proche-Orient, et lutter contre les doctrines calvinistes qui s'y répandaient⁶⁶.

À Paris également, on distingue dès le XVII^{ème} siècle quelques Arméniens exerçant des métiers indépendants comme propriétaires de cafés ou joailliers. Le potentiel économique des négociants arméniens, permit la mise en place d'imprimeries⁶⁷tenues par les ecclésiastiques pour diffuser la culture religieuse⁶⁸. Ainsi par exemple, Colbert initia la création d'une imprimerie arménienne à Marseille⁶⁹, avec toujours l'objectif d'attirer les négociants arméniens et ainsi renforcer le commerce avec le Levant.

L'immigration arménienne du XVI^{ème} au début du XIX^{ème} correspond donc à celle d'une élite intellectuelle⁷⁰ et marchande; une situation qui contraste avec celle de la seconde moitié du XIX^{ème} siècle qui voit l'arrivée en Occident d'Arméniens fuyant les massacres et oppressions perpétrés par l'Empire Ottoman à l'égard des minorités chrétiennes.

L'émanation des nouvelles élites créées par le développement de l'éducation en Arménie, et les premières indépendances après les guerres russo-turques de 1877-1878⁷¹, ont suscité chez les Arméniens le réveil de la conscience nationale qui s'exprima

⁶⁵ Richelieu a autorisé l'édition du *Dictionnaire arménien-latin*, la *Grammaire* de Rivola et le *Catéchisme latin* traduit en arménien. Mathorez Jacques, *Les Éléments de la population orientale en France. Les Arméniens en France, du XII^{ème} au XVIII^{ème} siècle*, Paris/Nogent-le-Rotrou, imprimerie de Daupeley-Gouverneur, 1918, p.6. URL: <http://armenie.net.free.fr/arm1.pdf> [consulté le 25 février 2012]

⁶⁶ *Ibid.*, p 6.

⁶⁷ « On peut mesurer le rôle des diverses colonies et leur géographie à travers la chronologie des imprimeries arméniennes jusqu'à la fin du XVIII^{ème}: Venise(1512), Constantinople(1567), Lvov(1616), Milan(1621), Paris(1633), nouvelle Djoulfa(1636), Livourne(1643), Amsterdam(1658; on imprime la première bible en arménien en 1666), Marseille(1672), Izmir(1676), Leipzig(1680) Padoue(1690), Londres(1736), Etchmiadzine(1771), Madras(1772), Trieste(1776), Saint-Pétersbourg(1781), Nor Nakhitchevan/Rostov-sur-le-don(1786), Astrakhan et Calcutta(1796) ». Mouradian Claire, 2002, *op.cit.*

⁶⁸ Hovanessian Martine, 1995, *op.cit.* p.31

⁶⁹ L'imprimerie, créée en 1669, ne subsistera néanmoins que jusqu'en 1710, avec l'impression de seulement neuf livres arméniens entre 1673 et 1710. Marthorez Jacques, 1918, *op.cit.*, p.16

⁷⁰ Lors de la période qualifiée de « Renaissance nationale » dans l'Arménie du XIX^{ème} siècle, de nombreux étudiants arméniens partent étudier dans les principales villes européennes telles que Venise, Padoue, Manchester, Paris, Montpellier, Nancy et Genève. Mouradian Claire, 2002, *op.cit.*

⁷¹ Après l'indépendance de la Grèce en 1830, la Bulgarie, la Roumanie, la Serbie et le Monténégro le

par la volonté de s'extraire du joug ottoman. En 1896-1897, sous prétexte d'une révolte contre les réformes de l'Empire, le sultan Abdul Hamid II (1876-1909) répondit par des massacres de masse opérés à grande échelle: 200 000 à 300 000 Arméniens furent tués, 100 000 se réfugièrent en Transcaucasie⁷².

Les répressions du début du XX^{ème} siècle⁷³ (notamment en 1905 et 1909⁷⁴) ne firent qu'accroître le nombre de réfugiés arméniens. En France, cela se traduisit par une émigration d'intellectuels arméniens (journalistes, écrivains) et des dirigeants des partis et des églises. En 1914, on recensait approximativement 4000 Arméniens, dont 1500 à Paris, installés pour beaucoup dans le XI^{ème} arrondissement⁷⁵. « Originaires de la petite ou grande bourgeoisie provenant de Constantinople, de Smyrne et de Tiflis, ces Arméniens de longue tradition diasporique, réputés plus lettrés, déjà familiarisés avec la culture française, formèrent à Paris un noyau de riches commerçants et d'intellectuels. Cette bourgeoisie d'affaire a joué un rôle non négligeable auprès des réfugiés dans la mise en place dès 1910 des structures d'aide sociale »⁷⁶.

Le génocide de 1915 ou l'acte de naissance de la diaspora contemporaine

La diaspora arménienne que nous considérons aujourd'hui est d'une tout autre nature et d'une tout autre dimension que celles constituées en Occident par les colonies du passé formés d'intellectuels et de marchands. D'une population « élitiste », nous passons en effet à une diaspora de réfugiés en majorité d'origine rurale. Mais les foyers historiques constitués par ces colonies d'élites vont servir de bases d'arrivée aux nouveaux migrants.

deviennent à leur tour. *Ibid.*

⁷² *Ibid.*

⁷³ « Au XIX^{ème} siècle, des Arméniens de l'Empire contestent leur oppression politique et se rebellent. En 1894-1896 et 1909 ils sont dépossédés de leurs biens et forcés à l'exil ou assassinés, les deux tiers, du 1,75 million d'entre eux vivant en Anatolie, sont déportés en Syrie et Palestine. En 1914, 4 millions vivent sur le territoire de la Turquie actuelle et en Russie.», Helly Denise, 2006, *op.cit.*

⁷⁴ Le 1^{er} avril 1909 a lieu le massacre d'Adana (en Turquie actuelle), sous le gouvernement des Jeunes Turcs, installés au pouvoir la même année. Leur programme d'unification nationale du territoire qui doit être selon eux homogènement turc, les amène à multiplier les exactions contre les Arméniens d'Asie mineure (entre autres). À Adana, les violences opérées firent entre 20 000 et 30 000 morts. <http://www.herodote.net/histoire/evenement.php?jour=19150424> [consulté le 26 février 2012]

⁷⁵ Hovanessian Martine, 1995, *op.cit.*, p.32

⁷⁶ *Ibid.* p.32

Le génocide de 1915⁷⁷ entraîna l'exil massif des Arméniens de l'Arménie orientale et de la Cilicie vers les pays voisins, surtout au Proche-Orient (Syrie, Liban, Palestine, Jordanie, Égypte...), et vers la Grèce, la Chypre, la France (environ 60 000) et l'Amérique (environ 100 000 aux États-Unis et en Amérique latine, jusqu'aux quotas limitatifs de 1924)⁷⁸. Au total, on situe le nombre de morts à 1,5 million et de 600 000 à 800 000 le nombre de rescapés, outre les Arméniens de la capitale, qui ont pu fuir vers le Caucase, l'Iran, les Balkans ou les provinces arabes, ainsi que les femmes et les enfants enlevés ou cachés par des familles turques, kurdes, bédouines, ou recueillis par les missionnaires⁷⁹.

3) Les Arméniens en France: trajectoires

1. Les trajectoires des premières générations

En France, l'arrivée massive des Arméniens rescapés du génocide se situe dans les années 1922 et 1923. Ainsi, en 1925 le Bureau International du Travail (B.I.T.) compte 30 000 Arméniens en France. Dès lors, les flux migratoires ne firent que s'intensifier. Entre 1925 et 1938, le nombre de réfugiés arméniens s'élevait à 63 000⁸⁰.

Comme l'explique M. Hovanessian, « dans un premier temps, la mobilité et la répartition géographique des arméniens sont déterminées prioritairement par les règles de l'offre et de la demande du marché du travail. Leur destination initiale dépend de leur contrat d'embauches brèves et précaires.»⁸¹

Le premier directeur du Haut-Commissariat aux réfugiés, créé en 1921 par la Société des Nations (SDN), inventa pour les Arméniens (et les Russes) « apatrides » un statut

⁷⁷ Le gouvernement des Jeunes Turcs profita des difficultés de l'Empire Ottoman pendant l'année 1915, pour mettre en œuvre son dessein d'élimination des Arméniens de l'Asie mineure, province qu'il considérait comme le foyer national du peuple turc. « Le 24 avril 1915, le coup d'envoi du génocide est donné par une première rafle visant à décapiter la nation de plus de 650 notables arméniens de la capitale. En tout, près de 2000 sont arrêtés, déportés en Anatolie et assassinés. [...] Les déportations se déroulent en deux étapes. de mai à juin 1915, elles concernent le cœur de l'Arménie historique. À partir de l'hiver 1915-1916, c'est le tour des Arméniens de Cilicie et des provinces occidentales, emmenés par chemins de fer puis acheminés à pied vers les déserts. » Mouradian Claire, 2002, *op.cit.*

⁷⁸ Kasparian Sylvia, 2007, *op.cit.*

⁷⁹ Mouradian Claire, 2002, *op.cit.*

⁸⁰ Hovanessian Martine, 1995, *op.cit.*, p.23

⁸¹ *Ibid.* p.24

spécial⁸² et un passeport dit « Nansen » (où s'inscrit la formule du « sans retour possible ») qui leur donna le droit de circuler et de travailler⁸³. Le B.I.T. mit ainsi en place des circuits de recrutement.

« Plusieurs convois d'Arméniens sont distribués dans toute la France par les instances officielles du gouvernement français, y compris les convois d'orphelins. La formation de ces foyers dans les centres urbains ou suburbains s'explique au lendemain de la guerre par l'existence d'industries en quête de main-d'œuvre non qualifiée. »⁸⁴ Ce sont aussi les qualités et habilités reconnues des Arméniens dans certains domaines (élevage du ver à soi-sériculture- le tissage et le travail du cuir), qui valent à beaucoup d'Arméniens des contrats d'embauche et des visas. Ainsi, « certains commissionnaires vont directement recruter une main d'oeuvre arménienne dans les foyers d'asile, notamment en territoire d'Hellène, pour alimenter les usines de soie artificielle de l'Ardèche, du Rhône, de la Drôme, de la Loire, et les industries du cuir de Romans et de Vienne.»⁸⁵.

À Marseille, beaucoup d'Arméniens s'y fixent, après avoir trouvé un emploi dans les mines de charbon de Gardanne ou les savonneries⁸⁶. Si la ville et ses environs constituèrent le port d'arrivée d'environ 60 000 Arméniens (entre 1923 et 1928), tous n'y resteront pas⁸⁷. Les autres remonteront la vallée du Rhône vers les filatures et les industries de l'Ardèche et de l'Isère.

C'est ainsi que l'on explique l'origine de la localisation des Arméniens jusqu'à nos jours dans les villes de Marseille, Lyon, Valence, Décines, Saint-Étienne et Saint-Chamond. Avec la crise du textile en 1928, beaucoup se replièrent vers la région parisienne⁸⁸, où s'implanta alors près de la moitié des Arméniens de France⁸⁹.

⁸² Il faut attendre 1933 pour que les réfugiés obtiennent un statut international. Hovanessian, 1995, *op.cit.*, p.66

⁸³ Mouradian Claire, 2002, *op.cit.*

⁸⁴ Hovanessian Martine, 1995, *op.cit.*, p.24

⁸⁵ *Ibid*, p.24

⁸⁶ *Ibid*, p.24

⁸⁷ En 1934, on recense 20 000 Arméniens dans la ville de Marseille. Hovanessian, 1995, *op.cit.*, p.23

⁸⁸ Ainsi dès 1926, les communes d'Alforville et d'Issy-les-Moulineaux regroupaient 25 000 à 30 000 réfugiés arméniens. Hovanessian Martine, 1995, *op.cit.*, p.36

⁸⁹ Hovanessian Martine, 1995, *op.cit.*, p.24

2. Les deuxième et troisième générations

Peu à peu, les logiques d'installation des Arméniens sur le territoire français, répondirent plus à des initiatives individuelles et moins à des motifs économiques. Il s'agissait de retrouver un proche, un parent, un ami du même village arménien d'origine. Les déplacements vers Paris s'expliquèrent également par l'attrait de la capitale où existait l'église arménienne apostolique de Paris, rue Jean Goujon, édifiée en 1902, grâce au don d'un riche Arménien de Bakou, un magnat du pétrole, Alexandre Mantachef⁹⁰.

« Jusqu'en 1945, la diaspora est essentiellement orientale mais, en raison de l'instabilité politique des États du Proche-Orient, de nouvelles vagues de réfugiés viendront modifier le profil des communautés arméniennes de France et d'Europe, généralement bien intégrées. »⁹¹. Ainsi, suite à la guerre civile de 1975 au Liban, de nombreux libanais d'origine arménienne entrent en France, suivis en 1979 par les réfugiés arméniens de la révolution islamique en Iran⁹².

Dans ces parcours migratoires et d'intégration des Arméniens en France, il est également important de souligner la rupture provoquée par l'épisode du rapatriement massif de 1947. Cette même année, 7000 Arméniens de France, pour certains déjà naturalisés, sont rapatriés vers l'Arménie⁹³. Dès décembre 1945, le gouvernement soviétique avait autorisé le retour des Arméniens de la diaspora dans leur « mère patrie » afin d'y combler un vide démographique. Ainsi, de 1945 à 1947, 10 000 départs de France sont enregistrés⁹⁴.

⁹⁰ *Ibid.* p.90

⁹¹ *Ibid.*, p.35

⁹² Hovanessian Martine, *Le lien communautaire: Trois générations d'Arméniens*, Paris, Armand Colin, 1992.

⁹³ Hovanessian Martine, 1995, *op.cit.*, p.27

⁹⁴ Kirakosyan Hasmik. « La migration arménienne vers Paris et sa région, dans la période 1988-2004 », *Revue Hommes et migrations*, n°1265, janvier-février 2007: « Diaspora arménienne et territorialités », p. 152-166.

3. Les étapes migratoires depuis les années 80: nouveaux parcours et nouveaux profils

À partir de la fin des années 80, d'autres motifs liés aux problèmes économiques et politiques en Arménie expliquent l'arrivée de nouveaux migrants en France. Concentrant son étude sur Paris et sa région, Kirakosyan Hasmik⁹⁵ distingue ainsi quatre étapes migratoires successives des Arméniens entre 1988 et 2004.

La première, de 1988 à 1991, est celle de l'émigration et de l'immigration avant l'effondrement de l'URSS et l'indépendance de l'Arménie. « Elle s'inscrit dans un contexte de conflits ethniques, suivis de tensions armées entre les Arméniens et les Azéris⁹⁶ engendrant une migration frontalière qui s'ajoute aux conséquences dramatiques de 1988.»⁹⁷.

L'effondrement de l'URSS et l'indépendance de l'Arménie, proclamée le 21 septembre 1991, ouvrent une nouvelle étape dans le processus migratoire. Ce sont les difficultés économique, sociale et politique auxquelles la jeune République doit faire face qui sont les facteurs principaux des nouveaux départs. « Au début du processus, les Arméniens se dirigent vers la Russie plutôt que vers l'Occident. »⁹⁸. Certains y voient une terre d'asile, d'autre une terre de transit vers l'Occident, ou encore un marché du travail attractif⁹⁹. Mais si l'immigration vers la Russie ne date pas de l'effondrement de l'URSS, celle-ci s'est accentuée au cours de la première moitié des années quatre-vingt-dix. En 1994, on enregistre ainsi un pic avec 1 146 349 arrivants. La poussée migratoire a

⁹⁵ Hasmik Kirakosyan est chercheur au département de sociologie de l'université d'Erevan.

⁹⁶ Guerre opposant l'Arménie et l'Azerbaïdjan de 1987 à 1994 pour le contrôle du Haut-Karabagh, province azerbaïdjanaise majoritairement peuplée d'Arméniens (80%). Le Haut-Karabagh avait été incorporé à l'Azerbaïdjan par Staline le 5 juillet 1921. Le cessez-le-feu négocié le 12 mai 1994 a gelé une situation militaire favorable aux Arméniens qui occupent 15 à 20% du territoire. À l'heure actuelle le conflit est loin d'être résolu. Depuis 1997, le Groupe de Minsk (France, États-Unis, Russie) au sein de l'Organisation pour la Sécurité et la Coopération en Europe (OSCE) assure la médiation entre les parties au conflit et tente de trouver une solution diplomatique par le biais des rencontres et négociations.

⁹⁷ Le 7 décembre 1988, un séisme d'une magnitude de 6,9 causa la mort de 25 000 à 100 000 morts. Il détruisit la majeure partie du Nord de l'Arménie (les villes de Leninakan, Spitak entre autres). L'Arménie perdit 8 millions de m² de logements, près de la moitié des écoles, 110 hôpitaux et dispensaire, 119 musées et monuments historiques, de nombreuses industries; le système d'irrigation et d'approvisionnement en eau a été détruit sur plus de 90 000 hectares.

URL: <http://www.netarmenie.com/geographie/seisme/bilan.php> [consulté le 27 février 2012]

⁹⁸ Kirakosyan Hasmik, 2007, *op.cit.*, p.154

⁹⁹ *Ibid.*, p.155

ensuite eu tendance à se tasser mais la Russie reste toutefois une terre d'accueil¹⁰⁰.

La migration arménienne s'accroît également en direction des États-Unis et de l'Europe. La raison de l'accession à l'indépendance du pays et de l'ouverture des frontières qui a suivie, a contribué à l'établissement de nouveaux liens étroits avec la diaspora arménienne dispersée dans le monde¹⁰¹. Ainsi, H.Kirakosyan explique que « durant cette période, les départs vers la France, notamment Paris et la région parisienne, sont liés au réseau familial. »¹⁰².

La guerre du Karabagh est également à l'origine de l'intensification des flux des Arméniens vers Paris, où la diaspora arménienne, implantée depuis deux générations, joue le rôle « d'employeur informel » vis-à-vis des nouveaux immigrés arméniens. »¹⁰³.

Les conditions économiques désastreuses de l'Arménie semblent être toutefois les raisons principales des départs. Le blocus imposé par la Turquie et l'Azerbaïdjan dès 1989, a en effet entravé les efforts de relance de l'économie, en coupant les principales voies de communication et d'approvisionnement en gaz et en produits pétroliers¹⁰⁴. La République d'Arménie a dû faire face à une pénurie énergétique aggravée par la fermeture au lendemain du séisme de 1988 de la centrale nucléaire de Medzamor (qui fournissait 40% d'électricité), ce qui paralysa les entreprises, les constructions dans les zones sinistrées et provoqua d'énormes difficultés dans la vie quotidienne entre 1992 et 1994¹⁰⁵. « La population subit à cette époque de longues coupures d'électricité et d'eau courante, elle est victime de la pénurie des emplois (selon des données statistiques, il y a alors plus de 60% de chômage), ainsi que des pertes d'emplois industriels. Les salaires restent très bas, inférieurs à 30 dollars par mois, le PIB annuel par habitant étant de 500 dollars. »¹⁰⁶.

De 1996 à 2000, les profils des migrants changent. On assiste en effet à une « migration massive des étudiants et des intellectuels vers la France. »¹⁰⁷. Comme

¹⁰⁰ *Ibid.*, p.155

¹⁰¹ *Ibid.*, p.156

¹⁰² *Ibid.*, p.156

¹⁰³ *Ibid.*, p.157

¹⁰⁴ 80% des produits pétroliers venaient d'Azerbaïdjan. Mouradian Claire, 2002, *op.cit.*

¹⁰⁵ *Ibid.*

¹⁰⁶ Kirakosyan Hasmik, 2007, *op.cit.*, p.157

¹⁰⁷ Kirakosyan Hasmik, 2007, *op.cit.*, p.159

l'explique H.Kirakosyan, « la confiance en un redressement de la société arménienne à la suite du cessez-le-feu au Karabagh s'est considérablement amenuisée; puis la crise socio-économique a provoqué un vaste mouvement d'émigration des élites scientifiques et culturelles, ainsi que des cadres.»¹⁰⁸. La déqualification professionnelle, accentuée par la dégradation de la qualité de vie qui entrave le développement des études, découragent les chercheurs de plus en plus désireux d'aller tenter leur chance ailleurs. Cette migration « prend depuis des années la forme de la demande d'asile, de la demande de regroupement familial, [...] etc. En France, les scientifiques obtiennent un travail sans lien avec leur qualification.[...] Les jeunes gens au chômage refusent de faire leur service militaire et quittent l'Arménie. »¹⁰⁹.

La migration des étudiants arméniens constitue quant à elle la part de l'immigration temporaire et saisonnière en constante augmentation. Le rapport Sopemi de 2002 (Système d'observation permanente des migrations), précise que cette immigration temporaire recouvre non seulement les étudiants, mais aussi les scientifiques, les artistes et auteurs, les stagiaires et les demandeurs d'asile¹¹⁰. Mais, si toutes ces catégories sont en nette progression, « ce sont les entrées d'étudiants qui augmentent le plus rapidement. Entre 1999 et 2000, on enregistre 11 000 cartes de séjour supplémentaires de ce type, soit un total de 36 100 étudiants étrangers.»¹¹¹. Le développement des possibilités d'effectuer des études dans des universités à l'étranger permet d'expliquer cette évolution qui varie entre les pays selon les politiques migratoires mises en place. La France a par exemple décidé de limiter son programme boursier en faveur des étudiants originaires des pays en développement. Ainsi, si en 2001 « environ cinquante étudiants arméniens sont arrivés à Paris avec une bourse du gouvernement français »¹¹², en 2002 ils ne sont plus que dix dans ce même cas.

Les études montrent que la plupart de ces étudiants travaillent en parallèle de leurs études, afin d'aider leur famille en Arménie¹¹³. Très souvent, cette migration temporaire se transforme rapidement en migration permanente et l'hésitation s'installe alors entre

¹⁰⁸ *Ibid.*, p.159

¹⁰⁹ *Ibid.*, p.159

¹¹⁰ Rapport Sopemi OPEMI (Système d'observation permanente des migrations), 2002, p.200, in Kirakosyan Hasmik, 2007, *op.cit.*, p.160

¹¹¹ *Ibid.*, p.160

¹¹² *Ibid.*, p.160

¹¹³ *Ibid.*, p.160

l'idée de retourner en Arménie et celle de rester à Paris. « L'existence des réseaux et des attaches familiales au pays joue un rôle prépondérant dans cette hésitation.»¹¹⁴. « La durée de séjour, de plus en plus prolongée [...] crée de nouveaux liens plus durables et [...] transforme leurs projets d'origine.»¹¹⁵.

4. La nouvelle tendance des années deux mille: l'immigration clandestine

Depuis les années deux mille, le contrôle des frontières s'accroissant, l'immigration clandestine représente la part la plus importante des flux migratoires. Les difficultés économiques et sociales de la République d'Arménie continuent d'être les raisons principales des départs¹¹⁶. Ainsi, l'aide humanitaire provenant essentiellement de la diaspora arménienne et la solidarité familiale constituent des ressources financières essentielles. Ceux qui partent travailler à l'étranger font bénéficier leurs familles de transferts réguliers. « Pour être plus proche de l'Arménie, beaucoup choisissent de continuer de travailler en Russie.»¹¹⁷. « La libre circulation sans visa; la proximité géographique; la connaissance du pays; la connaissance de la langue, de la culture, une histoire passée commune, un réseau très actif, etc. », sont les raisons principales qui expliquent ce choix.

De façon générale, cette migration clandestine « traverse plusieurs espaces, plusieurs frontières, de la Russie en passant par la Pologne, par la Tchéquie, par l'Ukraine afin de se rapprocher des portes de l'Europe.»¹¹⁸.

¹¹⁴ *Ibid.*, p.161

¹¹⁵ Mirjana Morokvasic et Hedwig Rudolph, *Migrants/Les nouvelles mobilités en Europe*. L'article d'Anatoli Vihnevski. L'Harmattan 1996 (288 p.), p.2., in Kirakosyan Hasmik, 2007, *op.cit.*, p.161

¹¹⁶ Cependant, la situation globale du pays semble s'être améliorée au cours de la dernière décennie. Ainsi, la part de la population vivant en-dessous du seuil de pauvreté, estimée à 50% en 2002, est passée à 35,8% en 2010. La Banque Mondiale, URL: <http://donnees.banquemondiale.org/pays/armenie>, [consulté le 1^{er} avril 2012]

¹¹⁷ Kirakosyan Hasmik, 2007, *op.cit.*, p.161

¹¹⁸ *Ibid.*, p.164

II/ La communauté arménienne dans le paysage migratoire en Alsace et à Strasbourg

1) Cartographie migratoire de l'Alsace depuis le XIX^{ème} siècle

L'Alsace, région très industrialisée, est dès le XIX^{ème} siècle, une région de forte immigration.¹¹⁹ De 1851 à 1871, celle-ci est d'abord et avant tout transfrontalière. Les Allemands sont surtout présents dans le Haut-Rhin, et les Suisses dans le Bas-Rhin. Après un ralentissement et une diminution de l'immigration des années vingt à l'après Seconde Guerre mondiale en 1946¹²⁰, « il faut attendre la période entre 1968 et 1975 pour voir le taux de population étrangère en Alsace rejoindre puis dépasser le taux moyen en France. L'Alsace redevient alors une région d'immigration.»¹²¹.

« Après la réintégration de l'Alsace à la France et jusqu'en 1954, sur les cinq nationalités les plus représentées, quatre sont présentes de façon ininterrompue: ce sont les Allemands, les Suisses, les Italiens et les Polonais, la cinquième provenance alternant entre les Asiatiques, les Tchécoslovaques, les Marocains et les Espagnols. Il s'agit donc d'abord essentiellement de populations européennes, d'abord frontalières, ensuite seulement viennent des populations d'origine plus lointaine.»¹²².

Autrefois lieu d'implantation majoritaire des étrangers, du fait du rattachement de l'Alsace à la France et de l'expulsion d'une grande partie des Allemands qui s'ensuit, « le Bas-Rhin devient un département à faible taux d'étrangers: seul l'arrondissement de Strasbourg-ville présente un taux d'étrangers supérieur à 5% de la population totale.»¹²³.

Les années soixante et soixante-dix marquent le début de l'arrivée de nouvelles populations, en provenance du Portugal, du Maghreb¹²⁴ et de Turquie. « À partir des

¹¹⁹ « En 1866, la population étrangère, quoiqu'en diminution, représente encore 5,43% de la population étrangère installée en France, et entre 2,3% et 3,4% de la population alsacienne – soit le double de la moyenne française.». Frey Yves (dir.). « Les Alsaciens venus d'ailleurs », *Revue Hommes et migrations*, n° 1273, mai-juin 2008. « Histoire des migrations. Panorama régional », p.53

¹²⁰ Cette diminution s'explique par le fait que l'Alsace ne bénéficia pas ou très peu de la vague d'immigration des années vingt en France, et qu'elle se vida de sa population étrangère dès le début de la Seconde Guerre mondiale. Frey Yves (dir.), 2008, *op.cit.*, p.53

¹²¹ *Ibid.*, p. 53

¹²² Frey Yves (dir.), 2008, *op.cit.*, p.54

¹²³ *Ibid.*, p.55

¹²⁴ À la mi-2004, on estime à 22,7% du total des immigrés le nombre de personnes natives du Maghreb. INSEE.

années quatre-vingt, ces deux dernières populations deviennent les plus nombreuses, les Turcs¹²⁵ étant majoritaires dans le Bas-Rhin et les Algériens¹²⁶ dans le Haut-Rhin.»¹²⁷.

2) Les nouveaux visages de l'Alsace depuis 1999

À partir de 1999, deux évolutions majeures sont à noter. Avec une augmentation de la population d'origine étrangère de 20%, soit de 128 000 étrangers en 1990, à 140 000 en 2004¹²⁸, l'Alsace devient « la troisième région française pour le nombre d'étrangers, après l'Île-de-France et la Corse. »¹²⁹.

Ainsi, en 2004 près de 180 000 immigrants vivent en Alsace où ils représentent 10% de la population alsacienne¹³⁰. Au niveau national, le nombre d'immigrés est en progression et représente 8,1% de la population métropolitaine.

En Alsace, le solde migratoire est donc positif « grâce aux flux venus de l'étranger, ce qui n'était pas le cas auparavant. De 1990 à 1999, presque la moitié du solde migratoire était due à l'arrivée de personnes venues d'autres régions françaises. Mais de 1999 à 2004, ils ont été plus nombreux à quitter l'Alsace qu'à s'y installer.»¹³¹.

L'autre fait majeur tient aux nationalités des nouveaux migrants qui, depuis les années quatre-vingt-dix, arrivent des pays de l'ex-bloc soviétique (Europe de l'Est, Russie, Ukraine, Arménie, Géorgie...), d'Asie (Iran, Inde, Chine, Thaïlande, Liban...) d'Afrique subsaharienne (Sénégal, Cameroun) ou de Madagascar, avec des effectifs encore

¹²⁵ « Déjà premier contingent d'immigrés en 1999, les turcs représentent, mi-2004, 16% de l'immigration totale dans la région, contre 15% lors du recensement précédent. Avec environ 28 500 personnes, ce sont 6 500 individus de plus qu'en 1999, soit une progression annuelle de plus de 5%.». Robert Morel-Chevillet. « Les immigrés en Alsace: 10% de la population », Chiffres pour l'Alsace, n° 34, Insee, septembre 2006, Strasbourg, p.4

« En 2005, diverses évaluations recensent près de 35000 Turcs ou personnes d'origine turque vivant en Alsace ». Frey Yves, 2008, *op.cit.*, p.69

¹²⁶ « Des années quatre-vingt à nos jours, il s'agit d'une immigration économique et familiale. Jusqu'en 1982, les Algériens sont les plus nombreux – 20 972 contre 15 760 Marocains et 4 076 Tunisiens. À partir de 1990, le nombre de Maghrébins diminue, les Marocains devenant alors les plus nombreux: 18 000 Algériens et 4 000 Tunisiens contre 19 000 Marocains.». Frey Yves, 2008, *op.cit.*, p.68

¹²⁷ *Ibid.*, p.54

¹²⁸ *Ibid.*, p.53

¹²⁹ *Ibid.*, p.67

¹³⁰ Robert Morel-Chevillet. « Les immigrés en Alsace : 10% de la population », Chiffres pour l'Alsace, n° 34, Insee, septembre 2006, Strasbourg, p.3

¹³¹ Carol Ilan, Bonal Cordélia, Brotel Émilie, « Nouveaux visages de l'Alsace », MCS info, Université Robert Schumann, Strasbourg.

URL: http://mcsinfo.u-strasbg.fr/article.php?cPath=10&article_id=8136, [consulté le 1^{er} avril 2012]

limités¹³². Ainsi, comme nous le montre le rapport de l'INSEE de septembre 2006, pour certains pays, les progressions sont spectaculaires. En 2004, on recense par exemple 12 000 personnes originaires d'Afrique subsaharienne, soit 50% de plus qu'en 1999. Les Arméniens et les Géorgiens n'étaient pratiquement pas représentés en Alsace avant 1999, alors qu'à la mi-2004, l'étude recense 1500 personnes originaires de ces pays¹³³.

Cependant, comme le souligne Robert Morel-Chevillet, auteur du rapport, « pour certains pays, on part de presque rien. Les augmentations relatives sont très fortes mais portent sur des chiffres limités. »¹³⁴. En réalité, l'arrivée de ces nouvelles populations est encore mal analysée. « En l'absence d'études spécifiques par pays d'origine, elle ne donne lieu qu'à des hypothèses. »¹³⁵. L'historien Yves Frey estime que « les nouveaux migrants arrivés des pays d'Europe de l'Est devenus membres de l'Union européenne sont tout à la fois attirés par la proximité de l'Alsace et par l'implantation à Strasbourg du siège d'institutions européennes: ce sont, notamment, des immigrés diplômés polonais et tchèques. »¹³⁶. Ainsi, aujourd'hui, « Strasbourg, Mulhouse et Colmar regroupent le quart de la population alsacienne et plus de la moitié des étrangers présents en Alsace – Allemands et Suisses exceptés. »¹³⁷.

3) La population arménienne en Alsace et à Strasbourg: histoire, profils et caractéristiques

En Alsace, la présence arménienne est un phénomène récent. Tout du moins par son nombre. Si quelques familles issues des premières générations peuvent être identifiées, celles-ci sont peu nombreuses et ne se confondent pas avec les Arméniens arrivés depuis une dizaine d'années.

Néanmoins, il est intéressant de constater que l'intérêt pour la cause arménienne était présent et actif en Alsace dès le XIX^{ème} siècle.

¹³² Frey Yves, 2008, *op.cit.*, p.54

¹³³ Carol Ilan, Bonal Cordélia, Brotel Émilie, « Nouveaux visages de l'Alsace », MCS info, Université Robert Schumann, Strasbourg.
URL: http://mcsinfo.u-strasbg.fr/article.php?cPath=10&article_id=8136, [consulté le 1^{er} avril 2012]

¹³⁴ *Ibid.*

¹³⁵ *Ibid.*

¹³⁶ Frey Yves, 2008, *op.cit.*, p.54

¹³⁷ *Ibid.*, p.56

1. Les antécédents historiques en faveur de la cause arménienne en Alsace

Dans son autobiographie¹³⁸, Paul Berron, pasteur de l'Église luthérienne d'Alsace, fondateur de l'Action Chrétienne en Orient (ACO) et directeur de cette association de 1922 à 1961, revient sur les faits antérieurs en Alsace à la création de l'ACO. La première personne à s'intéresser au sort des Arméniens et à œuvrer en leur faveur fut le pasteur Eugène Hoffet de Colmar. Après la nouvelle des massacres orchestrés par le sultan Abdul Hamid en 1895-1896, qui firent environ 100 000 morts, un demi-million de veuves et d'orphelins, le pasteur organisa des collectes dans les églises d'Alsace pour l'Arménie. Le professeur Hoffmann de Genève créa quant à lui un « Comité colmarien de secours aux Arméniens », dont un semblable vit le jour à Strasbourg.

Le pasteur Hoffet était en relation avec le pasteur Ernst Lohmann, de Francfort-sur-le-Main, qui avait également agi en faveur des Arméniens. Ce dernier avait proposé aux « Amis alsaciens des Arméniens de prendre à leur charge, dès janvier 1897, les orphelins de la ville de Van, située dans la partie orientale de la Turquie. Durant plusieurs années, l'Orphelinat alsacien de Van hébergeait d'abord 50, puis 70 orphelins. »¹³⁹.

Alsacien d'origine, P. Berron, fut envoyé en Syrie à Alep en 1916 pour y mener une mission protestante, où il fut témoin des persécutions qui se perpétuaient contre les Arméniens. Après un retour à Strasbourg en 1919 où il poursuivit son action en faveur des Arméniens¹⁴⁰, il fut de nouveau envoyé à Alep où, après le départ des Français de Cilicie en 1921, des centaines de milliers d'Arméniens s'y étaient réfugiés¹⁴¹. C'est ainsi que dès son retour à Strasbourg, il décida de fonder une nouvelle œuvre. L'Alsace étant redevenue française, tout comme la Syrie et le Liban, il lui paraissait essentiel « de diriger l'intérêt des Amis des Arméniens en Alsace et en Lorraine sur ces pays sous mandat français. »¹⁴². Le 6 décembre 1922, l'ACO fut créée à Graffenstaden près de

¹³⁸ Berron Paul, *Une œuvre missionnaire en Orient et en Occident*, Strasbourg, Éditions Oberlin, 2008, URL: http://aco.diatem.net/Dossiers/Berron_orient_occident.pdf, [consulté le 5 avril 2012]

¹³⁹ Berron Paul, 2008, *op.cit.*, p.9

¹⁴⁰ Il organisa de nombreuses conférences sur la question arménienne, ainsi que des collectes au Collège Lucie Berger de Strasbourg.

¹⁴¹ Berron Paul, 2008, *op.cit.*, p.15

¹⁴² *Ibid.*, p.15

Strasbourg¹⁴³, pour répondre à trois objectifs: l'aide matérielle aux Arméniens, le travail spirituel parmi les chrétiens orientaux et la mission parmi les musulmans. Ainsi, de nombreux missionnaires furent envoyés en Orient, comme l'Estonienne Hedwige Büll qui œuvra de 1911 à 1951 en faveur des Arméniens de Cilicie et de Syrie¹⁴⁴. Depuis lors et avec le constat de l'arrivée massive en France des Arméniens dans les années 1920, l'ACO a contribué au regroupement des Arméniens évangéliques immigrés en France, avec notamment la création de quatorze paroisses, dont la première fut édifée à Marseille le 23 mars 1924¹⁴⁵. Néanmoins, à Strasbourg et en Alsace en général, l'implantation des Arméniens n'étant pas de grande importance, aucune œuvre majeure dont la construction d'une paroisse évangélique n'a été entreprise jusqu'à ce jour.

2. Aperçu quantitatif des Arméniens à l'heure actuelle

Il est difficile de recenser le nombre exact d'Arméniens présents en Alsace, d'une part du fait de leur mobilité et des arrivées permanentes, et d'autre part de l'interdiction faite en France de recenser les personnes en fonction de leur religion. Les commémorations ou les regroupements occasionnels lors des fêtes religieuses sont ainsi presque les seuls moments où une estimation approximative du nombre d'Arméniens vivant dans une ville peut être faite. Ainsi, depuis l'arrivée à Strasbourg en septembre 2010 du Père Vatché Haïrapetian, qui organise chaque dimanche les messes arméniennes dans la paroisse de l'église catholique Sainte Madeleine, il est désormais plus facile d'effectuer ces estimations. Interviewé par les Dernières Nouvelles d'Alsace, en janvier 2012, M. Hayrapetian avait supposé le nombre d'Arméniens vivant à Strasbourg entre 3000 et 4000¹⁴⁶. Lors de mon entretien avec lui en décembre 2011, il m'avait affirmé que le nombre de familles arméniennes serait actuellement de 1500, en comptant pour chacune

¹⁴³ Après plusieurs déménagements, l'Action Chrétienne en Orient est aujourd'hui installée à Strasbourg, rue du général Offenstein.

¹⁴⁴ Grigorian Vartan, *Une vie donnée aux Arméniens. Actions menées par l'Estonienne Hedwige Büll en faveur des Arméniens de Cilicie et de Syrie (1911-1951)*, Erevan, Académie Nationale des Sciences de la République d'Arménie, Institut du Musée du Génocide des Arméniens, 1996, URL: http://aco.diatem.net/Dossiers/Hedwige_bull.pdf, [consulté le 5 avril 2012]

¹⁴⁵ Site internet de l'Union des Églises évangéliques arméniennes de France, URL: <http://www.uecaf.org/index.php?op=edito>, [consulté le 5 avril 2012]

¹⁴⁶ Schwertz Patrick, « L'histoire d'une main tendue », *Les Dernières Nouvelles d'Alsace*, mardi 11 janvier 2011, URL: <http://pycstrasbourg.blogspot.fr/p/les-russophones-dans-la-presse.html>, [consulté le 01/04]

d'elles trois à quatre personnes¹⁴⁷. Au niveau de l'Alsace, il estime que le nombre d'Arméniens s'élèverait à environ 8000¹⁴⁸.

1 - Répartition spatiale

À Strasbourg, il n'existe pas de "quartier arménien" comme dans les anciens foyers de regroupement arménien (Paris, Lyon, Marseille, Valence, etc.) au sens où ils n'habitent pas tous dans une même partie de la ville. Chacune des personnes que j'ai interrogée habite dans un quartier différent, que se soit dans le centre ou dans la périphérie (La Meinau, Koenigshoffen, Bisheim, Trushterheim, HautePierre, Elsau).

2 - Lieux de provenance

Parmi les personnes que j'ai interrogées, la majorité d'entre elles viennent directement de la République d'Arménie, et en particulier de la capitale (Erevan). Quelques-unes sont parties de Russie (Armen) ou de Géorgie (Norbert).

3 - Les raisons de l'immigration

La majorité des Arméniens interrogés ont décidé d'immigrer pour des raisons économique et sociale. Le manque de travail, le fort taux de chômage et les limites de perspectives professionnelles sont souvent invoqués par ces personnes. Les adultes souhaitent également offrir à leurs enfants de meilleures conditions de vie et des possibilités d'études et de carrières professionnelles plus étendues qu'en Arménie. Si l'immigration a résulté d'un choix personnel ou familiale (Méliné), celle-ci est facilitée par le fait d'avoir déjà la nationalité française, et ne s'explique pas par les contraintes sociales et économiques existantes en Arménie. C'est également le cas du Père Vatché dont l'immigration a été motivée par sa nomination en tant que prêtre de la paroisse

¹⁴⁷ Entretien réalisé avec le Père vatché Hayrapetian, prêtre de la paroisse de l'Église Apostolique Arménienne à Strasbourg, le jeudi 22 décembre 2011.

¹⁴⁸ Arnould Michel, « Génocide. La communauté arménienne d'Alsace à fond pour la loi », *L'Alsace*, 22 janvier 2012, URL:<http://www.lalsace.fr/actualite/2012/01/22/la-communaute-armenienne-d-alsace-a-fond-pour-la-loi>. [consulté le 1^{er} avril 2012]

apostolique arménienne de Nice en 2003, puis de Strasbourg en 2010.

4 - Profils sociaux et professionnels

La situation des Arméniens à Strasbourg reste en général précaire et instable, tant du point de vue professionnel que du point de vue social. Hormis mon corpus d'entretien, j'ai rencontré beaucoup d'Arméniens demandeurs d'emploi, récemment arrivés à Strasbourg et dont la langue constitue la barrière principale. En général, les métiers occupés par les personnes que j'ai interrogées sont ceux de l'enseignement. Les étudiants ont des parents qui travaillent dans le bâtiment (David), le commerce ou l'artisanat. La majorité ont des problèmes de papiers, de cartes de séjour et font des demandes régulières pour acquérir la nationalité française.

*

La situation des Arméniens à Strasbourg demeure sensiblement distincte de celle des Arméniens arrivés en France dans les années 20 et de leurs descendants, car contrairement à ces derniers, ils n'ont pas fui leur pays pour cause de génocide ou de menace actuelle ou potentielle à leur existence. Il convient donc de distinguer la migration actuelle des Arméniens à Strasbourg de l'exil des Arméniens dans les années 20 faisant suite au génocide de 1915. Dans le premier cas, la migration résulte ou a résulté d'un choix plus ou moins volontaire, il est le fait d'actes isolés les uns des autres dans le temps et l'espace et le retour au pays est toujours une possibilité envisageable. Dans le second cas, l'exil fut caractéristique d'un départ subi et plus ou moins simultané d'un nombre d'Arméniens relativement important et pour lesquels le retour au pays n'était plus possible¹⁴⁹. Il est alors intéressant de comparer le phénomène diasporique arménien entre ces deux situations de regroupement et d'installation distinctes de par leurs origines et leurs causes. Si, comme nous l'avons dit, la diaspora est le résultat

¹⁴⁹ Exception faite de l'appel lancé en 1947 par Staline pour motif de reconstruction et de repeuplement de l'Arménie soviétique.

d'une migration ou d'un exil forcé, pour lesquels le retour à la terre d'origine est pour le moins presque impensable dans la majorité des cas, il s'agit alors pour ces individus de manifester leur existence au-delà de ce territoire ancestral et dans une perspective de long terme. La diaspora est en ce sens un construit, un projet que les individus mettent en œuvre sur leur territoire d'accueil. Si l'on considère ce projet comme un processus de long terme, c'est-à-dire qu'il est le fruit de plusieurs générations, cela suppose donc qu'il est susceptible d'être toujours muable, dynamique dans le temps et jamais totalement abouti. Le but premier poursuivi par ces individus restant celui de construire un cadre de vie stable qui puisse leur offrir les repères nécessaires voire indispensables à leur survie au-delà de leur terre d'origine. Face au déracinement, à l'exil ou à la migration forcée, tous créateurs de rupture et d'instabilité, la diaspora est cette forme d'organisation progressivement mise en place dans le but d'apporter de la stabilité. Avant de voir dans quelles mesures l'installation des Arméniens à Strasbourg s'inscrit dans cette perspective (Partie III), nous analyserons les trois générations d'Arméniens en France pour lesquelles elle a été adoptée et appliquée pour la première fois (Partie II).

*

PARTIE II:
CONSTRUIRE POUR EXISTER ET PERDURER DANS LE TEMPS
ET L'ESPACE: LA DIASPORA EN TANT QUE PROJET
D'INVESTISSEMENT IDENTITAIRE DES ARMÉNIENS DE LA
PREMIÈRE À LA TROISIÈME GÉNÉRATION

Martine Hovanessian est à l'origine de la redécouverte de la notion de « diaspora » sous un nouvel angle, distinct de son appréhension sous l'aspect de dissémination ou de dispersion des populations à partir d'un centre originel. Centrée sur une perspective constructiviste, elle a voulu redonner du sens à ce concept en l'analysant comme un réseau complexe de relations, structuré et organisé en vue de la préservation d'une identité.

I/ Les Arméniens en tant qu'objet d'étude en sciences sociales: un intérêt tardif

Le contexte idéologico-historique français, marqué par le centralisme politique, a longtemps été un frein aux analyses sociologiques des immigrés, qui, jusque dans les années 80, étaient orientées vers une perspective de type assimilationniste¹⁵⁰. Ainsi, la sociologie de l'immigration, discipline dont la naissance en France est attribuée entre autres à Sayad (1977), s'attachait pendant de nombreuses années à rendre compte de la portée du modèle français d'intégration à l'égard des immigrés et à en souligner les limites. Dans ce contexte, « les Français d'origine arménienne massivement naturalisés au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, ont été délaissés en tant qu'objet d'étude par les chercheurs.»¹⁵¹. Cela tient en particulier au fait que « les Arméniens ont quitté très vite les zones d'incertitude où l'étranger est perçu comme agent de désorganisation de la ville »¹⁵². L'idée de la « bonne intégration » ou « d'intégration réussie » du groupe

¹⁵⁰ Hovanessian Martine, 1992, *op.cit.*, p.36

¹⁵¹ *Ibid.*, p.36

¹⁵² *Ibid.*, p.37

arménien en France, s'est imposée dans la société par le biais des médias et du discours politique, à tel point que les chercheurs en sciences sociales ont adhéré à cette « vision de l'arménien « ne faisant pas problème », conforme à un projet étatique d'absorption des différences vers le centre.»¹⁵³.

Les années 80 marquent un tournant dans l'étude des immigrés en France. La sociologie de l'immigration ne va plus seulement s'intéresser aux modalités d'acculturation des individus, mais élargir son champ de recherche aux modalités de socialisation réciproque. « On questionne de plus en plus les singularités de chaque immigration et l'on commence à distinguer les effets d'une migration temporaire de ceux d'une immigration permanente »¹⁵⁴. C'est dans ce contexte que l'on s'intéresse progressivement à l'identité des immigrés comme « constitutive des rapports sociaux.»¹⁵⁵. « On s'interroge sur la manière dont la propre culture de l'individu intervient comme élément essentiel de son mode de vie.»¹⁵⁶.

Ainsi, comme le souligne Martine Hovanessian, le cas des arméniens, migration massive et ancienne, s'inscrit dans la « nouvelle dynamique d'un projet identitaire.»¹⁵⁷:

« Ce groupe fonde sa volonté de retour aux origines et aux valeurs qu'elles véhiculent, dans la perception simultanée de son acculturation. Un des thèmes clés de cette mémoire déliquescence est illustré par la dégradation des usages de sa langue maternelle. La résistance à l'acculturation s'affirme à l'intérieur de ces espaces intermédiaires entre le pouvoir et la famille que sont les associations. Celles-ci se multiplient depuis ces dix dernières années à tel point qu'elles ont fabriqués de nouvelles identités personnelles. On se propose d'y restituer les éléments épars du patrimoine: langue, folflore, religion, etc... »¹⁵⁸

¹⁵³ *Ibid.*, p.38

¹⁵⁴ *Ibid.*, p.39

¹⁵⁵ *Ibid.*, p.39

¹⁵⁶ *Ibid.*, p.39

¹⁵⁷ *Ibid.*, p.41

¹⁵⁸ Hovanessian M., 1992, *op.cit.*, p.41

II/ Le projet identitaire des Arméniens de la première à la troisième génération: les études des communautés arméniennes de France

1) Projets et investissements de la première génération

Martine Hovanessian a précisément enquêté dans les communes d'Alfortville (Val-de-Marne) et d'Issy-les-Moulineaux (Hauts-de-Seine), qui s'imposent de nos jours comme des territoires du regroupement arménien. Ainsi, dès 1926, on ne dénombre pas moins de 25000 à 30000 réfugiés, soit la moitié des Arméniens de France¹⁵⁹.

Son étude montre que « les modes de regroupement des Arméniens se distinguent par une volonté présente de s'organiser en système. Par-delà leur mobilité, « ils feront souche » comme si leur enracinement dans un espace était lié à un projet de reconstruction du groupe.»¹⁶⁰. Ceci est particulièrement le cas des Arméniens de la première génération. L'expérience du génocide de 1915 explique en grande partie leur volonté d'agir pour préserver leur identité et leur culture. Il s'agit pour eux de « poursuivre hors du territoire une histoire ancestrale », et de « ne pas sombrer dans la mort culturelle.»¹⁶¹. Ainsi, « la société d'accueil se transforme en une terre d'espoir, où il ne s'agit pas seulement de prospérer mais d'y reconquérir une dignité en réinventant des repères communautaires.»¹⁶².

C'est en étudiant ces communautés que M. Hovanessian a pour la première fois interrogé et utilisé le concept de diaspora tel que nous l'avons défini en introduction. Elle montre en effet comment et par quels moyens les Arméniens se sont organisés pour préserver et maintenir dans le temps et dans l'espace leur identité collective, soit celle du peuple arménien. Leurs stratégies se centrent ainsi autour de la préservation des invariants culturels qui constituent la mémoire collective du peuple arménien. Les études de M.Hovanessian montrent que ces invariants culturels, que sont la langue, la religion et la patrie, « élaborent en exil une « conservation de l'arménité.»¹⁶³.

¹⁵⁹ Hovanessian M., *Les Arméniens et leurs territoires*, Paris, Autrement, 1995, p.36

¹⁶⁰ Hovanessian M., 1992, *op.cit.*, p.42

¹⁶¹ *Ibid.*, p.44

¹⁶² *Ibid.*, p.44

¹⁶³ Hovanessian M., 2007, *op.cit.*, p.11

L'anthropologue souligne ainsi les rôles respectivement joués par l'Église, l'École, les associations et les partis politiques dans la conservation et la transmission de cette mémoire que les rituels commémoratifs, l'iconographie et l'aménagement de l'espace territorial d'accueil contribuent à faire exister. Dans le projet identitaire des Arméniens, surtout ceux de la première génération, la référence au territoire d'origine est fondamentale.

1. L'Église Apostolique Arménienne

1 - Quelques éléments historiques

Le christianisme constitue pour les Arméniens le point central de leur histoire et de leur culture. Évangélisée vers le milieu du premier siècle par les apôtres Thaddée et Barthélémy, l'Arménie fut le premier pays au monde à adopter le christianisme comme religion d'État en 301. Selon les sources arméniennes (Agathange, Moïse de Khoren), Saint Grégoire l'Illuminateur (Grigor Loussavoritch) aurait converti le roi Tiridate III (250-330) entraînant ainsi la conversion rapide et massive de la population. C'est pourquoi, l'Église arménienne est tantôt appelée « apostolique », tantôt « grégorienne ». Saint Grégoire construisit en 303 une cathédrale dans la ville de Vagharshapat qu'il nomma Etchmiadzine, et qui constitue depuis 1441¹⁶⁴ le siège patriarcal de l'Église Apostolique Arménienne¹⁶⁵.

Celle-ci jouit d'un statut d'autonomie et d'indépendance au sein des églises catholiques et orthodoxes. En effet, l'Église d'Arménie se sépara de l'Église de Byzance et de Rome lors du Concile de Chalcédoine (451), en s'opposant au nestorianisme, doctrine qui reconnaît la dualité de la nature du Christ (divine et terrestre). Ainsi, elle s'engagea peu à peu dans la voie monophysite (reconnaissance de l'unité de la nature du Christ), notamment lors des synodes de Vakarsapat en 482 et surtout de Dvin en 551¹⁶⁶. De ce fait, l'Église arménienne est en communion avec les autres églises non-chalcédoniennes (copte, éthiopienne, syrienne d'Antioche et de l'Inde du Sud).

¹⁶⁴ <http://www.cef.fr/catho/actus/archives/2001/20010926armenie.php> , [consulté le 25 novembre 2011]

¹⁶⁵ <http://www.netarmenie.com/religion/eglise/eglise.php> , [consulté le 25 novembre 2011]

¹⁶⁶ *Ibid.*

En s'engageant dans cette voie, l'Arménie a pu garder son indépendance spirituelle à l'égard des deux puissants voisins (Empires Byzantin et Perse) qui cherchaient à la dénationaliser.

C'est pourquoi entre autres, l'Église arménienne a constitué et constitue encore aujourd'hui pour le peuple arménien, un support et un facteur d'unité nationale et d'indépendance. Comme le souligne Steven Ekovitch, professeur de Sciences Politiques à l'université américaine de Paris, « sa religion chrétienne est un attribut culturel qui a, depuis presque deux millénaires, renforcé son identité qui a résisté à toute atteinte à son existence. »¹⁶⁷. Ainsi, au cours de l'Histoire, malgré les guerres, les pressions externes, les occupations, etc., les Arméniens ont réussi à préserver leur religion. L'un des événements majeurs reconnu comme combat pour la liberté de conscience fut la bataille d'Avaraïr qui opposa en 451 les Arméniens aux Perses sassanides¹⁶⁸.

Comme le note M. Hovanesian, l'Église arménienne « se transformera au cours du temps en « Église-nation » et cimentera le sentiment d'une unité. »¹⁶⁹. C'est en fait la partition de l'Arménie en deux zones d'influence (Byzance annexant la partie occidentale et la Perse sassanide la partie orientale) vers 387 qui paracheva le processus de transformation de l'Église nationale en Église-nation¹⁷⁰. En effet, avec l'abolition par les Perses de la monarchie arménienne en 428, l'Arménie se retrouva pour la première fois depuis des siècles sans État¹⁷¹, et ceci durant quatre siècles. Dans ce contexte, l'Église, en tant que seule institution commune et pôle d'unité, devint le substitut d'État arménien.

¹⁶⁷ Ekovich Steven. « Géosociologie de la diaspora arménienne », *Géostratégie*, n°12, avril 2006, p.197

¹⁶⁸ La bataille d'Avaraïr est pour les Arméniens, un moment-clé de leur histoire. Elle symbolise la mort héroïque de Vartan Mamikonian pour la défense de la foi et de l'autonomie de l'Arménie contre les Sassanides qui voulaient imposer le mazdéisme (zoroastrisme) d'État de l'Iran. Bien que les Arméniens fussent tenus en échec, Avaraïr est célébré comme une victoire car l'Iran renonça à imposer sa religion.

« Avaraïr entre dans l'Histoire arménienne comme une victoire morale et crée une mythologie nationale de la résistance armée pour la foi chrétienne. Tous les ans en janvier, le calendrier religieux perpétue par la fête de Vartavantz le souvenir de Vartan et de ses compagnons canonisés collectivement. ». Mouradian Claire, 2002, *op.cit.*

¹⁶⁹ Hovanesian M. « Le religieux et la reconnaissance. Formes symboliques et politiques au sein de la diaspora arménienne », *Les Annales de la recherche urbaine*, n°96, octobre 2004, p.128

¹⁷⁰ Grousset René, *Histoire de l'Arménie, des origines à 1071*, Paris, Payot, 1995

¹⁷¹ Mutafian Claude, Van Lauwe Éric, *Atlas historique de l'Arménie. Proche-Orient et Sud-Caucase du VIII^{ème} siècle av. J.C. au XXI^{ème} siècle*, Paris, Éditions Autrement, 2005, p.38

Ainsi, durant les longues périodes pendant lesquelles les Arméniens étaient sous tutelle étrangère, l'Église jouait à la fois le rôle spirituel et politique. Ce fut particulièrement le cas dans l'Empire Ottoman à travers l'organisation administrative du *millet-chrétien*. Institués par le sultan Mohammed II après qu'il eût conquis Constantinople en 1453, ces millets-chrétiens, dotés de chartes, correspondaient à des corporations nationales. Chacune d'elle était présidée par un patriarche dont les fonctions étaient définies par le gouvernement, mais qui était élu par la communauté. Il représentait l'intermédiaire entre les deux. Le millet avait donc un caractère avant tout ecclésiastique et jouissait d'une autonomie non seulement en matière de religion, mais aussi culturellement et socialement. Car au Proche-Orient, l'autorité du patriarche s'étend également aux écoles et à l'administration de certaines parties du droit civil¹⁷².

Les millets-chrétiens ne furent pas établis pour toutes les nations chrétiennes assujetties à l'Empire Ottoman. Par exemple, des populations orthodoxes, parmi lesquelles les Bulgares et les Serbes, perdirent leur autonomie ecclésiastique et furent englobées dans le millet des Grecs sous le patriarche orthodoxe de Constantinople¹⁷³. En 1461, afin de contrebalancer l'influence du patriarcat grec, le sultan créa le patriarcat arménien de Constantinople. Ce dernier ayant juridiction sur l'ensemble des non-chalcédoniens, incarnait le chef de la nation arménienne, l'interlocuteur du pouvoir impérial, et était doté de fonctions à la fois civiles (responsabilité fiscale, état civil, renseignement) et religieuses¹⁷⁴.

Toutefois, l'autonomie relative dont jouissait l'Église arménienne et le rôle d'unificatrice et de représentant du peuple arménien qu'elle incarnait, ne résistèrent pas aux pressions et influences politiques arbitraires extérieures. En 1915-1916, l'Église fut victime du génocide. Les églises et les monastères furent pour la plupart détruits, et nombre d'ecclésiastiques furent assassinés¹⁷⁵. Cette tragédie, ajoutée à la soviétisation de

¹⁷² Livre Bleu du gouvernement britannique de 1916: Le traitement des Arméniens dans l'Empire Ottoman (1915-1916), Arnold J.Toynbee (1889-1975), historien britannique affecté aux Renseignements politiques du Foreign Office en 1915,

URL: <http://www.imprescriptible.fr/documents/livre-bleu/histoire4.htm> , [consulté le 14 avril 2012]

¹⁷³ *Ibid.*

¹⁷⁴ Mouradian Claire, 2002, *op.cit.*

¹⁷⁵ Huard Jean-Luc. « Les Églises arméniennes et les réfugiés en Rhône-Alpes dans l'entre-deux-guerres (1918-1940) », Cahiers de la Méditerranée [En ligne], 78/2009, mis en ligne le 15 février 2010, URL : <http://cdlm.revues.org/index4686.html> [consulté le 25 novembre 2011]

l'Arménie (1920-1991), entraîna en fin de compte la destruction de près de 800 monastères et de plus de 5000 églises, d'un réseau d'écoles et de lycées et l'anéantissement quasi total du clergé arménien¹⁷⁶. Ainsi, dans les années 50, on dénombre à peine une dizaine de lieux de culte en Arménie, contre 1500 avant 1917, et environ 150 ecclésiastiques contre 2000¹⁷⁷.

2 - L'Église arménienne en diaspora

Démantelée durant le génocide, l'Église Apostolique Arménienne se reconstitua en exil, et plus particulièrement en France, et ceci dès la fin de la Première Guerre mondiale.

Sa présence en France est néanmoins attestée dès le haut Moyen-Âge. De nombreuses sources reconnaissent l'existence de religieux installés dans plusieurs villes, comme l'évêque Simon à Tours (en 591), Saint Grégoire de Pithiviers et Saint Grégoire de Tallar, Nerces Balients à Avignon au XIV^{ème} siècle, ou encore l'archevêque Voskan d'Erevan à Marseille en 1672. Cependant, « la présence en tant que « corps constitué » de l'Église arménienne en France ne débute qu'à la fin du XIX^{ème} siècle. Une première église aux dimensions modestes aurait été aménagée à Marseille à la fin du siècle, mais c'est à Paris qu'a été bâtie la première église (Saint-Jean-Baptiste) entre 1902 et 1908. La capitale ne compte alors que quelques dizaines de jeunes étudiants arméniens pour la plupart originaires de l'Empire ottoman ainsi que quelques richissimes Arméniens de Russie, parmi lesquels Alexandre Mantachov [...] qui a été le mécène de cette première église.»¹⁷⁸.

Les Arméniens qui arrivèrent en France dans les années 20 à la suite du génocide, tentèrent de recréer leur mode de vie en formant des associations et en se regroupant autour de l'Eglise apostolique comme au temps du millet. C'est en effet en référence à ce

¹⁷⁶ Sukiasyan Philippe. « L'Église arménienne aujourd'hui », Service orthodoxe de presse et d'information
URL: <http://www.orthodoxpress.com>

¹⁷⁷ Mouradian Claire, 2002, *op.cit.*

Des campagnes successives antireligieuses (1954, 1958-61, 1964, 1975) réduisent d'un tiers le nombre de lieu de culte et de prêtres.

¹⁷⁸ Sukiasyan Philippe, *op.cit.*

modèle que la vie en diaspora s'organisa dès leur arrivée¹⁷⁹.

Mais pour organiser la vie communautaire, l'Église apostolique a développé tout un réseau d'associations et autres structures institutionnelles afin non seulement de gérer l'arrivée des réfugiés mais aussi d'encadrer la population arménienne, notamment dans les domaines religieux et culturels. En particulier, il convient de citer l'Union Nationale Arménienne (UNA). D'abord fondée à Paris, à Lyon (1918) et à Marseille, cette association laïque, bien que très liée à l'Église apostolique dont elle prit en charge la destinée, s'est développée dans les années 1925-1928 dans la région Rhône-Alpes¹⁸⁰ pour faire face au nombre grandissant d'Arméniens adhérents. D'après le rapport du commissariat de la préfecture du Rhône de 1928, l'UNA était chargée de « s'occuper des réfugiés arméniens, d'entretenir entre eux des liens de moralité et de solidarité, de la défense de leurs intérêts moraux et matériels et surtout du point de vue religieux dont les directives sont prises auprès de leur pape, chef spirituel et mondial, « Georges V » [Kévork V] dont le siège est à Echmiatzine (Arménie).»¹⁸¹.

- **Organiser la vie religieuse**

Pour les Arméniens chrétiens apostoliques, l'existence d'un lieu de culte qui leur soit propre était l'une de leurs premières préoccupations. Ceux-ci en effet ne fréquentaient pas les églises catholiques des villes où ils étaient installés. Comme le souligne l'historien Jean-Luc Huard¹⁸², « Le plus souvent une salle était prêtée, soit par un patron employant des Arméniens, soit par l'Église catholique ou réformée »¹⁸³, comme ce fut le cas à Chasse-sur-Rhône. Avec le temps, l'acquisition d'un lieu de culte et la construction d'une église apostolique devinrent à l'ordre du jour. À Lyon par exemple, les Arméniens occupèrent une chapelle avant d'acheter un terrain et de construire leur propre église

¹⁷⁹ Huard Jean-Luc, 2009, *op.cit.*

¹⁸⁰ En 1926, le nombre d'Arméniens réfugiés en Rhône-Alpes atteignait 7000 personnes réparties dans les grandes villes, en particulier Lyon, Décines, Vienne, et Valence. Au cours des années suivantes, ces quatre communes virent le nombre de réfugiés doubler. Huard Jean-Luc, 2009, *op.cit.*

¹⁸¹ Rapport du commissariat spécial, préfecture du Rhône, à M. le ministre de l'Intérieur, 15 septembre 1928, AN, F7 13346, in Huard Jean-Luc, 2009, *op.cit.*

¹⁸² Jean-Luc Huard est historien spécialiste de l'immigration dans la Drôme, membre du Comité scientifique du Centre du patrimoine Arménien et professeur au collège G.Bachelard (Académie de Grenoble). URL: http://www.crdp.ac-grenoble.fr/cddp26/services/action/pages_aculturelle/ressources/CPA_FORMATION_MIGRATION.pdf, [consulté le 15 avril 2012]

¹⁸³ Huard Jean-Luc, 2009, *op.cit.*

(Saint-Jacques, ou *Sourp Hagop*), dont la première pierre fut posée en 1954 par le président Édouard Herriot, avant d'être consacrée en 1963 par Monseigneur Sérovpe Manoukian, prélat du Catholicossat arménien pour l'Europe¹⁸⁴. Hormis dans les villes de Lyon, Saint-Étienne et Valence, toutes les communautés arméniennes ne disposaient pas d'un prêtre qui vivait sur place et qui était nommé par Paris, et non plus par Etchmiadzine. Dans ces cas, les prêtres se déplaçaient de ville en ville pour célébrer les cultes les plus importants. Ainsi, pour les Arméniens de Grenoble, un prêtre de Lyon venait pour célébrer le Noël arménien du 6 janvier, Pâques, la Toussaint et la commémoration du génocide du 24 avril 1915¹⁸⁵.

- **Rassembler les réfugiés**

L'autre rôle joué par l'Église apostolique en France fut et reste encore celui d'organiser la vie sociale et culturelle de la communauté arménienne. Dans un premier temps, il s'agissait d'aider les nouveaux arrivés à trouver un logement et un emploi. À Valence par exemple, l'UNA avait créé un « office de placement en accord avec l'Office départemental pour répondre aux offres et aux demandes des Arméniens. »¹⁸⁶. Mais la plus grande partie de son rôle fut très tôt consacrée à la mise en place d'institutions culturelles telle que l'école, dans le but de « transmettre la culture arménienne au travers de la langue et de l'écriture. »¹⁸⁷.

À Valence, « *Lors de l'arrivée en France, des réfugiés ne parlaient que le turc. La langue arménienne leur était inconnue soit parce qu'elle n'était plus parlée dans leur région d'origine, soit parce que les autorités turques l'avaient interdite. L'Église prit rapidement des dispositions pour son enseignement en organisant des cours pour les adultes et surtout pour les enfants. Apprendre la langue pour les enfants c'était aussi connaître leurs racines, leur culture avec l'art et l'histoire. Cette école, appelée « école*

¹⁸⁴ Communautés arméniennes en Rhône-Alpes, ACAM, Association Culturelle Arménienne de Marne-la-Vallée, URL: <http://www.acam-france.org/contacts/diaspora-france/rhone.htm>, [consulté le 15 avril 2012]

¹⁸⁵ Huard Jean-Luc, 2009, *op.cit.*

¹⁸⁶ *Ibid.*

¹⁸⁷ Phrase prononcée par le père Vartanian de Valence, *Ibid.*

du jeudi », permettait aussi aux enfants d'apprendre le catéchisme de l'Église apostolique.»¹⁸⁸.

À Lyon, l'Église réunit autour d'elle une école arménienne fondée en 1982¹⁸⁹. *« Parallèlement à l'apprentissage de l'arménien, une aide scolaire était dispensée avec l'enseignement du français et des cours de mathématiques, d'histoire, de géographie... Ces écoles étaient prises en charge par les différentes sections de l'Union Nationale Arménienne. À Valence, l'école créée par le père Bessag Sarkissian en 1928 prit son essor en 1933 sous l'impulsion du père Sahag Babikian. À Lyon et Décines, l'UNA, aidée par l'Organisation des mères arméniennes et des scouts arméniens, s'occupa de cinq maternelles fonctionnant une fois par semaine: les écoles de la rue Lafayette à Lyon, de Décines (deux écoles), de Bron et de Vaise. L'école arménienne de Pont-de-Chéruy accueillait près de cent élèves à la fin des années trente.»¹⁹⁰.*

La vie culturelle de la communauté est aussi rythmée par l'organisation de fêtes traditionnelles comme le Noël arménien du 6 janvier ou la fête du raisin du 15 août. Des spectacles et des cérémonies mis en place à Valence, Vienne et Décines, par les mouvements de jeunesse, notamment avec les scouts arméniens, célèbrent les grands moments de l'histoire arménienne avec l'anniversaire du génocide le 24 avril, la défense du christianisme arménien commémorant la bataille d'Avarair en 451. « Ces manifestations étaient souvent agrémentées de chorales, de danses, témoins de leur culture ancestrale.»¹⁹¹.

¹⁸⁸ Huard Jean-Luc, 2009, *op.cit.*

¹⁸⁹ Communautés arméniennes en Rhône-Alpes, ACAM, Association Culturelle Arménienne de Marne-la-Vallée, URL: <http://www.acam-france.org/contacts/diaspora-france/rhone.htm>, [consulté le 15 avril 2012]

¹⁹⁰ Huard Jean-Luc, 2009, *op.cit.*

¹⁹¹ *Ibid.*

3 - Les communautés arméniennes d'Alfortville et d'Issy-les-Moulineaux

- **Le rôle de l'Église**

Construite à Alfortville en 1929, l'église Sourp-Bghos-Bedros (Saint-Pierre et Saint Paul), rue Komitas¹⁹² incarne, selon M. Hovanessian, « la tragédie d'un peuple resté fidèle aux seuls liens qui ont garanti sa survie tout au long des siècles de domination par des empires étrangers: la religion et la langue. »¹⁹³. Ainsi, l'Église, par l'organisation de leçons de chorale, et des cours d'arménien, anime la vie communautaire en relation avec le *Hayagoump*, club arménien où l'on peut suivre des cours de danses folkloriques, de théâtre et de chant¹⁹⁴.

À Issy-les-Moulineaux, la construction d'une église a été le fait des « aspirations à créer une vie autour du lieu le plus représentatif du pouvoir communautaire. »¹⁹⁵. Le pouvoir unificateur des espaces religieux s'est traduit par la mise en place progressive d'une vie autour de l'église. Celle-ci travaille en collaboration avec les organisations politiques et d'aide sociale. Outre la création d'organisations (une du comité laïc, une pour les dames de l'église, et une pour la chorale), le prêtre a également ouvert une école du mercredi, dédiée entre autres à l'enseignement de l'histoire de la langue arménienne. « L'école du mercredi a permis de faire comprendre aux gens que notre rôle, c'est de perpétuer une tradition. Si on est arménien on est obligatoirement membre de l'église, même sans venir prier [...] C'est la seule maison dans la ville qui permet de regrouper tous les Arméniens. Beaucoup sont venus à l'église par le biais de l'école. [...] La vie des Arméniens s'organise toujours autour de l'église: depuis le VI^{ème} siècle, on n'a pas eu de gouvernement donc c'était le travail de l'église d'organiser la vie autour de

¹⁹² De son vrai nom Soghomon Soghomonian, Komitas (1869-1935) est considéré comme l'un des plus grands génies du peuple arménien. Compositeur arménien, il recueillit, transcrivit et harmonisa les chants populaires arméniens. C'est le fondateur de la musique classique arménienne. Le 24 avril 1915, il fut déporté de Constantinople avec d'autres intellectuels arméniens. Ayant perdu la raison, il fut envoyé en 1919 à l'hôpital psychiatrique de Villejuif à Paris pour y être soigné et où il mourra en 1935. Gurhégian Jean et Rousane, *L'Arménien sans peine*, Chenevières-sur-Marne, Assimil, 2007 (2^{ème} édition), p.460

¹⁹³ Hovanessian Martine, 1995, *op.cit.*, p.41

¹⁹⁴ *Ibid.*, p.120

¹⁹⁵ *Ibid.*, p.145

l'église. »¹⁹⁶.

Ainsi, comme l'explique l'anthropologue M. Hovanesian en parlant de l'Église, « à la différence de l'association, du commerce arménien, on lui assigne une capacité d'inscrire à long terme l'identité arménienne sur le territoire. La référence à la tradition apostolique confère au groupe son unité intrinsèque et son enracinement dans un lieu.»¹⁹⁷. « L'implantation dans la ville d'un lieu de culte différencié de la tradition religieuse majoritaire symbolise une autonomie reconquise.»¹⁹⁸. Il s'agit pour ce lieu de préserver le lien social. De la même façon, « les espaces religieux ont maintenu l'apprentissage de la langue arménienne, surtout dans ses usages écrits.»¹⁹⁹.

- **Les rituels commémoratifs dans la ville**

Les rituels permettent de faire exister la communauté sur le territoire d'accueil. Il s'agit de consécration d'églises, d'inaugurations de rues « aux emblèmes de la mère patrie »²⁰⁰, d'inaugurations de stèles comme à Alfortville, ou de monuments aux morts du génocide et de l'amitié franco-arménienne à Issy-les-Moulineaux en 1982²⁰¹. L'exemple de la commémoration du génocide à Alfortville en est significatif. « La cérémonie s'organise en une succession de tableaux, et le parcours vise les lieux du recueillement: messe en l'église Saint-Mesrop, puis défilé derrière les enfants de l'école, les scouts et les jeunes de l'UJA²⁰², et remonté jusqu'au monument Khatchkar de la Place Carnot.»²⁰³.

¹⁹⁶ Interview du chef spirituel de la communauté arménienne d'Issy, représentant de l'Église Apostolique depuis 1982. in Hovanesian Martine, 1995, *op.cit.*, p.146

¹⁹⁷ *Ibid.*, p.146

¹⁹⁸ *Ibid.*

¹⁹⁹ *Ibid.*

²⁰⁰ *Ibid.*, p.134

²⁰¹ *Ibid.*

²⁰² Union de la Jeunesse Arménienne, club de football fondée à Alfortville en 1926 par les principaux acteurs de la communauté Arménienne d'Alfortville. Site internet de l'UJA, URL: <http://www.uja-foot.fr/sections/club/historique-du-club> , [consulté le 4 juin 2012].

²⁰³ Hovanesian Martine, 1995, *op.cit.*, p.136

Encadré 1) Organisation et fonctionnement de l'Église Apostolique Arménienne:

Au sommet de la hiérarchie se trouve le Catholicos d'Etchmiadzine qui est le chef de toute l'Église Arménienne. L'actuel Catholicos est Sa Sainteté Karékine II Nersissian, qui est le 132^{ème} Patriarche Suprême de tous les Arméniens, élu le 27 octobre 1999²⁰⁴. Il préside le Conseil spirituel suprême et représente les sept millions estimés d'arméniens chrétiens apostoliques dans le monde. La hiérarchie comprend un autre Catholicos qui réside à Antélias au Liban, et deux Patriarches, à Jérusalem et à Constantinople²⁰⁵. L'Église Apostolique Arménienne est ensuite représentée en France par le biais des diocèses à la tête desquels se trouve pour chacun d'eux un prélat ou archevêque. Ce dernier nomme les prêtres pour les paroisses qui sont sous sa direction²⁰⁶.

²⁰⁴ Site internet de l'Association Culturelle Arménienne de Marne-la-Vallée (ACAM),
URL: <http://www.acam-france.org/armenie/religion-religion/karekine2.htm>, [consulté le 13 mai 2012]

²⁰⁵ Site de l'Eglise catholique de France,
URL: <http://www.cef.fr/catho/actus/archives/2001/20010926armenie.php>, [consulté le 25/11/2011]

²⁰⁶ Informations recueillies lors de l'entretien avec le Père Vatché le 22 décembre 2011

Encadré 2) L'Église Apostolique arménienne en France

Les Arméniens sont chrétiens et partagés entre trois églises. En France, l'Église Apostolique Arménienne réunit 90% des Arméniens. Environ 7% sont rattachés à l'Église catholique et 3% à l'Église évangélique arménienne²⁰⁷.

Actuellement, l'Église apostolique arménienne compte en France trois diocèses: en Île-de-France (Paris), Rhône-Alpes (Lyon) et Provence-Côte d'Azur (Marseille). Ces trois diocèses regroupent vingt-trois paroisses²⁰⁸ et vingt-deux églises desservies par une trentaine de prêtres et autant de diacres. L'évêque Norvan Zakarian et l'évêque Daron Djérédjan ont respectivement en charge les communautés de Rhône-Alpes (60 000 fidèles) et de Provence-Côte d'Azur (120 000 fidèles). L'archevêque Kud Naccachian est à la fois primat des Arméniens de Paris et d'Île-de-France (120 000 fidèles) et représentant pour l'Europe occidentale du Catholicosnat d'Etchmiadzine. La région bordelaise, Toulouse, Belfort, Strasbourg comptent quelques centaines de familles. Les Arméniens sont pratiquement absents du centre de la France et de l'Ouest. Fidèle à sa double vocation d'institution religieuse et nationale, l'Église arménienne est depuis une quinzaine d'années à l'origine de la création d'écoles bilingues, dont deux sont situées en région parisienne (Alfortville et Issy-les-Moulineaux) et deux en province (Lyon et Nice). Ces quatre institutions scolarisent aujourd'hui plusieurs centaines d'élèves depuis la maternelle jusqu'au CM2. L'Église continue donc d'assurer son rôle traditionnel de "mère nourricière" des Arméniens en diaspora²⁰⁹.

²⁰⁷ *Ibid.*

²⁰⁸ Dont 5 à Paris et en région parisienne, 7 en région Rhône-Alpes, 9 à Marseille et dans les environs, et 2 dans le Var. M.Hovanessian, 1995, *op.cit.*

²⁰⁹ Sukiasyan Philippe, « L'Église arménienne aujourd'hui », URL: <http://www.orthodoxpress.com>, service orthodoxe de presse et d'information

2. La langue arménienne et l'Histoire

La langue et l'Histoire constituent, avec la religion, les thèmes retenus par les premières générations pour perpétuer l'existence de la communauté²¹⁰. « Plus qu'un simple outil de communication, la langue arménienne fait référence dans l'imaginaire collectif aux éléments symboliques de pérennité du groupe et du sacré. »²¹¹. L'Histoire comme la langue renvoient toutes deux à l'idée de lutte pour la sauvegarde de l'identité culturelle du peuple arménien. C'est ce qui explique pourquoi les associations arméniennes ont très tôt investi dans l'enseignement de l'Histoire de l'Arménie et de la langue arménienne aux enfants dans le but de perpétuer la culture arménienne dans l'exil à travers les générations.

1 - La langue arménienne comme référent identitaire

- **L'invention de l'alphabet arménien**

L'écriture et la langue arménienne sont intimement liées à l'Église arménienne et partagent avec elle le symbole d'unité et d'indépendance nationale du peuple arménien. C'est vers 405 que le moine Mesrop Machtots composa un alphabet de trente-six lettres reproduisant tous les sons de la langue arménienne. L'objectif était de permettre aux Arméniens d'avoir accès aux Écritures Saintes par la traduction de la Bible dans une langue qu'ils comprendraient et qui seraient la leur. À l'époque en effet, seuls le grec et le syriaque étaient tolérés dans la pratique liturgique et les Arméniens ne comprenaient aucune de ces deux langues. Les Perses, hostiles dans la Grande Arménie à la diffusion des lettres grecques susceptibles de servir l'influence byzantine, n'admettaient comme véhicule du christianisme uniquement la littérature syriaque. Les études religieuses dans les monastères et les églises arméniennes étaient également en langue syriaque. L'absence de l'écriture arménienne constituait un obstacle à l'évangélisation. Afin d'assurer l'autonomie spirituelle de l'Arménie, il fallait donc inventer un alphabet²¹². Mais l'écriture arménienne permettait aussi de remplacer l'araméen et l'iranien dans

²¹⁰ M. Hovanesian, 1995, *op.cit.*, p.116

²¹¹ *Ibid.*, p.116

²¹² Grousset René, 1995, *op.cit.*

l'administration et de traduire des œuvres de la culture universelle. Il s'agissait surtout de produire une littérature et une historiographie garante de l'identité et de la mémoire. Ainsi vers 433, une première œuvre originale, *La Vie de Machtots*, de Korioun, disciple de Mesrop Machtot, décrit la portée morale, religieuse et politique de l'alphabet. C'est « le début d'une série ininterrompue de chroniques historiques qui vont éduquer la conscience nationale en soulignant son caractère chrétien. »²¹³. Au final, la traduction de la Bible en langue arménienne par Mesrop Machtots et ses disciples participa à la préservation de l'individualité culturelle et de la foi religieuse de l'Arménie²¹⁴. « Au moment où l'Arménie allait perdre son indépendance politique, par l'invention de l'alphabet, l'Église lui donna les moyens d'éviter une absorption culturelle par ses puissants voisins. »²¹⁵.

• Les significations symboliques de la langue

M. Hovanessian analyse que les « représentations attachées à la langue sont toujours chargées d'un sens spirituel »²¹⁶. En ce sens que « la langue est perçue comme ahistorique, comme dissociée de l'événement catastrophique qui a anéanti tout un patrimoine culturel, car, dans les mentalités, sa dimension sacrée lui hôte tout lien avec l'Histoire: elle est éternelle. Renoncer à sa langue serait renoncer à une identité acquise à force de luttes séculaires. »²¹⁷. Le rapport entretenu avec la langue est identitaire. « Être arménien c'est avant tout connaître sa langue »²¹⁸. Tout comme la religion apostolique, la langue arménienne constitue un élément d'identification qui a survécu dans le temps malgré les nombreuses tentatives d'éradication des critères culturels du peuple arménien. « Elle exprime les valeurs authentiques immuables. »²¹⁹. Dans l'exil, la perte du territoire est ainsi compensée par l'investissement dans la langue, qui dans l'imaginaire collectif se réfère aux origines d'une Terre Mère (*Mar Haiïastan*), ou Mère Arménie²²⁰.

²¹³ Mouradian Claire, 2002, *op.cit.*

²¹⁴ Grousset René, 1995, *op.cit.*

²¹⁵ Mouradian Claire, 2002, *op.cit.*

²¹⁶ M. Hovanessian, 1995, *op.cit.*, p.116

²¹⁷ *Ibid.*, p.118

²¹⁸ *Ibid.*

²¹⁹ *Ibid.*

²²⁰ *Ibid.*

2 - L'Histoire, le référent de la mémoire

Les cours d'Histoire de l'Arménie participent également de la transmission du patrimoine culturel et identitaire arménien. Le passé est glorifié par la célébration des « formes de résistance que les Arméniens ont déployées pour échapper à l'ensevelissement de leur peuple. On vénère l'Histoire comme « mythe de sauvegarde de l'identité nationale ». »²²¹. Ainsi, sont enseignés « les héros défenseurs de la patrie, les références légendaires aux ancêtres glorieux qui incarnent ce rapport fusionnel à la Terre Mère.»²²².

3. Territorialisation et sociabilité: les espaces de « l'entre soi »

Les premières générations ont dès leur arrivée tenté de reproduire les structures communautaires de leur pays d'origine, que se fut par l'Église, les associations, les écoles ou par les partis politiques arméniens²²³. Toutes ces structures, en tant qu'espace de sociabilité arménienne, participent ainsi à l'organisation de la communauté et lui fait prendre conscience de son existence. En dehors de leurs objets respectifs, ces différents espaces sont l'occasion pour les Arméniens de se regrouper entre eux et de partager des moments en commun, tels que les fêtes, les pique-niques ou encore les bals²²⁴.

Ce fut notamment le cas à Issy-les-Moulineaux, où l'apparition du mouvement associatif date essentiellement de l'après-guerre. Les associations permettent d'encadrer les jeunes arméniens en dehors de leur temps scolaire par le biais de l'école du jeudi, des scouts arméniens et des troupes de danse²²⁵. « Elles prolongent leur influence sur les

²²¹ *Ibid.*, p.97

²²² *Ibid.*, p.98

²²³ « La reproduction en France de partis politiques strictement arméniens, dès les débuts de l'immigration et jusqu'à nos jours, reste une caractéristique des Arméniens, bien que leurs activités soient progressivement en déclin. Schématiquement, on peut les distinguer en partis "pro-soviétiques": le parti Hentchak fondé à Genève en 1887, le parti Ramkavar fondé à Constantinople en 1908 par des bourgeois libéraux; et en partis "anti-soviétiques": le parti Dachnakzoutioun créé à Tiflis en 1890, rattaché à la If internationale en 1907.) et leurs associations satellites, les lieux culturels et les Églises », M.Hovanessian. « L'évolution du statut de la migration arménienne en France », *Sociétés contemporaines*, n°4, décembre 1990, p.51

²²⁴ M.Hovanessian, 1990, p.52

²²⁵ M.Hovanessian, 1995, *op.cit.*, p.114

parents dans l'organisation de fêtes champêtres au bois de Clamart, de soirées cinématographiques, de réunions commémoratives »²²⁶ (pour l'anniversaire de l'Arménie soviétique, de la République indépendante d'Arménie, et pour le génocide de 1915).

Autres que les associations, les commerces et cafés arméniens sont également des espaces de sociabilité favorisant la cohésion sociale, où les Arméniens se rencontrent régulièrement et où l'on parle essentiellement arménien. Dans le 9^{ème} arrondissement de Paris, de nombreux intellectuels arméniens se réunissaient dans des cafés, contribuant ainsi à l'existence d'une vie intellectuelle à l'échelle locale dont le journal *Haratch* (« en avant ») en était l'expression²²⁷.

L'enracinement territorial de la communauté

Toutes ces structures communautaires, ces magasins et ces cafés favorisent la constitution d'un « quartier arménien », matérialisation territoriale de la communauté. Elles lui permettent de manifester sa présence à l'échelle de la ville. Ainsi peut-on également noter l'« inscription de slogans politiques et langue arménienne sur les murs des habitations, des affichages divers informant des manifestations prévues par les organisations, des enseignes d'associations, des monuments aux morts à la mémoire des victimes du génocide et de l'amitié franco-arménienne, ou des rues portant le nom d'Erevan ou de Komitas. »²²⁸.

2) La Deuxième génération: la priorité à l'intégration sociale et économique

Les Arméniens de la deuxième génération (après la Seconde Guerre mondiale) se caractérisent par une volonté affirmée d'ascension sociale au détriment de l'investissement dans les organisations communautaires. Même si « l'esprit de revanche

²²⁶ *Ibid.*

²²⁷ Journal créé en 1925 par Chavarch Missakian, journaliste rescapé des massacres d'avril 1915. Djergaïan Sarah. « Un territoire de l'identité arménienne, le 9^{ème} arrondissement de Paris », *Revue Hommes et migrations*, n°1265, janvier-février 2007: « Diaspora arménienne et territorialités », p.63

²²⁸ M.Hovanessian, 1995, *op.cit.*, p.39-40

semble avoir été le moteur de l'intégration socioprofessionnelle des arméniens depuis leur arrivée en France, où les enfants ont cherché à retrouver une « dignité perdue », par l'acquisition d'une qualification professionnelle et d'un statut social »²²⁹, ce n'est qu'après l'épisode du rapatriement de 1947, « où beaucoup d'Arméniens, par le biais des propagandistes communistes décidèrent de regagner "La Mère Patrie" en Arménie soviétique, que nous assistons en France à une sorte de fièvre de la "réussite", une mobilisation des énergies pour un projet d'intégration sociale. »²³⁰. À Issy-les-Moulineaux par exemple, les deux premières générations se sont associées au travers d'une activité en plein essor dans la ville, celle de l'industrie de la « maille », délaissant en contrepartie la mise en place d'organisations communautaires²³¹. Beaucoup de sujets de troisième génération considèrent ainsi cette génération comme une génération « un peu creuse », « un peu silencieuse sur le plan arménien. »²³². Avec la scolarité obligatoire des enfants de deuxième génération dans l'institution française, l'usage de la langue arménienne devient de plus en plus occasionnel²³³. Les jeunes générations délaissent provisoirement « les espaces associatifs dont elles déplorent le caractère folklorisant et « vieillot ». Chacune de ces unités tente néanmoins de se maintenir en prodiguant une spécificité de plus en plus désuète, en offrant aux jeunes générations la possibilité de se familiariser avec quelques bribes d'une culture transformée en emblèmes. »²³⁴.

Un événement vient cependant redonner de l'élan aux projets communautaires. En France mais également dans toute la diaspora, « la commémoration du Cinquantenaire du Génocide (1965) est inhabituelle: slogans territoriaux, reconnaissance du Génocide, sont les thèmes de la manifestation. Les Arméniens traduisent pour la première fois leur présence en France en référence à cet événement. »²³⁵.

²²⁹ M.Hovanessian, 1995, *op.cit.*, p.162

²³⁰ M.Hovanessian, 1990, *op.cit.*, p.52

²³¹ *Ibid.*, p.52

²³² *Ibid.*

²³³ M.Hovanessian, 1995, *op.cit.*, p.118

²³⁴ M.Hovanessian, 1990, *op.cit.*, p.53

²³⁵ *Ibid.*

3) La Troisième génération: le retour à la culture

À partir des années 70, on assiste à un retour de l'investissement dans les projets culturels, en particulier dans l'école arménienne. Les Arméniens de troisième génération mettent ainsi en place des « nouvelles stratégies associatives pour la défense et le maintien de la langue d'origine. »²³⁶. Ainsi, les Arméniens ont œuvré « pour la reconnaissance d'un statut juridique de la langue arménienne, promouvant celle-ci comme élément de valorisation de l'appartenance. »²³⁷.

Ce renouveau d'investissement vient combler le déficit culturel creusé par les Arméniens de la deuxième génération. L'abandon des efforts de ces derniers pour préserver la pratique de la langue, a eu en effet pour conséquence de faire reculer nettement son usage. Les études menées par M. Hovanessian dans les écoles de région parisienne²³⁸ montrent qu'environ 80% des jeunes générations d'Arméniens ne possèdent plus la maîtrise de l'écriture²³⁹.

Le concept d'arménité

Ce retour aux sources promu par les Arméniens de la troisième génération trouve sa signification dans le concept d'« arménité » qu'ils ont eux-mêmes forgé au cours des années 70. Celui-ci vient décrire la façon dont cette génération ressent et perçoit sa culture d'origine. M. Hovanessian explique que « la perception de l'exil s'est modifiée. De la situation d'étranger des premières générations, les descendants glissent vers des interprétations plus narcissiques de l'appartenance: on aborde le sentiment d'étrangeté, son exil intérieur et ses luttes dans un questionnement nostalgique sur l'Être. »²⁴⁰.

²³⁶ *Ibid.*

²³⁷ M.Hovanessian, 1992, *op.cit.*, p.230

²³⁸ École maternelle Saint Mesrop d'Alfortville créée en 1978, écoles des pères mekhitaristes de tradition catholique à Sèvres, et école du *tebrotssatsère* au Raincy. M.Hovanessian, 1992, *op.cit.*, p.231

²³⁹ M.Hovanessian, 1992, *op.cit.*, p.231

²⁴⁰ *Ibid.*, p.251

*

Dans tout projet identitaire, comme nous l'avons souligné, il est question de maintenir « une culture de la durée », ou une « idéologie de la non dilution identitaire »²⁴¹. À travers l'organisation, les stratégies mises en place par la communauté visent à transmettre cette mémoire collective d'une génération à l'autre. Nous avons pu en effet constater à travers ces études, l'importance que revêtent pour les Arméniens investis dans le projet identitaire, les éléments invariants de l'identité culturelle originelle que sont la religion, la langue, l'Histoire et le territoire ancestral. Elles ont aussi mis en évidence les rôles de rassembleur et d'organisateur respectivement joués par l'Église, l'école et les associations arméniennes qui l'entourent. Enfin, malgré les degrés d'investissement différents entre les premières générations et les secondes, la construction des espaces de « l'entre soi » ou de sociabilité arménienne témoigne de la volonté d'inscrire territorialement leur présence sur les lieux du pays d'accueil. Si ces éléments caractéristiques du projet identitaire, qu'est la diaspora selon M. Hovanessian, correspondent à ces générations d'Arméniens préoccupés par le désir de manifester leur existence et leur rapport au territoire d'origine du fait de leur trajectoire particulière liée au génocide, alors dans quelles mesures et à quel degré peut-on les retrouver chez les Arméniens récemment installés à Strasbourg ?

*

²⁴¹ Hovanessian Martine, 1998, *op.cit.*, p.7

PARTIE III:
S'ORGANISER EN DIASPORA À STRASBOURG. UN PROJET
IDENTITAIRE EN CONSTRUCTION

La communauté arménienne de Strasbourg répond-elle aux critères organisationnels et aux objectifs identitaires qui feraient d'elle une diaspora et tels que nous les chercheurs les ont identifiés chez les Arméniens installés en France depuis les années 20?

Avant de passer à l'analyse proprement dite, il est indispensable de revenir sur la définition de l'organisation en tant que support du projet identitaire qu'est la diaspora.

Jean-Michel Morin, dans le dictionnaire de sociologie²⁴², revient sur la signification originelle du terme. Emprunté à la biologie, l'organisation renvoie à un « mode de fonctionnement: celui d'une action ou de l'entité qui en résulte »²⁴³. Initialement (XIV^{ème} siècle), organiser c'est « rendre apte à la vie »²⁴⁴. Dans le dictionnaire critique de la sociologie²⁴⁵, R.Boudon et F.Bourricaud expliquent qu'organiser, c'est « mettre un certain ordre dans un stock de ressources diverses pour en faire un instrument ou un outil au service d'une volonté poursuivant la réalisation d'un projet »²⁴⁶. Dans ce contexte, l'organisation suppose donc un minimum de coopération, de coordination, de hiérarchie dans les rôles attribués à chacun et de capacités afin de motiver les participants à agir dans le but d'un intérêt commun. F.Bourricaud définit ainsi l'organisation comme une « forme sociale qui, par application d'une règle et sous l'autorité de leaders, assure la coopération des individus à une oeuvre commune, dont elle détermine la mise en oeuvre et répartit les fruits »²⁴⁷. Plus précisément, il s'agit d' « un ensemble d'acteurs doté d'une structure d'autorité, de rôles et d'un système de communication permettant la coordination et le contrôle des activités afin de réaliser un

²⁴² Morin Jean-Michel, «Organisation », in *Dictionnaire de sociologie*, Le Robert/Seuil, éd. 1999, p.376-378

²⁴³ *Ibid.*, p.376

²⁴⁴ *Ibid.*

²⁴⁵ Boudon Raymond, Bourricaud François, « Organisation », *Dictionnaire critique de la sociologie*, Paris, PUF, 2011, p.432-433

²⁴⁶ *Ibid.*, p.432

²⁴⁷ Morin Jean-Michel, éd.1990, *op.cit.*, p.376

(ou des) but(s) »²⁴⁸. La sociologie des organisations distingue cinq éléments invariants, ou traits communs à toute organisation que sont, les buts, la coordination, l'environnement, l'image et les institutions.

En ce qui concerne les buts, il faut bien garder à l'esprit que « chaque organisation n'a pas un but clair, unique et partagé par tous »²⁴⁹. En effet, se sont les individus qui ont des buts qu'ils « poursuivent avec des ressources cognitives limitées »²⁵⁰. De même, chacun d'eux, en raison de ses ressources (intellectuelles, financière, etc.), de son statut social et de son rôle au sein de l'organisation, n'apprécie pas les buts de la même façon. Le défi que doit donc relever l'organisation est celui de la coordination des actions individuelles afin de produire les effets collectifs ou intérêts communs attendus. Jean-Michel Morin désigne ces « effets collectifs » par la volonté de « survivre ensemble » qui se traduit par un « effet de pérennité, de cohésion, de cohérence et de contrôle [...], forces émergentes observées dans toute organisation.»²⁵¹.

Toute coordination se trouve en tension entre deux pôles: différencier ou intégrer. Différencier revient à diviser le travail et à répartir les tâches entre les individus. Intégrer c'est « fédérer les efforts au sein d'une ligne hiérarchique qui conduit au but commun.»²⁵². Au final, coordonner s'apparente à trouver le juste équilibre entre les contributions et les rétributions de chacun, le but étant de motiver les individus à participer à l'oeuvre commune. Henry Mintzberg, un des principaux représentants de la sociologie des organisations, distingue cinq modes alternatifs de coordination: « désigner un chef, mettre en place une procédure, fixer des objectifs, ajuster les compétences et généraliser la communication »²⁵³. Tous les choix qui sont faits pour assurer cette coordination dépendent de ce qui se passe « dans » mais aussi « autour » de l'organisation, autrement dit, son environnement.

Il n'est pas facile d'identifier les acteurs qui sont « dedans » de ceux qui sont « dehors » l'organisation. J-M. Morin rappelle que cette distinction est surtout une « commodité utilisée par l'observateur ou l'organisateur »²⁵⁴. « Dehors » conduit à qualifier

²⁴⁸ *Ibid.*, p.376

²⁴⁹ *Ibid.*, p.377

²⁵⁰ *Ibid.*

²⁵¹ *Ibid.*

²⁵² Morin Jean-Michel, éd. 1990, *op.cit.*, p.377

²⁵³ *Ibid.*, p.377

²⁵⁴ *Ibid.*

l'environnement, qui peut être hostile, routinier, turbulent, etc., tandis que « dedans » permet « d'éclairer les choix qui en résultent et qui se font entre différencier et intégrer.»²⁵⁵. Le sociologue explique qu'un environnement complexe pousse à différencier, tandis qu'un environnement incertain incite à intégrer. L'organisation est par définition un système « ouvert », qui influence l'environnement dans lequel il se trouve et, réciproquement, le milieu lui impose des contraintes d'adaptation et d'évolution. Les actions des individus dépendent donc des demandes ou des contraintes émanant de l'extérieur, mais également de l'image ou représentation de l'organisation que s'en fait chacun des acteurs.

Enfin, toute organisation comporte une dimension institutionnelle qui est plus ou moins accentuée selon sa nature. Contrairement à l'organisation, productrice de transformations, les institutions sont censées apporter de la stabilité en offrant des cadres de référence aux individus.

Il s'agit donc d'identifier ces critères de l'organisation à travers l'analyse de la communauté arménienne de Strasbourg afin de voir en quoi elle peut s'apparenter à la définition de la diaspora en tant que projet identitaire.

I/ Les premiers traits du projet identitaire diasporique: organiser la communauté arménienne de Strasbourg

1) Transmettre la culture arménienne

1. Le rôle des associations et de l'école arménienne: préserver l'identité arménienne

À Strasbourg, la création d'associations arméniennes est un phénomène émergent et encore très minoritaire. Il n'existe en effet actuellement que deux associations, AREG²⁵⁶

²⁵⁵ *Ibid.*

²⁵⁶ AREG est née du détachement des cours d'arménien jusque là effectués dans le cadre de SEVAK Association (association née à Strasbourg en 2010, promouvant les échanges socio-culturels entre

créée en 2012, et AJAS (Association Jeunesse Arménienne de Strasbourg) depuis l'année dernière et dont les statuts restent encore à définir. L'objectif de ces deux initiatives est de transmettre la culture arménienne en tant que composante de l'identité. Méliné, à l'origine de la création d'AREG, explique les raisons de son projet: « *C'était très important de garder notre identité [...] pour les enfants et la génération aussi.* »²⁵⁷. Pour Armen, qui s'affirme comme l'initiateur de l'association AJAS, « *C'est le but de ne pas oublier notre langue, ne pas oublier notre histoire, culture. Qui sait il doit pas oublier. Et qui sait pas il doit apprendre.* »²⁵⁸. La langue arménienne et l'Histoire de l'Arménie sont en effet considérés comme étant les deux principaux critères de l'identité arménienne, auxquels s'ajoute l'héritage chrétien apostolique. « *Si tu sais pas ton histoire, t'es rien. chacun il doit savoir son histoire, son culture.* » (Armen). Pour David également, autre jeune arménien partie à AJAS, « *c'est une obligation de savoir d'où on vient, qui ont été nos ancêtres. Voilà toute l'histoire pour moi [...] c'est une obligation* »²⁵⁹. Méliné transmet à ses enfants « *l'histoire du pays et l'histoire de l'Église* » « *pour garder cet esprit de chrétien d'arménien.* ».

Mais la création de ces associations révèle bien plus que de la seule volonté de transmettre la culture arménienne. Ces personnes expliquent en effet l'intérêt de pérenniser dans le temps et à travers les générations l'identité du peuple arménien. La transmission se pense de manière communautaire, comme en témoigne les propos de Méliné: « *C'est important pour nous de garder ça, de transmettre à notre génération, [...] par exemple la culture, la musique, ou aussi plein de choses comme ça dans la vie qui représentent une population, une origine. Tout ça, donc pour moi, c'est une partie qui est très importante pour être une vrai Arménien, une vrai Arménienne.* »²⁶⁰

Ainsi, la transmission se doit d'être organisée de manière globale pour être plus efficace et concerner le plus grand nombre de personnes au sein de la communauté. Par l'enseignement de la langue arménienne, de l'Histoire de l'Arménie, des chansons et poésies arméniennes ou encore de la couture arménienne, Méliné souhaite créer

(l'Europe et l'Arménie)

²⁵⁷ Entretien réalisé avec Méliné, le 21 décembre 2011

²⁵⁸ Entretien réalisé avec Armen, le 23 décembre 2011

²⁵⁹ Entretien réalisé avec David le 2 mars 2012

²⁶⁰ Entretien réalisé avec Méliné, le 21 décembre 2011

progressivement une école arménienne, cadre le mieux à même de permettre efficacement la transmission. Elle critique en effet les Arméniens qui se contenteraient uniquement de transmettre à leurs enfants leur culture à la maison: « *Et les autres qui disent bah on va les fera apprendre à la maison, mais je dis c'est pas la même chose. Moi personnellement je pourrais aussi faire ça à la maison, mais j'ai préféré que ces enfants là ils se regroupent. Bah cette année j'ai fait trois groupes à part, l'année dernière c'était pas le cas mais même si les enfants ils ont trois cours à part, j'ai fait chaque fois, que d'une façon le groupe qui va arriver, y'a un moment qu'ils puissent se discuter entre eux, jouer ensemble et repartir.* ». Il y a donc aussi l'idée de favoriser par l'école la création d'un espace de sociabilité arménien au sein duquel les enfants et les familles puissent se rencontrer, être ensemble et parler arménien. L'école œuvrerait ainsi à la formation d'une conscience communautaire, notamment chez les plus jeunes qui sont nés en France. La transmission de la culture arménienne dans le cadre de l'école permet à ces derniers en particulier de ne pas oublier leur origine et d'être conscient de leur appartenance à une culture commune. De même, l'organisation de fêtes, comme par exemple lors du Noël arménien ou pour l'anniversaire de la Première République d'Arménie le 28 mai, au cours desquelles un spectacle de récitation de poésies arméniennes ou de théâtre (selon un texte d'un auteur arménien) est présenté, est aussi l'occasion pour les Arméniens, familles et enfants, de se retrouver entre eux.

Armen exprime les mêmes objectifs de transmission au plus grand nombre de l'identité arménienne par la création d'AJAS. « *Je voulais, association c'est pour aider les gens à savoir sa langue, histoire, culture* ». Il conçoit également cette transmission dans un cadre collectif pour que les Arméniens de Strasbourg puissent se connaître. « *On a retrouvé des amis, mes amis de mes amis, et quand je commençais à connaître beaucoup les arméniens, beaucoup de jeunes arméniens ici à Strasbourg, on voulait organiser quelque chose pour être ensemble.*»²⁶¹.

La création des associations répond donc à la nécessité de transmettre et de préserver à travers les générations l'identité arménienne et de favoriser par le biais de

²⁶¹ Entretien réalisé avec Armen, le 23 décembre 2011

l'enseignement en commun et du regroupement le sentiment de l'unité communautaire à travers le partage d'une culture commune. Mais c'est aussi un moyen de lutter contre l'oubli ou la dissolution identitaire sur le territoire d'accueil de même que contre le déni d'existence en tant que peuple.

2. Faire connaître l'Arménie et le génocide: lutter contre le déni d'existence

La volonté de transmettre la culture arménienne s'accompagne du désir de faire connaître aux non-arméniens l'Arménie, en tant que pays avec toute son histoire et sa culture. Les Arméniens que j'ai rencontrés se désolent en effet de constater que leur pays n'est généralement pas connu.

« Quand je suis arrivé ici à Pontonnier, il y avait des gens, euh ma meilleure amie maint'nant, Eva, elle est espagnole, et elle savait pas c'est quoi ça Arménie, Arménienne, même c'est pas où, non, [...] elle savait pas c'est quoi ça? » (Armen)

Ce constat les motive d'autant plus à s'investir dans les associations, comme en témoigne Méliné: *« Le but qu'on a de faire connaître l'Arménie, parce que quand on dit vous êtes d'où, on dit Arménie, ah Albanie, ah mais je dis non pas Albanie, Arménie [rire]. Donc y'a beaucoup d'monde qui connaisse même pas si ça existe une pays comme ça, donc ça, ça nous motive de faire des choses, de faire partager donc, de faire connaître qu'il y'a un pays comme ça, y'a une nation comme ça avec l'histoire riche, avec la culture tout ça. ».*

L'insistance sur la richesse du patrimoine arménien revient en effet dans la majorité des entretiens. L'héritage chrétien est toujours le critère culturel évoqué en premier.

« La richesse culturelle, la richesse historique, l'adaptation (l'adoption) du christianisme en tant que l'État. C'était la première État qui avait adopté le christianisme en 330 (301). »²⁶² (Norbert)

« C'est le pays qui est christianisé [...] en premier, 301, donc pour nous [...] on est fier être chrétien. ». (Armen)

Parler de l'Arménie et de ses richesses c'est en effet une façon pour eux de se sentir légitimes en tant qu'Arméniens. Les jeunes en particulier expriment leur fierté d'être

²⁶² Entretien réalisé avec Norbert le 29 février 2012

Arméniens de par leur culture, et c'est cette image qu'ils souhaitent transmettre.

« *On essaye de s'rassembler, de montrer le vrai visage des Arméniens, de montrer nos richesses .» « Pour nous, c'est plus une fierté d'être Arménien, [...] on essaye de le partager avec les autres, de dire qui nous sommes, ce qu'on a vécu, l'histoire et tout parce que on a quand même une histoire qui est très riche. » (David)*

« *J'veux que par les choses qu'on veut faire, qu'on représente aussi les Arméniens, mais vraiment les bons Arméniens.» (Méliné)*

Ce souci de « faire connaître » le « vrai visage des Arméniens » révèle la peur sous-jacente du déni d'existence du peuple arménien. Par leurs actions ils souhaitent en effet légitimer leur existence en tant que peuple, et pas uniquement en tant qu'individu ou communauté vivant à Strasbourg.

Père Vatché souhaite ainsi « *montrer ici aux gens, à tout l'monde que y'a voilà y'a les Arméniens, y'a un peuple qui a un riche culture, voilà, pour montrer les chansons, les danses, tout, toute la culture arménienne. »*²⁶³

De même, David exprime le souhait « *de tout faire pour que les autres nous connaissent. »*

Les propos d'Armen sont évocateurs de cette volonté de faire connaître l'Arménie et son peuple pour que son existence soit reconnue sur le long terme et par de plus en plus de personnes. Cela témoigne que « faire connaître » ne se résume pas qu'à l'idée d'enseigner, sinon aussi à celle de manifester une existence.

En parlant de son amie espagnole: « *J'ai expliqué, j'ai montré sur la carte tout ça, ça j'ai expliqué, tout, et ah ok, maint'nant je suis fier, apprendre et dire [...] quelque chose à tous mes amis, maint'nant,[...] quand tu lui dis arménien, Arménie, arménien il sait. Et moi, à mes proches j'expliquais et je racontais, maint'nant elle sait beaucoup, elle va dire à sa famille, sa famille à l'autre [...] »*

C'est pourquoi Armen souhaite que l'association AJAS ne soit pas réservée qu'aux Arméniens: « *Créer une association c'était pas juste pour les Arméniens ».* « *Je veux ouvrir les portes [...] pour tout l'monde, et tout l'monde peut participer, et apprendre.»*

²⁶³ Entretien réalisé avec Père Vatché le 22 décembre 2011

Ce souci de lutte contre le déni d'existence est encore plus attesté lorsque les Arméniens abordent le thème du génocide, qui revient de manière récurrente et spontanée dans chaque entretien avant même que je ne pose la question. Par exemple, au cours de l'entretien avec Ani:

- *C'est bien, les Arméniens du monde entier, vous parlez entre vous...*

*« On est partout. On est partout. Les Arméniens ils sont partout. Bah c'est à cause de le génocide. »*²⁶⁴

La mémoire du génocide est en effet très présente chez la majorité des Arméniens en tant que caractéristique fondamentale de leur histoire.

« Pour moi en tant que Arménien, tous les jours dans ma mémoire y'a le 24 avril. J'peux pas l'oublier. C'est pas un jour. Le génocide c'est dans mon mémoire tous les jours, chaque instant. » (Père Vatché)

En ce sens, il est un critère identitaire, et c'est pourquoi transmettre cette mémoire c'est œuvrer à la perpétuation existentielle du peuple arménien.

Par le biais des commémorations du 24 avril et par les projets associatifs, les jeunes comme Armen souhaitent ainsi faire participer le plus de monde pour informer sur ce qui s'est réellement passé et ainsi légitimer l'existence des Arméniens:

« Je pense, tout l'monde doit savoir c'est quoi ça pour comprendre la situation des Arméniens. »

Encore plus révélateur est le projet proposé par le Père Vatché de créer un conseil pédagogique permanent qui travaillerait sur le génocide:

« Un conseil qui va travailler au sujet de la génocide arménien. Pas que pour organiser le 24 avril, mais pour toute l'année il faut travailler, il faut donner l'information, il faut parler, il faut organiser des conférences, tout ça. » « Pour informer tout l'monde, pour toujours, que voilà, y'a, le 24 avril, y'a le génocide arménien, c'qui s'est passé. »

« C'est pour ça je veux partager. Je veux informer à tout l'monde. Voilà et dans l'année on peut organiser quelques grandes conférences quand même, quelques rencontres sur cet sujet là. Pour faire partager aux autres. » (Père Vatché)

²⁶⁴ Entretien réalisé avec Ani le 3 avril 2012

Le 24 avril 2012²⁶⁵, la commémoration du génocide, Place de la République, a témoigné, comme chaque année, de ce désir d'informer le plus grand nombre, en faisant participer notamment une représentante des minorités kurdes et une survivante du génocide rwandais. Il ne s'agit pas seulement d'informer sur le génocide arménien mais de manière plus large d'éveiller la conscience au phénomène génocidaire en tant que tel. Il y a dans tous les cas l'expression d'une lutte permanente contre le déni d'existence d'un peuple, lutte vécue de manière individuelle et collective, et qui s'est accentuée en particulier en cette année 2011 par l'échec du projet de loi français visant à condamner la négation des génocides.

2) Rassembler les Arméniens

1. Se rassembler pour être fort: être uni pour conjurer la dispersion du peuple arménien

La création des associations à Strasbourg est inhérente au désir qu'ont les Arméniens de se regrouper pour former un tout, afin d'être fort et de ne pas se disperser malgré l'exil. C'est en tout cas ce que la plupart explique, comme David: *« On essaye de garder contact, de ne pas s disperser. »*. Pour Armen, en parlant d'AJAS: *« Ouvrir une association Jeunesse association c'est comme être avec tous les Arméniens ensemble. » « Parce que, je sais pas tu sais y'a beaucoup des Arméniens dans toutes les pays, on est nombreux et à cause de notre histoire, on est partout. Et trouver les gens, trouver les Arméniens et être ensemble, et progresser, je sais pas progresser pour le organisation, aider parce que si on est ensemble on est fort. Si on est tout seul, on peut faire rien »*. C'est également ce que ressent Artak: *« J'peux pas exister tout seul, sans rien, sans aucun contact. » « Tout seul je suis presque rien mais en union je s'rai une force. »*²⁶⁶.

Il y a donc l'idée que pour agir en faveur du peuple arménien, de sa culture, de son existence, le rassemblement est indispensable. *« Voilà c'est pour ça il faut rassembler, il faut être uni pour faire quelque chose. Quand on est pas uni y'a pas d'vie. On peut*

²⁶⁵ Voir en annexe le discours de commémoration du génocide, prononcé le 24 avril 2012 à la Place de la République

²⁶⁶ Entretien réalisé avec Artak le 30 décembre 2011

rien faire.» (Père Vatché).

Comme si le rassemblement compenserait le manque d'unité du peuple en dehors de son territoire d'origine, dont tous déplorent sa dimension réduite au cours des siècles. En tentant de définir ce qu'est pour lui la diaspora, Artak explique que c'est pour « *ne pas se dissoudre dans le pays où l'on se trouve.*», « *ça m'évoque à la fois douleur, à la fois une force. Douleur pour ses causes et force pour sa présence et pour son but, pour perpétuer.*»

Si les associations telles qu'AJAS et AREG ont vocation à rassembler les Arméniens de Strasbourg, l'arrivée du Père Vatché en 2010 a favorisé leur regroupement par le biais de l'Église qui s'impose progressivement comme le premier et unique lieu « visible » de référence communautaire.

2. Le rôle de l'Église

1 - Les tentatives communautaires avant l'arrivée du Père Vatché

Avant l'arrivée du père Vatché à Strasbourg et la constitution de la paroisse apostolique arménienne à l'église Sainte Madeleine en plein centre de la ville, c'est le magasin de Ratchik Mouradian, *Arménie 2000* qui jouait le rôle de référent communautaire, en tant qu'il était l'unique structure arménienne existante à l'époque. Méliné nous l'explique: « *Il y avait aussi déjà à l'époque le magasin de monsieur Ratchik, Arménie 2000 [...] et beaucoup d'gens ils venaient voir Ratchik, parce que à l'époque à mon avis, si j'me trompe pas il enregistrait tous les venants, par exemple si tu es venu, si tu le trouves et tu lui dis bah je suis Arménien, etc., il notait tes adresses tout ça.*».

Artak, arrivé à Strasbourg en 2002, nous confirme le rôle clé de référence que jouait ce magasin. Il explique comment il a pris connaissance de Ratchik par l'intermédiaire de la mère de famille qui l'avait accueilli: « *Y'avait donc l'Arménie 2000 le magasin, l'épicerie, C'était un peu pour l'époque, comme y'avait pas des associations comme ça qui géraient les gens, la communauté, [...] le central c'était là-bas, c'est ce magasin là.*

Et justement Caroline qui m'a dit, j'crois à Strasbourg il y a une épicerie Arménie 2000.». « Je suis allé chercher là-bas. Et là donc, c'était le patron Ratchik Ratchatur Mouradian j'crois, il m'a accueilli, on a parlé un peu, il m'a souhaité bon chance et il m'a dit qu'il y'a aussi quelques jeunes arméniens étudiants, que, si j'veux il peut organiser il peut m'donner les numéros leurs numéros. Ensuite quand il a ouvert, y'avait un gros livre de numéros [rire], comme s'il gérait, et puis voilà il m'a donné le numéro de Hovannes, maint'nant c'est un ami avec qui, ça fait dix ans qu'chuis en contact, on est de bons amis ».

En matière religieuse, il y avait quelques prêtres des paroisses de Kehl qui venaient spécialement à Strasbourg pour les fêtes importantes, comme Pâques, et les cérémonies religieuses, tels les baptêmes et les mariages: *« Avant le père Vatché il y avait déjà plusieurs tentatives de créer cette communauté et il y avait plusieurs prêtres qui sont passés pour les fêtes et même s'ils n'étaient pas tout l'temps à Strasbourg, mais on savait où on pouvait les trouver par exemple à Kehl, y'avait un moment un prêtre qui habitait à Kehl en Allemagne, mais on avait les coordonnées, les numéros de téléphone et si jamais on a besoin pour un baptême, ou une anniversaire ou mariage tout ça, il y avait toujours ces contacts là. ».*

Pierre Zouloumian nous informe en effet que *« ça fait trente ans que la paroisse arménienne de Kehl a été fondée. Donc les arméniens venant de Turquie, avec le passeport turc, sont venus travailler en Allemagne et ils ont fondé des paroisses et une à Kehl, et cette paroisse elle est très active, elle est très bien. »* Cette paroisse est celle de *Santa Maria Kirche*.

Avant l'église de Sainte Madeleine, les messes et cérémonies ponctuelles étaient organisées à l'église catholique Saint-Pierre-le-Jeune à Strasbourg²⁶⁷.

En ce qui concerne l'organisation du 24 avril, l'initiative est d'abord venue de l'Action Chrétienne en Orient, relayée ensuite par l'association de Pierre Zouloumian, Amitiés Alsace-Arménie, à laquelle se sont associées depuis les associations arméniennes de Strasbourg (SEVAK, AREG), les associations Amitiés Franche-Comté-Arménie,

²⁶⁷ Information donnée par M.Cros, ministre chargé des cultes de la Communauté Urbaine de Strasbourg. Entretien réalisé le 19 janvier 2012 dans son bureau Place de la Bourse à Strasbourg.

Arméniens d'Europe Culture et Spiritualité, ainsi que le Père Vatché à travers l'association culturelle de la paroisse arménienne apostolique de Strasbourg.

Méliné explique qu'avant que la cérémonie à la Place de la République fut mise en place, les jeunes arméniens avaient décidé de déposer des fleurs à l'emplacement du drapeau arménien au Conseil de l'Europe.

2 - Le Père Vatché: la vocation au rassemblement

De par le rôle que lui confère le statut de prêtre, le Père Vatché a eu le souci depuis son arrivée à Strasbourg en septembre 2010 de favoriser le regroupement des Arméniens de Strasbourg, ayant eu auparavant une expérience similaire au sein de la communauté arménienne de Nice. La situation est cependant différente. Car ici, les arrivées étant récentes, les Arméniens n'ont pas perdu l'usage et la pratique de la langue arménienne. Pour le Père Vatché, cela constitue un atout: *« C'est plus facile de rassembler. »*

Il lui est en effet plus facile de transmettre les messages à la communauté dans sa langue maternelle plutôt qu'en langue française. Car il conçoit son rôle et notamment celui de l'Église comme étant celui de rassembler les Arméniens et de conserver l'identité arménienne, ou comme il dit: *« garder la culture, l'identité arménienne. », « garder l'arménité ».*

La création de sa part d'une école arménienne paroissiale illustre cette double ambition.

« Deux jours par semaine. On va, on va faire une programme, vraiment sérieux comme ça, pour donner l'arménité, l'identité arménienne, garder langue, l'histoire arménienne, la culture, tout, tout. C'est pas que la langue arménienne. Tout il faut garder. Et, je suis en train de créer des choses à côté de l'église, pour attirer. Pour voilà, les arméniens. Voilà, des fois y'a des familles qui viennent pas à l'église, je dis voilà, y'a l'école, y'a les danses arméniennes, votre enfant il faut apprendre les chansons arméniennes, folkloriques tout ça. Pour, pour rassembler. Voilà. Et doucement ils vont venir.»

- **L'organisation des messes et des fêtes arméniennes**

Rassembler les Arméniens passe avant tout par l'organisation des messes célébrées chaque dimanche à la paroisse de l'église catholique Sainte Madeleine de Strasbourg et dont le Père Vatché est conscient qu'il ne s'agit que d'un début néanmoins prometteur.

« Pour regrouper les Arméniens d'Alsace, on est encore en train de regrouper, de rassembler, mais quand même, dans cette dernière année, voilà, j'ai réussi à rassembler beaucoup des Arméniens ici déjà. Parce que, j'ai décidé, même avant si y'avait quatre cinq personnes, j'ai pas arrêter faire tous les dimanches la messe. Pour faire, pour montrer à tout l'monde que l'église arménienne, la paroisse il existe.[...] Il est fondé. Il est là toujours! Et voilà. Et ça donne confiance aux gens, aux Arméniens. S'ils voient, voilà que le prêtre il est toujours là, chaque dimanche il y'a l'église qui est ouverte pour nous. Il y'a la messe, y'a la prière, la bénédiction. il comprend profondément que voilà, c'est la vérité c'est vrai qu'il y'a la paroisse. Et déjà cette confiance ça force les gens pour créer le contact, les liens entre l'église, la paroisse. Et après, je fais les mariages, je fais les baptêmes, je fais aussi des fois les bénédiction de foyers. Voilà, y'a un conseil d'administration à côté de moi. Les Arméniens qui sont, oui à côté du prêtre y'a un conseil d'administration, de l'église, de l'association culturelle. »

Le prêtre prétend ainsi être la personne clé initiale et fondamentale pour rassembler les Arméniens à Strasbourg: *« Il faut réunir, voilà il faut attacher, il faut être uni, il faut rassembler, il faut se rassembler. Je parle toujours de ça. Et je vois ça donne des fruits parce que, quand en été, quand il (fait) bon, à l'église, il fait pas froid, chaque dimanche j'peux dire qu'il y'a à peu près quatre-vingt, quatre-vingt fidèles qui sont présents, à la messe. Voilà c'est bien pour le premier temps c'est bien. »*

Ou encore en parlant de son rôle: *« Il prend contact avec tout l'monde en disant voilà venez, y'a la messe, y'a les fêtes y'a tout ça. Et les gens ils viennent jour après jour, y'a tout d'suite sur place le contact avec eux, pour attirer.»*

Cette vocation au rassemblement est aussi exprimée à travers l'organisation des fêtes arméniennes qui ponctuent peu à peu la vie de la communauté. « *On organise les fêtes aussi, les fêtes surtout, y'a les fêtes ecclésiastiques, de l'Arménien, Pâques. Et y'a beaucoup de fidèles qui vient, beaucoup de fidèles.* »

Ou encore, lorsqu'il parle du Noël arménien organisé pour la première fois en janvier 2011: « *C'était le premier événement qu'on a organisé ici à Strasbourg [moi: y'a un an]. Un an à peu près voilà. Et y'avait, à peu près quatre cents, quatre cents cinquante fidèles qui étaient présents ici à l'église. C'était plein dans l'église* »

Cette année, la célébration du Noël arménien le 6 janvier 2012 s'est accompagnée d'un spectacle préparé par les jeunes arméniens d'AJAS.

- **L'Église comme lieu de rencontre et référent communautaire**

Afin de mettre en perspective les propos du Père Vatché et mesurer objectivement le rôle de rassembleur qu'il affirme jouer, j'ai demandé à chacune des personnes au cours de mes entretiens ce qu'elle pensait qu'avait apporté l'arrivée du prêtre à Strasbourg pour elle et pour la communauté.

Il apparaît en effet que l'instauration de la paroisse arménienne a contribué en grande partie à créer des liens entre les Arméniens de Strasbourg, à faire qu'ils se connaissent. C'est le cas notamment pour les jeunes tels Armen et Edgar:

« *J'ai rencontré aussi beaucoup des Arméniens à l'église.* » (Armen)

« *Bah ouai j'dirais que l'église c'est un lieu de rassemblement, on a fait plus de connaissances, par exemple Armen, ya beaucoup d'monde que j'connais pas avant, Armen, Edgar, Mariam aussi j'la connaissais pas avant.* » « *Surtout à Strasbourg on est très peu, et voilà c'est un lieu de rassemblement, c'est un lieu de connaissance surtout pour les jeunes. Parce que voilà [...] mon père il va sûrement connaître un arménien par les amis quoi. Moi aussi j'les connais par les amis [...] à l'église, là où ils sont tous rassemblés.* »²⁶⁸ (Edgar)

²⁶⁸ Entretien réalisé avec Edgar le 29 décembre 2011

Plus que lieu de culte, la majorité des jeunes étant peu présents à la messe du dimanche, la paroisse fait office de lieu où ils peuvent se rencontrer et se réunir. C'est notamment à l'occasion d'une messe à laquelle je me suis rendue au mois de novembre 2011 que j'ai rencontré pour la première fois les jeunes de l'association AJAS qui s'y réunissaient afin de préparer notamment le spectacle de Noël. L'Église leur permet ainsi de se rassembler, de participer aux fêtes arméniennes, puisque qu'il n'existe pour l'instant aucun autre lieu de rassemblement. Par la suite, au cours de cette année, le père Vatché leur a trouvé une salle à la Meinau afin qu'ils puissent se réunir et préparer le spectacle.

Le prêtre apparaît également comme le relais de la communauté, celui à qui les messages sont transmis afin d'être certain qu'ils seront adressés au plus grand nombre, et ceci même si la plupart des messes ne rassemblent pas beaucoup de personnes. C'est en effet surtout à l'occasion des grandes cérémonies telle celle du 24 avril, ou lors des fêtes arméniennes comme le Noël ou Pâques que les messages sont plus susceptibles de trouver un écho.

Artak connaît personnellement le père Vatché (« *j'ai des bons amis qui servent dans l'église, par exemple Père Vatché.*») mais rejette l'Église en tant qu'institution. Il s'y rend néanmoins pour passer des messages aux Arméniens de la communauté, car il sait que c'est un lieu où il est sûr de trouver le maximum d'Arméniens, ou parce qu'il sait que le père Vatché peut faire passer le message au plus grand nombre. Ainsi, pour l'organisation d'une manifestation à Paris l'année dernière pour la loi condamnant la négation du génocide, il s'est rendu à la paroisse pour rassembler le maximum d'Arméniens, et les inciter à participer:

« Par exemple l'année dernière quand c'était l'instant où le Sénat devait voter pour la loi contre le négationnisme du génocide, moi avec quelques amis on a organisé, donc pour soutenir la manifestation à Paris. Donc on a loué des bus, j'ai imprimé des tracts pour distribuer auprès des arméniens et j'étais allé à l'église justement pour dire ceux qui veulent qui nous réunissent, j'ai croisé pour 30 euros, on faisait l'allée-retour. »

De même, pour inciter le maximum d'Arméniens à venir assister aux concerts arméniens organisés à Strasbourg par SEVAK Association, Artak a distribué des flyers à l'église durant la célébration de Pâques et c'est durant la cérémonie du 24 avril notamment que l'annonce a été transmise. L'Église a ainsi été choisie comme cible stratégique pour faire passer l'information à la majorité des Arméniens de Strasbourg.

3) La propension à organiser: profils et caractéristiques des « leaders » ou entrepreneurs communautaires

1. Les adultes: Méliné et le Père Vatché

Tous les Arméniens que j'ai rencontrés n'ont pas tous l'envie ni l'ambition de créer une association pour rassembler les Arméniens et transmettre la culture arménienne à travers les générations. L'investissement dans les projets communautaires de type organisationnel nécessite en effet de posséder des ressources, du temps et une position sociale stable dans le pays d'accueil. C'est ce que j'ai pu constater à travers les personnes de Méliné et de Père Vatché, tous deux porteur d'un projet associatif et communautaire.

Les ressources que j'ai pu distinguer et dont elles disposent sont de type culturel (ou intellectuel) et linguistique. Ces personnes ont fait des études universitaires (pour devenir enseignante dans le cas de Méliné, des études de droit pour le Père Vatché), et parlent au moins trois langues, l'arménien, le russe, et le français. De même, elles ont une situation sociale et professionnelle relativement stable à Strasbourg, qui témoigne de leur intégration dans la société française. Méliné a la nationalité française et est professeur de mathématique dans une école privée de cosmétique/parfumerie à Strasbourg. Père Vatché quant à lui est arrivé en France d'abord à Nice en 2003, en tant que prêtre par nomination du Catholikos d'Etchmiadzine, puis à Strasbourg en 2010 également par nomination pour être prêtre de la communauté arménienne. Dans les deux cas, le départ d'Arménie n'est donc pas vécue comme une obligation ou une contrainte. Il s'effectue au contraire selon un choix, qui est professionnel pour Père Vatché, et volontaire pour Méliné. Elle explique en effet sa motivation par la curiosité, l'envie de découvrir : « *C'était un choix comme ça de venir vivre en France* », « voir

comment ça se passe en Europe.».

On peut également ajouter à ces critères celui de l'expérience et celui du réseau de connaissances. Méliné tout comme Père Vatché ont eu une expérience passée d'encadrement, la première en tant qu'enseignante en Arménie, le second en tant que prêtre de la communauté arménienne de Nice. Ce qui peut expliquer en partie leur plus grande facilité à s'investir dans la création de projets associatifs. De même, ils ont tous les deux développé des contacts et sont en relation avec des acteurs diversifiés, que ce soit à l'échelle locale comme à l'échelle internationale. Lors de sa participation en été 2010 à un congrès international des enseignants de la diaspora arménienne qui s'est tenu à Erevan, Méliné a pu rencontrer des Arméniens de monde entier avec qui depuis elle est en contact régulier. *« On a eu ces contacts là, on les garde précieusement, voilà on se transmet qu'est-ce qu'on fait, comment on fait pour organiser mieux notre travail avec les enfants, pour mieux transmettre la langue et la culture, musique, danse, tout. ».*

Elle développe également des relations dans le cadre d'AREG avec les associations arméniennes de Strasbourg, telle que SEVAK et Amitiés Alsace-Arménie.

Père Vatché, de par sa fonction, est également en relation constante avec les Arméniens de Strasbourg, avec sa hiérarchie (en France et en Arménie), ainsi qu'avec les acteurs politiques et administratifs de la ville, avec qui il peut être amené à discuter (par exemple pour faire avancer le projet de construction d'une Église arménienne). Il est également en contact avec la presse qui le sollicite dès qu'il s'agit de traiter d'un événement concernant les Arméniens (comme ce fut le cas l'hiver dernier lors du débat sur la proposition de loi française condamnant la négation des génocides).

Au total, la combinaison de tous ces critères (ressources culturelle et linguistique, intégration sociale et stabilité professionnelle, expérience passée d'encadrement, entretien d'un réseau de connaissances), confère à ces acteurs des capacités, du temps et des moyens pour mettre en place une structure organisationnelle de type communautaire qui passe préalablement par le regroupement des individus autour d'un but ou d'un projet commun, et qui s'accompagne de la recherche de soutiens extérieurs (humain, matériel et financier) auprès des acteurs administratifs, associatifs ou politiques à différents niveaux (local, national, international). Enfin, grâce à leur réseau

qu'ils développent et entretiennent (Méliné a par exemple créé une page facebook pour son association AREG), ces « entrepreneurs » communautaires acquièrent une visibilité plus ou moins grande au sein de la communauté (comme c'est en particulier le cas de Père Vatché qui représente physiquement la communauté arménienne lors des cérémonies (24 avril) et fêtes arméniennes) et qui en retour participe à la légitimation de leurs actions et de leur rôle.

2. Les jeunes: Armen et David

Tout comme pour les adultes, j'ai pu identifier des critères communs aux jeunes arméniens porteurs de projets associatifs, tels Armen et David, fortement mobilisés dans l'association AJAS.

On peut regrouper ces critères en trois groupes, les deux premiers étant similaires à ceux de Méliné et de Père Vatché: les ressources culturelles/intellectuelles et l'entretien permanent d'un réseau de connaissances et de contacts, avec cependant une plus forte propension à utiliser les réseaux sociaux. Le troisième critère est celui de l'histoire familiale qui, de par son caractère tragique ou directement liée au génocide de 1915, constitue la trame de leur motivation et investissement dans les projets communautaires.

1 - Les critères culturel et intellectuel

Armen et David sont dotés d'un capital scolaire et linguistique. Le premier étudie en classe de première au lycée Pontonnier de Strasbourg, tandis que le second étudie dans une école privée (IFCE) à Strasbourg où il réalise un BTS de comptabilité en alternance. Tous les deux savent parler arménien, russe, anglais et français.

2 - Les critères relationnels et l'intégration sociale

On distingue chez Armen et David le développement d'un important réseau de relations, qu'ils entretiennent avec les Arméniens de Strasbourg, de France et d'Arménie, mais également avec d'autres amis de diverses nationalités. C'est en particulier le cas

pour Armen qui est en contact permanent dans son lycée international avec des personnes originaires de différents pays (« *Je connaissais aussi les autres amis au lycée, russes, géorgiens, espagnols, italiens, français* »). Il est également membre d'une association russe à Strasbourg dans laquelle il participe activement et qui constitue selon lui un exemple pour AJAS: « *Cette association russe c'est très bonne exemple pour notre association, [...] pour faire les choses pour tout l'monde. Qui est intéressé il peut. C'est pas fermé pour juste les Arméniens* ». Il s'inspire également de ses autres relations, en particulier de ses amis arméniens d'Amérique:

« *Sur Facebook, j'ai des amis d'Arménie, j'ai des amis de Russie, [...] toutes les pays [...], même j'ai des amis d'Amérique* », « *ça m'intéresse aussi qu'est-ce qu'ils font là-bas. Les Arméniennes, les réunions, les organisations d'arméniennes en Amérique, c'est trop fort aussi je sais.*»

Armen et David utilisent en effet beaucoup les réseaux sociaux, tels Facebook et Skype, que se soit pour les relations avec les Arméniens et amis de Strasbourg, ou pour entre autres les Français d'origine arménienne.

« *J'avais un compte facebook, j'avais 700 amis et de partout de France, j'les connaissais tous. Après j'lai fermé. J'ai créé un autre facebook [rire], là j'avais 600 amis.*» (David)

Armen et David développent en effet beaucoup de relations avec les Français d'origine arménienne installés dans les villes comme Paris, Lyon ou Valence où la communauté arménienne est fortement implantée depuis plusieurs générations. Ils s'y rendent d'ailleurs quelquefois afin d'y rencontrer les représentants ou membres des associations arméniennes qui constituent pour eux des modèles dont ils souhaitent s'inspirer pour AJAS. Armen, en parlant des arméniens d'une association qu'il a rencontré à Lyon: « *Il font beaucoup de trucs, par exemple ils organisent beaucoup des choses, ça m'intéressait.*». David quant à lui s'est rendu à Paris le 17 mars 2012 pour rencontrer lors d'une réunion l'ensemble des représentants des associations arméniennes de France.

Ainsi, il semble que le contact régulier avec différentes cultures, ainsi que l'apprentissage des langues favorisent leur ouverture aux autres et donc plus largement

leur capacité à regrouper des personnes. Étant jeunes et n'ayant pas (Armen est né et a passé son enfance en Russie) ou peu vécu en Arménie, ils n'ont pas développé la barrière de la nationalité comme c'est le cas chez la plupart des adultes, habitués à vivre, comme ils le soulignent généralement, dans un pays où la diversité des cultures est absente.

« En Arménie, [...]on ne voyait que les Améniens, parfois on voyait les Russes. », « Tu parlais arménien, tout l'monde était arménien pour nous. Donc du coup on connaissait pas les nationalités. Et, à côté là on est un peu nationaliste quoi, tu vois et quand on est arrivé là, voir ces gens là, c'était aussi difficile de trouver les liens, de...pour le contact, tu vois. » (Méliné)

On peut également noter que les jeunes s'adaptent plus facilement au nouvel entourage social qui caractérise la société d'accueil, du fait notamment de leurs activités scolaire, associative et sportive.

3 - L'histoire familiale

Enfin, de par l'histoire de leur famille, Armen et David ont développé l'important désir de transmettre la « vérité » sur le génocide arménien de 1915, et de préserver la culture arménienne à travers leur association. Armen ressent ce besoin du fait de l'histoire de ses parents et grand-parents dont il n'a pas voulu en savoir davantage de par son caractère tragique:

« Quand je suis rentré dans l'histoire c'était trop difficile, c'est trop mal, et...j'ai lu beaucoup pour ça, mais l'histoire de mes parents, et les parents de mes parents, que j'ai lue j'avais trop mal et je pouvais pas continuer. Et c'était, oui je connais beaucoup de trucs c'était franchement, comme tragédie, et je pouvais pas, bah comme je l'ai dis j'ai mal. »

Pour David, l'histoire du frère de sa grand-mère est directement liée au génocide. Il a en

effet pu y échapper grâce à l'aide d'un kurde.

Leur rapport étroit à l'histoire de leur famille plus ou moins lié au génocide, les incite donc à agir en tant qu'héritier de ce passé. Ils se sentent fiers de leurs ancêtres qui ont survécu au génocide et semblent vouloir manifester leur reconnaissance du fait d'être leur descendant direct, et ceci en continuant de préserver la culture arménienne.

« Moi quand je sais cette histoire, je suis fier que les Arméniens ils sont là, ils sont pas disparus. Parce que c'était franchement trop dur si t'es, ils ont dit, si t'es Arménien tu dois mourir, donc ils ont été forts pour[...]garder[...]qu'est-ce qu'ils ont, garder le culture, et religion »; « il faut être fier pour garder son culture, histoire, religion. »
(Armen)

C'est pourquoi, Armen comme David se sont chacun documentés sur le génocide et plus largement sur l'Histoire de l'Arménie en lisant beaucoup de livres. Pour David, c'est son frère qui lui en a parlé pour la première fois et qui a éveillé son intérêt pour la question: *« Grâce à Internet j'ai tout cherché, moi-même, et là j'connais j'dirais pas parfaitement mais 90% de l'Histoire de l'Arménie. ».*

Depuis, David s'investit fortement pour faire connaître son pays et sa culture: *« J'ai créé une page aussi là où [...] j'écris aussi l'histoire de l'Arménie depuis le début, depuis l'apparition des Arméniens. Et là chaque jour j'met des informations, par exemple comme quoi on est le premier pays chrétien [...]. Là le sujet de maintenant c'est les douze, treize capitales d'Arménie, l'Arménie historique. »*

De par leurs ressources intellectuelles, leurs relations et leur histoire, Armen et David ont chacun développé une personnalité d'entrepreneur au sens sociologique du terme, ou de « leader » pour reprendre l'expression utilisée par M.Hovanessian, c'est-à-dire qui ont vocation à prendre en charge les projets communautaires associatifs, qu'ils tentent de mettre en scène notamment à travers Facebook, afin d'accroître la visibilité de leurs actions en faveur de la culture arménienne. Présent tous les dimanche à la messe, à l'occasion de laquelle les journalistes viennent en particulier pour interroger les Arméniens de la communauté, David a ainsi, à plusieurs occasions, joué le rôle de référent ou de « porte-parole » des jeunes arméniens de Strasbourg.

Ainsi, comme pour les générations d'Arméniens installés en France depuis les années 20, l'Église comme les associations et l'école arménienne visent à rassembler et organiser la communauté autour des référents invariants de l'identité arméniennes tels que sont langue, la religion et l'Histoire. Tout comme ces générations, la volonté du regroupement s'explique par celle de conjurer la dispersion engendrée par la migration et, malgré le fait qu'ils ne se sentent pas menacés directement dans leur existence, ils expriment le besoin de la manifester comme si la lutte contre le génocide constituait un devoir de mémoire transgénérationnel.

II/ Construire son identité entre deux territoires: le rapport au territoire d'origine et à la culture d'accueil

Sur le territoire d'accueil, l'identité des individus est sujette à des changements. La rupture spatiale de la population migrante avec le territoire d'origine peut ainsi être analysée comme un facteur destabilisant dans le processus dynamique de construction identitaire de ces individus. C'est pourquoi, à travers le projet identitaire l'individu, pour se rassurer, cherche à se référer à des éléments invariants ou stables de ce qu'ils considèrent comme les fondements de son identité, c'est-à-dire les caractéristiques acquises, déterminées dès sa naissance ou les « portes-identité » (l'appartenance à une culture au sens large du terme, comportant les référents linguistique, territorial, normatif, social, etc. qui y sont attachés). La diaspora, en tant qu'organisation, telle que nous avons choisi de l'appréhender, peut ainsi être analysée comme un espace propice aux évolutions identitaires, c'est-à-dire dans lequel l'individu se trouve confronté à une multiplicité de références (culturelle, sociale, normative, etc.), susceptibles d'influencer son identité originelle.

Étymologiquement, « identité » vient du latin « idem », « le même », qui désigne ce dans quoi je me reconnais et dans quoi les autres me reconnaissent²⁶⁹. Cela renvoie à

²⁶⁹ André Akoun et Pierre Ansart (dir.), « Identité », in *Dictionnaire de sociologie*, Le Robert/Seuil, éd. 1999, p.264

trois critères indissociables de l'identité: l'unité, l'ipséité et l'unicité. L'unité c'est être « un », une entité séparée physiquement et matériellement d'autrui. L'ipséité c'est le fait d'être soi-même dans le temps, qui permet de se comprendre et de se reconnaître comme étant le même, malgré les changements subis et vécus. L'unicité quant à elle, c'est le fait d'être unique, distinct de tout autre être, en dépit des ressemblances apparentes ou d'une culture commune.

Plusieurs éléments forment l'identité: les caractéristiques biologiques (taille, sexe, couleurs des yeux, etc.), sociales ou juridiques (le nom, la citoyenneté, la profession, etc.), culturelles (l'appartenance à une communauté religieuse, l'appartenance régionale, nationale, familiale, etc.) et psychologiques (le caractère de l'individu, ses goûts, etc). La notion d'identité est toujours difficile à utiliser tant elle présuppose que l'on assigne à tel individu ou groupe d'individus une étiquette. Or, l'identité n'est jamais finie et figée. En tant que processus toujours en évolution, elle se construit dans l'interaction.

Le sociologue français Claude Dubar²⁷⁰ définit ainsi l'identité comme le sentiment subjectif d'une unité personnelle, d'un principe fédérateur durable du moi et un travail permanent de maintenance et d'adaptation de ce moi à un environnement mobile. Autrement dit, elle est le fruit d'un travail incessant de négociation entre des actes d'attribution (les principes d'identification venant d'autrui) et des actes d'appartenance qui visent à exprimer « l'identité pour soi », les catégories dans lesquelles l'individu entend être perçu. C'est au sociologue américain Erving Goffman²⁷¹ à qui revient le mérite d'avoir distingué les multiples facettes de l'identité, qu'il désigne par « l'identité pour soi », « l'identité sociale » et « l'identité personnelle ». La première renvoie à ce que le psychanalyste américain Erik H. Erikson²⁷² appelle le « sentiment d'identité ». C'est l'idée que l'identité ne peut être perçue autrement qu'à travers les sentiments vécus par l'individu. Il combine la perception de la similitude entre soi et soi, et de sa propre continuité dans le temps. « Le sentiment d'avoir une identité personnelle est basé sur deux observations simultanées: la perception immédiate de sa propre similitude avec soi-même et de sa continuité dans le temps; et la perception simultanée du fait que les

²⁷⁰ Dubar Claude, *La socialisation*, Paris, Armand Colin, 2010

²⁷¹ Goffman Erving, *Stigmates. Les usages sociaux des handicaps*, Paris, Minuit, 1975

²⁷² Erikson Erik H., « *Ego Development and Historical Change* », in *Psychoanalytical Study of the Child*, II, 1946

autres reconnaissent cette similitude et cette continuité »²⁷³. L'identité personnelle quant à elle désigne « l'unité organique continue impartie à chaque individu, fixée par des marques distinctives telles que le nom et l'aspect et constituée à partir d'une connaissance de sa vie et de ses attributs sociaux, qui vient s'organiser autour des marques distinctives »²⁷⁴. Ces marques distinctives sont ce qu'Erving Goffman nomme les « signes patents » ou « portes-identité » (visage, nom, place dans un réseau de parenté, langue, histoire, coutume, territoire, etc.) autour desquels vont venir se combiner les faits biographiques qui finiront par s'attacher à l'individu à l'aide de ces supports d'identité²⁷⁵. L'identité sociale enfin, ce sont les « grandes catégories sociales (ainsi que les organisations et les groupes qui fonctionnent comme des catégories) auxquelles l'individu peut appartenir ouvertement: génération, sexe, classe, régiment etc. »²⁷⁶

En résumé, l'identité est une combinaison d'éléments objectifs déterminés juridiquement (la carte d'identité) socialement (en raison des structures sociales propres à une culture, l'appartenance à un groupe social, professionnel, etc.), et historiquement ou culturellement (l'appartenance à un pays, une culture, une nation, etc.); et d'éléments subjectifs ressentis et vécus par l'individu (« l'identité pour soi ») et qui s'élaborent dans un processus interactionnel jamais abouti. C'est pourquoi l'identité est fragile. Son caractère instable, du fait qu'elle soit toujours sujette aux changements (nouvel environnement, nouvelles rencontres, etc.), explique que l'individu ait besoin de rechercher de la cohérence et de la continuité dans son parcours personnel, notamment sur le plan psychologique. C'est ce qui correspond au critère d'ipséité de l'identité. L'individu a besoin de se rassurer en se disant être le même dans le temps, et ceci malgré les changements occasionés. Le philosophe français Paul Ricoeur parle à ce propos d' « identité narrative »²⁷⁷ qui renvoie à l'idée d'une identité jamais figée, qui s'élabore dans le récit que se font les individus d'eux-même. En ce sens, l'identité est aussi le produit d'une « fiction narrative » (P.Ricoeur), une illusion, un fruit de

²⁷³ Erikson Erik H., 1946, *op.cit.*

²⁷⁴ Goffman Erving, *La mise en scène de la vie quotidienne*, t.2 *Les relations en public*, Paris, Minuit, 1973

²⁷⁵ Goffman Erving, 1975, *op.cit.*, p.74

²⁷⁶ *Ibid.*

²⁷⁷ Ricoeur Paul, *Temps et récit III*, Paris, Points Seuil, 1991

l'imagination (David Hume), une construction de l'esprit qui crée une cohésion et une continuité humaines (unicité, unité, permanence)²⁷⁸.

L'un des précurseurs des études portant sur les enjeux identitaires des diasporas, est le sociologue britannique Stuart Hall, d'origine jamaïcaine, qui dans les années 1960 a contribué à l'émergence des *cultural studies*. En s'intéressant particulièrement à la culture populaire noire et aux diasporas caribéennes, il forge le concept d'« identité culturelle » qui a pour objet et mérite de repenser l'identité dans un sens constructiviste²⁷⁹. L'identité n'est pas cette étiquette immuable acquise dès l'origine. Au contraire, elle s'apparente à « une production toujours en cours, jamais achevée », dans laquelle la culture²⁸⁰ joue un rôle fondamental. En ce sens, il définit la culture comme étant « les significations et les valeurs qui se forment parmi des classes et des groupes sociaux caractéristiques, sur la base de leurs relations et de leurs conditions historiques données », et « les pratiques et les traditions vécues, à travers lesquelles ces « compréhensions » s'expriment et dans lesquelles elles s'incarnent ». La diaspora est ainsi analysée comme une forme de culture dans laquelle les identités sont en constante reformulation. L'anthropologue Helly Denise parle dans ce cas de l'« invention d'identités et de cultures hybrides, métisses et plurielles. »²⁸¹

L'étude de Martine Hovanessian concernant la diaspora arménienne a particulièrement retenu mon attention. Elle décrit la diaspora comme un « espace de fiction actif »²⁸² afin de l'analyser en tant que construction dynamique et non comme une catégorie figée.

À Strasbourg, les adultes et les jeunes arméniens se construisent et s'intègrent distinctement dans la société selon leur âge, leurs espaces de sociabilité et leur esprit d'ouverture plus ou moins développé, mais dans tous les cas toujours en référence à leur culture d'origine qu'ils cultivent dans le cadre familial ou entre Arméniens.

²⁷⁸ Le Coadic Ronan (dir.), *Identités et société de Plougastel à Okinawa*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2007

²⁷⁹ Hall Stuart, *Identités et cultures. Politiques des Cultural Studies*, Paris, Editions Amsterdam, 2007

²⁸⁰ *Ibid.*, p.43

²⁸¹ Helly Denise, 2006, *op.cit.*, p.20

²⁸² Hovanessian Martine, « Diasporas et identités collectives », *Revue Hommes et migrations*, n°1265, janvier-février 2007: « Diaspora arménienne et territorialités », p.8

1) Le cadre arménien: la maison et la famille

Le cadre familial constitue le cadre de référence fondamental où se conserve et se pratique au quotidien « l'arménité ». La famille joue un rôle central dans la transmission de l'identité arménienne aux enfants, soumis en dehors de la maison à diverses influences culturelles. Si les parents sont soucieux de préserver leur culture, la maison est en effet le seul lieu où ils peuvent faire en sorte de conserver au mieux les pratiques et habitudes arméniennes. Cela passe en premier lieu par l'usage exclusif de l'arménien, comme l'ont souligné à la fois les jeunes et les mères de famille que j'ai interrogés.

« À la maison on parle pas français. J'parle pas avec les enfants en français, on parle que en arménien. » (Méliné)

Ani parle également *« toujours arménien à la maison »* avec ses enfants en expliquant que *« c'est important pour eux aussi [...] de savoir qu'ils sont arméniens, qu'ils ont leur langue et leur culture aussi. »*

L'objectif de conservation de la culture arménienne est en effet la raison primordiale qui est à chaque fois soulignée.

« J'parle en arménien parce que [...] chez nous à la maison, [...] mon père il veut que l'on parle arménien. Oui c'est notre langue, notre histoire, notre culture, il faut pas oublier. » Pour Armen en effet, parler l'arménien c'est une façon de renouer avec ses origines, d'évoquer son appartenance à une lignée familiale: *« Pourquoi je dois pas parler en arménien si mes anciens parents ils sont arméniens? Pourquoi je dois pas savoir ma langue ? »*

Pour David aussi, la langue fait partie de sa culture: *« Oui c'est toujours, on parle arménien. On essaye de garder notre culture. »*

Les technologies de l'information et de la communication constituent un autre moyen pour les familles de se sentir « proches » ou de se rapprocher de leur pays. La plupart possèdent et regardent les chaînes de télévision arméniennes, que ce soit pour être au courant de ce qui se passe en Arménie, comme c'est le cas d'Ani, *« Je regarde les chaînes arméniennes et surtout c'est l'information que j'écoute »*, ou pour suivre en direct les fêtes et les messes arméniennes lors des grandes occasions, comme le fait

Méliné :«*Chaque fois on fête toutes ces fêtes, même si on fait pas grand chose ici mais, ces jours là on regarde plus la télé pour voir par exemple, le concert, y'a toujours des concerts, des programmes spéciales de fêtes.*» «*Et les messes aussi. Par exemple pour le Pâques et pour le Noël, on a les messes qu'on peut [...] suivre par la télévision.*»

Edgar explique que les jeunes ne regardent pas autant les chaînes arméniennes mais qu'«*y'a des choses festifs qui passent à la télé et du coup on a tendance à regarder, surtout les parents.*»

Les réseaux de communication par Internet, comme Facebook et Skype, ont amélioré et facilité les contacts avec la famille et les amis restés en Arménie. Méliné souligne les avantages qu'ils ont apportés par rapport au téléphone: «*Heureusement maintenant c'est plus facile [rire]. [...] À l'époque, quand on est venu, c'était pas si facile que ça, mais vraiment c'était par les cartes tu vois, les lignes tu vois on arrivait pas à les joindre, même les familles en Arménie c'était pas si facile. Maintenant heureusement on a la technologie qui s'développe.*»

Ces réseaux sont un moyen privilégié pour entretenir le rapport des enfants à leur pays et à leur culture, notamment pour ceux nés en France, qui n'ont jamais été en Arménie et donc qui n'ont jamais vu les membres de leur famille restés là-bas (grands-parents, oncles, etc.).

Extrait de l'entretien avec Méliné:

- Parce que eux ils n'ont jamais vu leurs grands-parents ou la famille?

«*Heu...si si, si ils ont vu, mais du coup par exemple de ma côté aussi il y'a mes oncles, mes tantes aussi, qui pour eux aussi apporter des choses quand ils sont en Arménie. Ils parlent par téléphone, par exemple ils les connaît par noms, ils demandent c'est ta tante, etcetera ton oncle, et ils les connaît par pour les voix, par les photos etcetera... [...]on leur raconte comment ça s'passe par exemple dans les villages arméniens, qu'est-ce qu'ils faisaient etcetera, comme c'était dur pour eux, même maint'nant y'a des gens qui habitent dans les villages c'est très dur pour eux. On leur montre tout ça, mais je vois que [...]petit à petit ça rentre dans leur vie comme, c'est normal je trouve qu'ils doivent avoir tous ces sensations d'appartenir à cette terre là. »*

Pour Ani aussi, skype lui permet de communiquer avec ses oncles et ses tantes qui vivent en Arménie. C'est par ce moyen que sa plus jeune fille, née en France, a pu les connaître: « *Elle les a connus par skype quand on parlait. Et la p'tite elle connaît toutes les tantes, elle parle avec mais elle les a jamais vues.* »

Les fêtes arméniennes, comme le Noël le 6 janvier, le Nouvel An et Pâques, sont aussi l'occasion pour les familles de préparer une cuisine typiquement arménienne à la maison et ainsi de transmettre aux enfants ces coutumes traditionnelles transmises de génération en génération, comme l'explique Méliné: « *Par exemple pour la fin d'année. Comment on prépare la table etcetera tout ça, la préparation ça reste arménienne* », « *les repas ça reste toujours [...] tout c'qu'on a fait en Arménie, qui nous a transmis de nos parents, de nos grand-parents etcetera, donc on essaie les garder, et de transmettre à nos enfants, par [...] ces fêtes là.* »

Enfin, la maison c'est aussi le lieu où s'exposent les symboles évoquant le territoire et la culture arménienne: la grenade, l'alphabet arménien, le *khatchkar*²⁸³ (« croix de pierre »), le drapeau arménien ou ses couleurs (rouge, bleu et orange), le jeu d'échec arménien. Je n'ai malheureusement pas eu l'occasion de mener tous les entretiens dans le lieu d'habitation des personnes. Mais j'ai cependant remarqué des similitudes dans la disposition et le style des meubles du salon (en particulier grand poste de télévision, large table centrale, grand et haut meuble de rangement) qui m'ont exactement rappelé ce que j'avais vu en Arménie dans les familles chez qui j'étais hébergée.

La maison et la famille sont ainsi les repères essentiels de l'identité arménienne au sein desquelles elle se cultive. C'est le cadre où peut s'exprimer et s'exposer au quotidien le rapport au territoire d'origine, par la pratique de la langue arménienne, l'usage des

²⁸³ Les *Khatchkars* sont les symboles du patrimoine culturel et architectural arménien. Représentant des arbres de vie avec des signes d'éternité (disques solaires, rameaux, pyramides, rosaces), ces croix sculptées, dont aucune n'est semblable à une autre, sont des stèles que l'on peut trouver sur les diverses routes d'Arménie de manière isolée (bornes frontières, pierres tombales..), parfois regroupées et alignées, aux abords des villages, dans les cimetières, et même taillées à même la roche. *Cadeaux d'Arménie... Apports arméniens à la civilisation et curiosités historiques*, rassemblés par Reine Cioulachtjian et illustré par Armen et Astrig Kiourktchian, Marseille, éditions «Les Écrits de Thalie », 2005

technologies de communication et d'information, l'écoute de la musique arménienne, la préparation des plats arméniens et des fêtes arméniennes, ainsi que par l'ensemble des symboles et décorations d'intérieur évoquant le foyer familial arménien. Comme le résume Norbert: *« Dès qu'on vit à l'étranger, c'est la famille et la communauté qui jouent le rôle primordial, qui jouent le rôle crucial dans l'apprentissage et dans l'enseignement de critères des aspects culturels. Parce que, à part la famille et à part la communauté, [...] on a pas d'autres acquis culturels. »*

2) Combiner les cultures sans oublier l'origine arménienne

1. Un facteur d'intégration et de richesse culturelle

Si jusqu'à présent, nous avons insisté sur l'importance qu'accordent les Arméniens de Strasbourg, les jeunes comme les adultes, à la préservation de la culture arménienne, ce n'est pas pour autant qu'ils n'empruntent pas les traits culturels de la société française dans laquelle ils se sentent partie prenante. L'apprentissage de la langue française constitue ainsi la première étape fondamentale de leur volonté d'intégration et est motivé pour les adultes par des nécessités professionnelles, comme en témoigne Père Vatché: *« Je travaillais beaucoup parce que à Nice,[...] y'a les Arméniens de France on peut dire, voilà, qui parlent que français. Y'a des générations qui parlent que français, pas arménien. Et voilà, c'était obligé pour moi apprendre vite le français.»*

Ou encore Ani: *« Où tu travailles tu parles beaucoup, t'es obligé de parler, et là forcément tu apprends.»*

Les jeunes quant à eux ont appris le français dans des classes spéciales avant leur entrée dans les classes de leur niveau scolaire respectif afin de pouvoir y suivre correctement les cours.

Dans tous les cas, leur rapport à la culture française est vécu comme un atout qui s'ajoute à leur culture d'origine sans que celle-ci ne soit oubliée. Ce discours, nous le retrouvons en particulier chez Père Vatché, que la fonction de prêtre, qui encourage à promouvoir les valeurs d'universalisme et de partage, vient conditionner:

« Les Arméniens ils habitent ici en France. Ils habitent, il apprend le culture française, [...] parce que c'est un richesse. La culture, la langue, tout...Mais, on peut aussi garder l'arménité aussi, notre culture. Bien sûr. ça s'ra plus riche. Je pense c'est bien, avoir accepté ou faire connaissance avec les autres cultures, richesses, mais, quand même, il faut pas perdre, c'que tu as déjà. Parce qu'il faut enrichir. Il faut enrichir. Il faut pas perdre. Il faut ajouter. Voilà, c'est pour ça de garder, voilà la langue, la culture arménienne. »

Artak partage cette vision: *« On sait s'intégrer, par exemple dans la culture française, mais quand même il faut aussi se tenir à ses racines et justement, c'est cette diaspora cette notion, qui aide à se dire voilà chuis arménien de France. C'est que étant en France, je fais presque tout comme tous les Français, et aussi quand même je reste arménien, donc j'perd pas mes valeurs, qui m'ont transmis par ma culture, par mon éducation, par mes gènes. Et aussi je nie pas c'qui m'entoure, donc la culture, les lois françaises, les obligations, les droits, les devoirs. »*

Cette volonté de s'intégrer à la société et à la culture française tout en souhaitant conserver son identité arménienne se manifeste par le désir des jeunes d'AJAS d'ouvrir leur association aux différentes cultures et nationalités, et par l'ambition de Père Vatché de faire en sorte que l'église ne soit pas uniquement ouverte aux Arméniens, comme en témoignent ses propos au sujet du rassemblement qu'il promeut: *« Mais pas que les Arméniens, même les Français. Par exemple quelqu'un qui veut être avec nous, dans notre culture aussi, apprendre. Avec plaisir; nous sommes ouverts, toujours. Parce que l'Église arménienne et le peuple arménien ils étaient toujours ouverts aux autres. Pour ajouter, pour faire l'échange, l'échange culturel, spirituel aussi. Pourquoi, parce que et notre église nous sommes aussi en bonne relation avec les autres églises. Nous sommes ouverts toujours. Et dans notre église, quand on fait un mariage, un Français qui est baptisé il peut devenir parrain, [...] y'a aucun problème, y'a pas de difficulté.»*

Enfin, cet esprit d'ouverture s'exprime également dans la volonté de ne pas imposer aux enfants leur origine arménienne tout en prenant soin de la transmettre.

« Je vais leur présenter [...]l'aspect culturel de mes origines. [...]. Après c'est à eux de vouloir pratiquer ça dans leur vie, de prendre en conscience et prendre en considération, de s'attacher à leurs origines et à leur passé, après c'est à eux de voir et à eux de décider, moi je m'imposerai pas. Moi je veux juste leur présenter. Je vais leur raconter, comment ça s'était fait etc. [...] Je leur donnerai juste [...] les motivations, mais pas d'obligation de faire quelque chose, mais l'avis et surtout l'intérêt de faire quelque chose. » (Norbert)

2. Une volonté d'ouverture favorisée par le contexte multiculturel français et de Strasbourg

Si le désir d'ouverture se retrouve en particulier chez les personnes possédant un certain capital culturel et qui ont développé un esprit de curiosité à travers leur éducation, leurs études ou leurs voyages, le contexte socio-culturel français tend à l'amplifier et à le promouvoir. C'est en tout cas ce que j'ai pu constater lorsque ces personnes décrivent leur pays et leur ville d'accueil. Tous expriment leur étonnement à voir un « *brassage des cultures* » en France comme le dit Artak, et encore plus à Strasbourg: « *Parce que chez nous [...] on est unitaire comme peuple, et j'imaginai que ce s'rait aussi en disant Français, j'imaginai un blanc aux yeux bleus, un blond, etc..Et puis venir ici voir un peu d'tout..* » (Artak)

C'est aussi ce que ressent Méliné lorsqu'elle souligne que « *Strasbourg c'est vraiment la ville européenne* », où la présence de diverses cultures et nationalités se voit selon elle plus qu'à Marseille. Pour Armen, cette « *visibilité* » est également un atout de Strasbourg: « *Les relations avec les gens, avec les autres nationalités, avec les autres cultures, ça, voir tout être ensemble comme ça, ça ça m'intéresse, et ici il y'a beaucoup de nationalités, et quand tu marches même dans la rue, tu vas entendre beaucoup de langues, allemand, français, italien, arménien, russe, tout, et ça m'intéresse, ça c'est franchement très bien.*»

Le désir de Père Vatché de faire de la paroisse arménienne apostolique un lieu ouvert aux cultures peut s'expliquer aussi par le constat qu'il fait: « *Strasbourg c'est une ville*

vraiment très très œcuménique, y'a beaucoup d'tolérance, ici à Strasbourg. Ils sont très ouverts. Et, nous sommes en bonne relation entre les religions, les églises. » Le prêtre par le père Alain de la chapelle de l'église Sainte Madeleine afin qu'il puisse y célébrer les messes chaque dimanche pour la communauté arménienne est un exemple de ce témoignage.

Ainsi, le contexte multiculturel de Strasbourg peut d'autant plus inciter les « entrepreneurs » communautaires, qui ont déjà un esprit « ouvert », à favoriser et à soutenir, à travers leurs structures organisationnelles, l'échange entre les cultures. En œuvrant ainsi, ils peuvent se sentir en adéquation et en harmonie avec leur environnement qui de ce fait légitime leurs projets. Nous retrouvons là un critère essentiel de l'organisation défini par J-M. Morin en tant que système « ouvert ». L'environnement strasbourgeois influence l'action des individus. En ce sens, nous pouvons distinguer ici ce qui relève du « dehors » de l'organisation, c'est-à-dire les personnes qui font parties de cet environnement multiculturel (habitants, amis d'école, connaissances, etc.) des acteurs qui sont « dedans », autrement dit dans ce contexte, ceux qui sont investis dans les projets associatifs communautaires (Armen, David, Méliné, Père Vatché). Et comme le mentionne à juste titre J-M. Morin, cette distinction entre les personnes qui sont « dedans » l'organisation et celles qui sont « dehors » est en effet surtout une commodité utilisée par l'organisateur puisque ces dernières sont avant tout désignées par les acteurs de la communauté arménienne, comme en témoignent leurs propos.

3) Le retour au pays: l'Arménie entre nostalgie et imaginaire collectif

Entre les adultes et les jeunes, l'image du pays d'origine et la possibilité envisagée de retourner y vivre demeurent fortement contrastées. Pour les premiers, qui y ont vécu la plus grande partie de leur vie et qui ont fait le choix, plus ou moins contraint par la situation socio-économique, de venir vivre en France, le retour en Arménie reste une perspective de long terme. Tandis que pour les seconds, qui ont peu vécu en Arménie et qui sont en train de construire en France leur vie sociale et professionnelle, retourner vivre dans leur pays d'origine relève plus de l'imaginaire que du réel.

1. Les perspectives réalistes des adultes

Les parents sont souvent partis pour des raisons sociales et économiques afin de trouver en France de meilleures conditions de vie et de réussite professionnelle pour eux et leurs enfants. Leur installation en France n'est donc pas pensée sur le court terme, leurs enfants qu'il leur reste à éduquer étant encore très jeunes.

Les étudiants comme Artak et Norbert sont venus à Strasbourg dans l'optique d'étudier. Mais si pour le premier, l'installation en France était envisagée dès son arrivée de manière provisoire (« *J'me suis dis dans ma voix intérieure [...] j'vais v'nir ici pour étudier. Mais pas définitivement pour vivre.*»), le second avait dès son arrivée envisagé au contraire d'y trouver par la suite un travail et donc de vivre à Strasbourg de manière plus durable. Cette différence de perspective, entre Artak qui est venu seul et Norbert qui fut rejoint deux ans plus tard par sa mère et sa soeur, laisse supposer pour ce dernier que les raisons de l'immigration n'étaient pas dès le départ uniquement circonscrites aux études. Permettre à sa famille de pouvoir bénéficier de meilleurs conditions de vie en France était probablement une autre de ses perspectives en y venant au préalable seul pour étudier et y trouver un travail.

Dans cette optique, la présence ou non de la famille à Strasbourg peut être également considérée comme un facteur de prolongation de la vie en France qui s'ajoute aux diverses raisons qui ont incité les personnes à immigrer.

Mais dans la plupart des cas, ce sont surtout les difficultés économiques et sociales (problème des papiers d'identité: carte de séjour et nationalité française) qui éloignent progressivement au fil des années la perspective du retour. Et ceci, même lorsque l'installation est envisagée de manière provisoire, comme dans le cas d'Artak. Confronté à des difficultés dans son parcours universitaire ainsi qu'à des difficultés économique et sociale (manque de moyens financiers, renouvellement de la carte de séjour, absence de la nationalité française), ses études, pour lesquelles il est venu à Strasbourg afin de devenir psychologue, se sont prolongées d'année en année. Cela fait maintenant dix ans qu'il est en France.

Pour lui comme pour les autres adultes qui le peuvent, le retour occasionnel en Arménie pour y voir la famille se fait de manière plus ou moins fréquente selon les

moyens, tous les ans (Père Vatché) ou tous les deux trois ans, voire plus (Méliné, Artak, Norbert).

Dans tous les cas, pour la plupart des adultes, surtout ceux ayant une situation socio-économique encore précaire, le retour au pays pour y vivre n'est pas ou plus envisagé, considérant que leur situation en France sera toujours meilleure à celle qu'ils auraient en Arménie.

Pour toutes ces personnes, étudiants comme adultes, qu'elles aient pu ou non revenir quelques temps dans leur pays et envisagent ou non de revenir y habiter à long terme, la nostalgie du territoire d'origine dans lequel elles ont passé leur enfance demeure très présente:

« Y'a tout l'enfance donc la jeunesse, tout, tout est lié. Donc la chose qui nous manque ici donc c'est ça [...] on a pas les amis d'enfance, par exemple si ici je vois, c'est vraiment quelque chose qui m'manque beaucoup, je vois les gens qui se rencontrent dans la rue comme ça et je vois qu'ils avaient une liaison par exemple pendant la jeunesse, pendant les études tout ça et cette chaleur [...] quand je vois entre des gens bah ça me manque beaucoup. Même si je peux parler, faire une lettre, ou de parler, de voir des photos de mes amis par internet bah [...] c'est pas la même chose. » « Ici rien te fait [...] penser à ta jeunesse ou ton enfance quoi, rien n'est à toi. » (Méliné)

« Oui ça me manque trop. [...] Tout. Le quotidien même. Mon travail déjà. Même les rues, la vie, c'est comme je suis née là-bas. Trente ans j'étais là-bas. Toute ma jeunesse s'est passée là-bas. » (Ani)

Artak quant à lui parle de la nostalgie des fêtes passées en famille (Nouvel An) et regrette le « *sens du voisinage* » qu'il ne ressent pas ici.

2. Un territoire idéalisé et mythifié par les jeunes

Les jeunes ont moins cette nostalgie du pays car il n'y ont pas vécu longtemps, la plupart une petite dizaine d'années comme Edgar, ou n'y ont jamais vécu comme Armen. Le rapport au pays et surtout la possibilité envisagée du retour ne sont donc pas

appréhendés de la même manière et sur le même plan que les adultes qui, selon Nicolas Tatessian, au contraire des jeunes, « *ont encore une vision réaliste, ils savent pourquoi ils sont partis.* »²⁸⁴. Edgar est conscient de cet état de fait: « *J'ai pas beaucoup vécu là-bas, la mentalité elle s'est pas forcément formée, j'avais que dix ans.* » « *L'Arménie n'a pas eu trop d'impact sur ma philosophie.* »

Par conséquent, le rapport à l'Arménie relève plus de l'imaginaire collectif et du mythe. Comme le souligne Nicolas: « *Ils se créent un imaginaire arménien qui est une simplification totale [...], une idéalisation de ce qu'est l'Arménie.* »

Pour Armen qui n'y est jamais allé depuis sa naissance et son enfance passée en Russie, l'Arménie ne lui manque pas mais évoque dans sa conscience le territoire de ses ancêtres, de son origine, auquel il se sent lié.

« *Bah comment je peux me manquer ça si j'étais pas en Arménie mais, comme je suis Arménien je sens quelque chose. Quand je écoute la musique, quand je regarde les gens arméniens, [...] bien sûr je sens quelque chose, et ça tu peux pas expliquer c'est quoi ça, c'est dans ton coeur et c'est comme ça.* »

Armen cultive cet attachement en regardant les photos et les vidéos du pays et en y suivant les nouvelles. Mais pour lui surtout, l'Arménie représente et évoque la personne de Charles Aznavour qu'il souhaite incarner en tant qu' « *idéal arménien* ». Il s'identifie à lui non seulement parce qu'il se retrouve dans son parcours de chanteur et ses chansons, mais également parce qu'il semble incarner pour lui l'image idéalisée qu'il se fait de l'Arménie. C'est pourquoi, Armen a également le désir de transmettre cette image aux autres arméniens de sa génération et des suivantes, comme à ceux qui ne connaissent pas l'Arménie.

« *Pour moi quand je dis arménien je comprend Charles Aznavour.* » « *Et j'aimerais bien que tout l'monde prend le idéal pour lui-même, les enfants et pour tout l'monde. Pour moi [...] c'est, on peut dire, un idéal arménien.* » « *Je crée maint'nant un image de arménien pour mes amis qui ne connaît pas notre histoire, notre pays, et culture.* »

Ce rapport imaginaire et idéalisé au territoire d'origine est une caractéristique des jeunes qui n'ont pas pu se rendre en Arménie depuis leur départ ou qui n'y sont jamais

²⁸⁴ Entretien réalisé avec Nicolas Tatessian le 1^{er} mars 2012

allés comme Armen. Faute d'avoir la nationalité française, les papiers nécessaires et n'ayant pas effectué en Arménie le service militaire qui dure deux ans (« *Si j'avais là-bas en fait j'pourrais plus revenir puisque j'ai un titre de séjour d'un an* »), David exprime son désarroi de n'avoir pas pu y retourner depuis maintenant sept ans.

« J'ai passé des jours avec les larmes aux yeux. Ma mère elle me disait c'est pas grave ça va passer. Bientôt on va avoir les papiers tu vas retourner là-bas; ça fait sept ans que j'ai pas pu aller. »

Cette impossibilité et ce rapport distancié à son pays de naissance ont développé chez lui un fort sentiment identitaire dont il est conscient: « *Quand on est là-bas, on pense pas vraiment à notre pays. Quand on sort, quand on quitte le pays, là y'a le patriotisme qui commence, pour moi c'est comme ça.* » Pour David en effet, l'Arménie est ce à quoi il s'identifie en tant que territoire de ses origines, de ses ancêtres: « *Pour moi, mon pays c'est mon identité. Si, enfin, mes ancêtres si, c'est grâce à eux en fait qu'on est là aujourd'hui.* » « *Pour moi, c'est notre identité notre pays.* »

Chez ces jeunes, cette forte identification au pays, qui tend en grande partie à l'idéalisation, contribue à mythifier l'idée du retour au pays plutôt qu'à l'envisager comme une possibilité concrètement envisageable. Selon Nicolas en effet, ces jeunes « *ont tous une fantasmagorie sur leur pays d'origine, mais c'est pas pour autant qu'ils iraient y vivre.* »

Le cas de David illustre parfaitement cette ambivalence. Se disant très patriotique, son vœux le plus cher serait de retourner vivre en Arménie: « *Mon cœur il m'dit voilà j'dois aller là-bas, j'dois vivre là-bas, parce que c'est mon pays.* » « *Pour moi c'est mon pays, chuis né là-bas, j'veux vivre là-bas et voilà j'veux passer toute ma vie là-bas.* »

C'est pourquoi, il souhaite aussi effectuer le service militaire une fois naturalisé afin de pouvoir défendre son pays si besoin est: « *J'espère pas mais si y'a la guerre, là chuis à 100%, chuis prêt à partir et à défendre mon pays.* »

En même temps, quand je lui pose la question de ses projets et de ses rêves, il évoque spontanément en premier ses perspectives d'avenir professionnelles en France, alors qu'il souligne par ailleurs les difficultés socio-économiques en Arménie, surtout pour y trouver un travail: « *Là-bas, si on vit là-bas, si on avait pas trouvé du travail; enfin on*

est obligé de rester tout le temps à la maison et là ça devient dur.»

Extrait de l'entretien avec David:

- Quels sont tes projets ou tes rêves ?

« Déjà si chuis motivé pour aller jusqu'à l'expertise comptable, parce que j'ai plein de projets en fait, d'ouvrir que ce soient des magasins ou des restaurants, des choses comme ça, mais qui représentent l'Arménie [...]; au début c'était un magasin juste mais après, j'aimerais bien avoir un restaurant, enfin tout c'est les plats arméniens quoi. Enfin moi c'est créer des choses qui concernent l'Arménie. »

- À Strasbourg ?

« Voilà à Strasbourg, parce que déjà on a rien, on a qu'un magasin , « Arménie 2000 » mais on vend pas, y'a quoi y'a 40, 30-35% des choses qui viennent d'Arménie, le reste c'est des chose russes.[...] »

- Donc ça c'est ton plus grand projet ?

« Voilà oui pour moi c'est d'ouvrir des magasins, des choses comme ça. »

- Avant même de retourner en Arménie?

« Oui voilà...ah ça! ça si c'est mon projet n°1, mais pour le moment...De toute façon, quand je serais naturalisé la première chose au début ce sera l'Arménie, ensuite l'Arménie occidentale. Ensuite voilà ouvrir des magasins, des choses comme ça. Et si y'a les moyens plus tard c'est d'aider l'Arménie financièrement [...], aider les personnes des villages. Puisque y'a pas mal de villages qui ont même pas d'école pour les enfants. ça serait ça en fait, si voilà, si plus tard j'ai les moyens financièrement ça sera de construire une école dans un village [...], là où ils ont pas les moyens. »

*

Le pays et la ville d'accueil restent ainsi pour les adultes et les jeunes le support présent de leur construction sociale et identitaire. Mais le besoin de se rattacher au pays d'origine participe de leur conscience en tant qu'Arménien. Il reste la référence fondamentale de leur identité que les parents s'attachent à transmettre dans le cadre familial et autour de laquelle les jeunes construisent un certain imaginaire. Même rêvé,

le retour au pays reste dans les deux cas une possibilité de long terme très peu probable du fait des difficultés économique et sociale dont tous ont conscience.

Ces constats permettent d'analyser la communauté arménienne de Strasbourg comme une « culture » au sein de laquelle les éléments invariants de l'identité culturelle arménienne ou « portes-identité », pour reprendre le terme d'Erving Goffman, restent pour l'individu des marqueurs de stabilité auxquels il a besoin de se référer pour « se rassurer » face aux changements provenant du nouvel environnement que constitue le pays d'accueil. À cela, s'ajoute la dimension subjective de l'identité (« l'identité pour soi ») qui s'élabore dans l'interaction avec d'autres cultures (ici en particulier française) et par le récit (« l'identité narrative ») que les individus se font d'eux même et de leur culture d'origine (idéalisation du territoire). En ce sens, la définition faite par M. Hovanessian de la diaspora en tant « qu'espace de fiction actif » trouve ici son application.

III/ Les limites actuelles au projet identitaire

Si l'ensemble des éléments que nous avons identifiés jusque là laissent penser à une adéquation parfaite entre la définition même de la diaspora posée en introduction et la communauté arménienne de Strasbourg, il ne faudrait pas pour autant surestimer le caractère organisationnel de cette dernière. Loin d'être encore pleinement structurée, homogène et unie, la communauté, encore trop récente en terme d'arrivée et d'installation des Arméniens à Strasbourg, reste pour le moment un projet en construction.

1) L'absence d'une volonté commune et d'une conscience communautaire

Les Arméniens que j'ai rencontrés ne voient pas à Strasbourg une diaspora telle qu'ils la distinguent dans les autres villes de France où les Arméniens vivent depuis plusieurs générations.

« Je sens qu'il ya de plus en plus cette création de diaspora, à Strasbourg. Pas [...] comme à Paris ou à Marseille. » « Ici on est encore une diaspora très jeune, on a pas encore notre école, voilà c'est encore, tout est rudimentaire. » (Artak)

La plupart d'entre eux souligne en effet le manque d'organisation, d'institutionnalisation et de rassemblement qui caractérise la communauté arménienne de Strasbourg.

« La communauté arménienne de Strasbourg, il est en train de s'organiser, il était pas organisé du tout. Donc ça s'commence à s'organiser par les associations, par [...] les messes quand on va maint'nant chaque dimanche etcetera, donc là c'est comme un bébé quoi. » (Méliné)

Pour les mêmes raisons, Armen, qui définit la diaspora comme un « ensemble des associations qui fait (font) quelque chose », ne peut « pas dire que à Strasbourg on a une diaspora. » Artak explique en effet que la « diaspora ça doit aussi être gérée, c'est aussi comme un État dans l'État. »

Conscient de cet état de fait, le père Vatché souhaite ainsi œuvrer pour l'organisation de la communauté qu'il décrit ainsi: « Communauté, c'est la paroisse, c'est les organismes, culturels, c'est pas que cultuels, culturels; voilà les organismes, les programmes des jeunes, jeunes arméniens, la jeunesse voilà, pour les enfants, l'école maternelle, voilà les choses comme ça. Les groupes, folkloriques, les groupes voilà qui peuvent présenter vraiment la culture, la spiritualité, la peuple arménien. »

Pour Pierre Zouloumian, arménien issue de la deuxième génération, il n'est au contraire « pas question de faire une maison de l'Arménie ici », en expliquant que « quand on est pas nombreux on peut pas développer la culture. »²⁸⁵

Pour David, l'absence de la conscience communautaire à Strasbourg s'explique aussi par le décalage entre les intérêts des anciennes générations d'Arméniens, issues des survivants ayant fui le génocide de 1915 et installés dans les autres villes françaises et ceux des Arméniens de Strasbourg partis récemment d'Arménie pour des raisons socio-économiques.

« C'est pour ça en fait eux [...] ils sont plus attachés à l'Arménie. Les Arméniens qui viennent d'Arménie maintenant, enfin ces temps là, c'est plus pour vivre.[...] Ils viennent ici pour vivre, pour travailler. [...] Ils pensent pas représenter l'Arménie. »

²⁸⁵ Entretien réalisé avec Pierre Zouloumian le 15 mars 2012

Comme lui, Armen partage la vision de l'existence à Strasbourg d'une communauté arménienne désunie par les divergences d'intérêts qui existent en son sein entre plusieurs groupes.

1. Des groupes aux intérêts divergents

Armen et David perçoivent tous deux, parmi les Arméniens de Strasbourg, l'existence d'un clivage principal entre ceux qui agissent pour promouvoir la culture arménienne, dans les associations et les projets organisationnels, et ceux qui « ne font rien ».

« Il y'a beaucoup de gens de différents niveaux et différents intérêts, les intérêts sont différents, donc je peux pas parler, quand je dis Arméniens de Strasbourg, j'peux pas parler, j'peux pas créer quelque chose, un idéal arménien de Strasbourg parce que y'a différents arméniens, y'a des arméniens qui font rien, et y'a des arméniens très courageux, très travailleurs. » (Armen)

« Ici [...] y'a plusieurs groupes en fait. Y'a les arméniens d'HautePierre, y'a les arméniens...ils trainent pas tous ensemble [...]. Ils ont [...] créé des groupes, des bandes, des choses comme ça et quand y'a quelqu'un d'un groupe qui se sent pas bien, qui voit que il peut rien racheter des autres [il parle en ce sens des arméniens qui attendent de leurs actes des contreparties financière, matérielle ou autre], il change de groupe, voilà c'est c'qui s'passe ici. » « Y'a des arméniens qui sont toujours en ville, ils trainent et tout, ils ont rien à faire. » « Si on veut montrer qu'on est un arménien, enfin quand on dit chuis un arménien, bah faut montrer les bon côtés parce que [...] y'a pas mal de gens qui sont comme moi, qui font tout pour représenter. Nous on fait tout pour dire voilà, nous on a cette histoire, on est un beau pays, on a ça ça et après les autres ils, enfin ils prouvent le contraire quoi. Bah y'a eu beaucoup de conflits entre les arméniens de Strasbourg aussi. » (David - il parle des bagarres et des problèmes de drogue entre les arméniens à HautePierre)

C'est pourquoi, il estime qu'« ici, à Strasbourg, vous pourrez jamais faire une famille avec tous les arméniens en fait. Y'a des gens qui pensent pas de la même façon. »

Cette volonté d'agir est en effet caractéristique des entrepreneurs communautaires tels Armen et David, Méliné et Père Vatché qui sont conscients d'être à l'origine des premières organisations arméniennes censées permettre l'émergence d'une communauté arménienne à Strasbourg qui soit unie, forte et structurée.

En tant que prêtre, le père Vatché a le projet de « *bien organiser la communauté arménienne de Strasbourg, que ça soit [...] fort communauté et un communauté qui peut faire quelque chose, pour la ville, pour la France, et un communauté qui peut donner des choses biens, à la société où on vit. Voilà, aujourd'hui. Une communauté qui garde sa culture. Et en échange avec les autres, pour, s'enrichir, voilà, chaque instant.[...] Je rêve de voir un jour une communauté. Voilà, ici à Strasbourg.* »

À travers l'association AJAS, Armen se pense aussi comme l'initiateur et le promoteur du rassemblement: « *À Strasbourg, j'aimerais bien rassembler tous les arméniens et avoir une grande diaspora, avoir très bien association pour tout l'monde, je veux dire encore tout l'monde, pour tout le monde, pour ceux qui veut entrer dans notre association, pour ceux qui s'intéressent qu'est-ce qu'on fait, et avoir autres relations avec les autres associations, avec les autres diasporas.* »

C'est également l'ambition de David qui conçoit ce projet sur le long terme: « *Chuis très motivé pour créer la première association.* » « *Et si par exemple [...] on le crée, bah ça va continuer. En fait, nous on veut donner le début à quelque chose que personne, personne n'a eu cette envie de l'faire. [...] On veut donner un début à ça et ché pas, ça va continuer de génération en génération.* »

Enfin pour Méliné, qui a conscience qu'il lui « *manque encore beaucoup d'choses pour mieux organiser* », ne « *s'arrête pas* »: « *On essaie de trouver les gens, de motiver aussi, ça c'est important.* » Son rêve c'est en effet d'« *avoir une p'tite école* », « *des p'tits ateliers, de chant, de danse, [...] de broderie arménienne.* »

2. Les facteurs explicatifs

Plusieurs raisons peuvent être identifiées pour expliquer le manque d'investissement de la majorité des Arméniens de Strasbourg.

1 - La motivation personnelle

David explique cette distinction entre les Arméniens à Strasbourg par la volonté personnelle d'agir ou non: « *Avant nous y'avait pas mal de gens mais, à Strasbourg, y'a pas mal de jeunes comme moi, mais eux ils s'en foutent. Ils se disent, voilà nous on s'en fout. Eux ils se disent, oui moi j'travail j'ai pas le temps, j'ai ça, j'ai ça, mais moi aussi j'travaille chuis à l'école en même temps. Mais c'est cette motivation, cette envie.* »

Norbert, investi dans l'association AREG en tant qu'enseignant d'Histoire et de géographie de l'Arménie, se décrit en effet comme quelqu'un de motivé: « *Moi je me décrirais par mes projets, par ma motivation.* » « *Chacun il se débrouille [...] d'après sa capacité, d'après sa persévérance, d'après sa motivation dans la vie, d'après son attitude.* »

Pour Nicolas Tatessian, le manque de motivation de la plupart des arméniens à Strasbourg s'explique par le manque d'habitudes, de pratiques, hérité du mode de fonctionnement de la société pendant la période soviétique: « *Ils ont pas trop l'habitude de développer une société civile.* » « *L'idée d'se mobiliser, [...] de faire ça, d'organiser quelque chose, c'est difficile à mettre en place.* »

Pierre Zouloumian partage également cette analyse: « *ceux qui viennent du monde soviétique, ça fait partie d'un droit naturel d'être assisté, y'a tendance à accepter l'assistanat.* »

2 - Les critères socio-économiques

Norbert explique les différences de comportements par l'hétérogénéité socio-économique de la communauté arménienne à Strasbourg entre ceux qui viennent des campagnes et ceux qui viennent des villes:

« *Ce sont les gens qui sont issus en fait de la couche de société d'Arménie un peu inférieure, ce sont les gens pauvres qui sont arrivés en France, un peu de milieux ruraux, et donc par leur vision, par leur mentalité donc ils sont très attachés à leurs mœurs, à leurs traditions. Ils n'apprécient pas toutes les détails et toutes les aspects*

culturels chez les Français, le mode de vie français, un peu la mentalité française, ils les critiquent souvent, et donc pour cette raison ils restent enfermés, ils restent isolés du reste de la société. Pour cette raison ils ne sont pas ouverts. Tandis que les arméniens qui sont nés [...] dans les grandes villes, dans les capitales, eux c'est complètement différent. [...] Parce que les arméniens qui sont nés dans la ville, [...] ils ont la vision plus ouverte, plus moderne, donc ils se sentent plus européens que les arméniens qui sont issus des milieux ruraux de l'Arménie. »

La majorité des Arméniens récemment arrivés vivent en effet à Strasbourg dans des situations encore trop instables et précaires pour que l'investissement dans les projets associatifs et organisationnels communautaires puisse faire partie de leurs préoccupations. Comme le souligne Pierre Zouloumian, *« ils sont pas installés, ils ont leurs problèmes, ils sont en général pauvres. »*

Ces difficultés, Artak les connaît bien: *« Des difficultés, des grosses difficultés c'est plus chaque année, tu sais comme on est étranger, il faut renouveler la carte de séjour, et d'une année à l'autre surtout quand ça s'approche à la fin logique des études, c'est là que on arrive à la crispation. Est-ce que j'aurais la carte de séjour? Est-ce que j'aurais l'expulsion? On sait pas et puis ça aussi malgré nous, même si on ne l'remarque pas, ça prend aussi beaucoup d'énergie, [...] ça fait que par exemple, pendant les études, quand l'année démarre, t'as pas encore ta carte de séjour, tu sais pas encore, t'es inscrit à la fac mais qu'est-ce qu'il va s'passer après donc, les gens ils cherchent des stages, ils s'concentrent sur les écoles, toi tu penses à ça. »* Peu après cet entretien, en janvier dernier, Artak a reçu un arrêt d'expulsion du territoire.

Cependant, si les difficultés socio-économiques constituent un obstacle non négligeable à l'engagement dans les projets associatifs, elles n'empêchent pas pour autant les personnes qui y sont confrontées d'accorder de l'importance à la transmission de la culture. C'est donc dans ce cas plus concrètement le manque de temps qui explique le non-investissement dans ces projets. Comme le souligne Méliné, *« quand tu es en famille tu n'as pas beaucoup de temps pour les choses [...] associatives. »* C'est d'ailleurs ce qui explique que ce sont avant tout les jeunes qui souhaitent créer de nouvelles associations (AJAS) et soutenir les initiatives des autres acteurs de la

communauté (projet du comité de réflexion sur le génocide de Père Vatché, école arménienne, etc.).

Ani illustre en partie ce constat. Confrontée à des difficultés sociales (problème de papiers), économiques et personnelles, elle n'a pas cherché à connaître ni à s'investir dans des associations (« *SEVAK j'en connais pas du tout l'association.*»), ni à être en contact avec les autres arméniens de Strasbourg, même avec les six familles arméniennes qui pourtant vivent dans son immeuble: « *J'en connaissais même pas ils [...] viennent de venir [...] ça fait quelques mois qu'ils sont là. Voilà et y'a une autre famille aussi au quatrième étage; j'ai été chez elle aussi deux, trois fois et c'est tout; les autres j'en connais même pas [rire] on s'est dit bonjour c'est bon, ouai et on part.*»

Elle explique son désintérêt par le manque de temps et son caractère:

« *D'abord j'ai pas le temps. Pas du tout. Après le travail, c'est aujourd'hui que j'rentrais tôt mais après je rentre tard. On a pas le temps du tout, on fait notre devoir avec les filles... »*

« *J'ai pas beaucoup des relations avec les Arméniens. D'abord j'ai pas le temps, après j'aime pas trop d'être dans les relations avec les autres. » «ça m'intéresse pas tu vois leur histoire, ils viennent, je sais qu'il est arménienne, c'est bon on fait bonjour [rire] et je pars. Je sais pas, j'aime pas trop rentrer dans les détails des autres. »*

Pourtant, malgré cela, elle emmène ses filles aux cours de langue arménienne organisés par Méliné dans le cadre de l'association AREG et apporte occasionnellement son aide pour des activités proposées aux enfants (peinture, etc.). On peut expliquer ce fait par l'importance qu'elle accorde à la transmission de la culture arménienne à ses filles et à leur avenir, (« *Pour moi mes projets vraiment c'est mes filles* »), et moins comme un acte volontaire de participation à un projet communautaire. Elle me fait part d'ailleurs de son étonnement à ce sujet: « *J'aime pas trop me mélanger quelque part, mais là tu vois j'commence avec Méliné, ça m'étonne de voir parce que j'y vais [rire], [...] oui j'aime bien Méliné. »*

3 - Le critère linguistique: La barrière de la langue

Enfin, il apparaît de manière objective que l'obstacle linguistique constitue une impasse significative à l'engagement, surtout lorsque les structures communautaires,

comme celles qui se mettent en place à Strasbourg, promeuvent l'échange entre les cultures. Tous les arméniens que j'ai rencontrés et qui s'investissent dans les projets associatifs parlent en effet plusieurs langues, dont le français. Ceux qui ne s'investissent pas sont au contraire ceux qui viennent d'arriver il y a peu de temps et qui ne parlent que l'arménien et/ou le russe. La plupart des Arméniens issus des milieux ruraux sont, comme l'explique Norbert, « *attachés seulement à leur propre culture, à leur propre tradition, parce que y'a cette barrière de langue, y'a cette étroite mentalité, y'a pas de élargissement de vision, ils n'ont pas la vision du monde élargie. Et cet fait là ça leur permette pas d'être ouverte [...] aux autres cultures et aux autres communautés en général.* » Car pour cet interprète et enseignant (arménien, russe et français), l'apprentissage des langues est corrélé à l'ouverture d'esprit: « *C'est aussi l'élargissement de vision, c'est aussi les acquis culturels, et la richesse, les acquis de richesse culturelle. Parce que avec la langue on apprend aussi la mentalité, les manières de culture de pays, de peuple, la mentalité, le psychologie.* »

Ainsi, la combinaison de ces critères explique en grande partie l'absence d'engagement général des Arméniens de Strasbourg dans les projets associatifs et organisationnels. Récemment arrivés pour la majorité d'entre eux, ils sont encore confrontés à des problèmes socio-économiques et linguistique qui les empêchent de consacrer du temps à la mise en place de ces projets.

2) La remise en cause du rôle exclusif de l'Église dans sa qualité rassembleur

1. La contestation du monopole religieux dans l'organisation communautaire

Des divergences d'intérêt existent aussi au sein de ceux qui agissent ou qui accordent de l'importance à la transmission de la culture arménienne. Elles concernent le rôle de l'Église en tant qu'institution et sa vocation à rassembler les Arméniens autour des différents projets associatifs qu'elle tend à développer. À Strasbourg, il existe une fracture entre ceux qui contestent la monopolisation de ce rôle par le Père Vatché, et

ceux qui au contraire soutiennent et souhaitent participer à ses projets. C'est par exemple le cas entre Armen et David, tous deux s'affirmant comme l'initiateur de l'association AJAS. Armen m'a toujours fait part dès le début de sa volonté de créer une association « laïque » détachée de l'Église, comme c'est le cas des associations arméniennes de Paris, Marseille et Lyon qu'il connaît. D'ailleurs, il s'est toujours entretenu avec moi en tant que présidente de SEVAK, pour m'expliquer les soucis qu'il rencontrait au sein des jeunes arméniens de Strasbourg afin de créer une association qui soit ouverte aux autres confessions et aux autres cultures comme cela demeure sa principale ambition. Si AJAS reste liée à l'Église, explique-t-il, l'objectif d'ouverture qu'il prône ne pourra pas être réalisé.

David au contraire, est très proche de l'Église et de Père Vatché: « *Chuis à l'église tous les dimanches. Si y'a des choses, Père Vatché il me demande.* ». Il raconte ainsi avec fierté comment un jour, le père Vatché lui a demandé de représenter l'Église arménienne de Strasbourg lors d'une réunion œcuménique parce qu'il ne pouvait pas lui-même être présent. Ce rapport étroit explique qu'il ne voit pas d'inconvénient à ce que l'Association Jeunesse Arménienne de Strasbourg (AJAS) soit encadrée par le Père Vatché.

Il existe donc dans la communauté un clivage entre ceux qui acceptent le rôle de l'Église et du père Vatché en tant que rassembleur et organisateur de la vie en communauté, et ceux qui au contraire souhaitent s'en détacher et créer de leur côté leur propre structure associative. Ce clivage ne permet pas aux Arméniens de former une communauté homogène et unifiée. Car en effet, à côté du conflit d'intérêt entre certains jeunes, comme Armen, et l'Église, incarnée à Strasbourg par Père Vatché, pour revendiquer le statut d'entrepreneur ou de « leadership » communautaire, il y a ceux qui expriment plus leur rejet de l'Église en tant qu'institution, et donc qui ne vont pas se rendre aux messes hebdomadaires ni participer aux activités organisées en son sein. C'est par exemple le cas d'Artak: « *Moi j'accepte pas l'Église en tant que structure, en tant que système qui gère, parce que c'est une politique, c'est une partie de la mafia.* ». Pour lui en effet, l'Église c'est « *un réseau, un État dans l'État, parce que partout y'a l'argent qui tourne.* ». C'est pourquoi, il n'aime pas voir l'Église s'immiscer dans l'organisation de la vie sociale: « *Je sais qu'y'a quand même cette expansion de l'église*

dans la vie quotidienne des gens, dans la vie, comment dire, pas religieuse, mais laïque, dans la vie laïque y'a trop d'expansion, donc ça j'aimais pas. ». Ani n'a « *jamais été ici à l'église* ». D'ailleurs, quand je lui ai posé la question afin de savoir si l'arrivée de Père Vatché avait changé quelque chose pour elle, elle m'a répondu: « *Ah non. Le père qui ?* ». Avant de poursuivre: « *tous les pères ça m'est égal parce que je trouve qu'ils ne sont pas correctes, ils sont pas [...] honnêtes. Tu vois quand tu vas à l'église [...] c'est l'argent dans la poche. Quand tu vas pour les baptisés, le mariage tout, il faut payer, il faut mettre l'argent dans les poches. ».*

2. Un rapport personnel à la religion

Ce rejet de l'Église en tant qu'institution est à distinguer du sentiment personnel à la foi que chacun des Arméniens que j'ai rencontré ressent, et également de la religion, qu'ils considèrent avant tout comme un critère culturel.

Méliné et Ani font ainsi la différence entre la croyance ou la foi personnelle et la pratique, le fait de se rendre à l'Église. « *Si j'peux pas participer chaque dimanche à la messe ça veut dire pas que je crois pas en Dieu.*», « *la prière je peux faire chez moi ici devant mes p'tites icônes ou sans icône aussi.*» (Méliné)

« *J'donne pas beaucoup d'importance pour moi. Je crois de Dieu mais ça c'est dans moi. Je trouve que c'est pas la peine aller quelque part pour prier ou si tu veux prier, je sais pas pour toi, tu fais à la maison dans un coin toute seule. »* (Ani). Cette relation personnelle à la foi elle l'explique notamment par le fait que chaque année pour le 24 avril, elle se rend à la Place de la République pour y déposer des fleurs, mais qu'elle ne participe pas à la cérémonie qui a lieu à la paroisse apostolique: « *J'ai [...] juste ramené des fleurs et c'est tout, après on est retourné à la maison. Je pense que après les gens ils vont à l'église ou avant mais j'ai jamais été, jamais. Je sais même pas ça s'passe où, comment et tout. »*

Artak voit dans la religion « *l'opium du peuple* », et reconnaît également l'existence d'un rapport personnel à la foi: « *En c'qui concerne la foi, c'est déjà chacun c'que nous portons en nous-même, mais c'est strictement personnel et c'est, ça peut être la foi en Christ, la foi [...] en moi-même, ou en Bouddah, ou en soi-même, en sa personne ou à*

sa mère, à ses propres parents, [...] ou au soleil; chacun est libre d'avoir sa foi c'est tout. »

Lui comme Armen ne pensent pas la religion comme une obligation et refusent la relation systématique qui est établie entre le fait d'être arménien et celui d'être religieux: « *C'qui me plaît pas justement c'est que, quand on dit église, donc religion chrétienne, on comprend arménien, et quand on dit arménien pas chrétien donc, c'est que c'est pas arménien, ça j'aime pas. Donc j'aime pas cette fusion. Un arménien peut bien être un arménien mais pas forcément chrétien. »*

Mais ce n'est pas pour autant que ces personnes ne reconnaissent pas l'héritage de l'Église Apostolique Arménienne comme faisant partie du patrimoine culturel arménien et de l'histoire de l'Arménie. Pour Méliné, c'est « *la racine pour notre nation* », « *parce que tout est joué autour de l'Église à l'époque* ». Les jeunes en particulier se sentent fiers de cet héritage. « *On est le premier pays chrétien dans le monde [...] on est un pays très croyant. »* (David).

3) Une institutionnalisation spatiale insuffisante voire inexistante

1. Un rassemblement spatial très limité

La communauté arménienne de Strasbourg ne se donne pas à voir spatialement, ce qui incite certaines personnes à penser qu'elle n'existe pas. « *Y'en a une communauté ici? J'sais même pas.*» (Ani). Les Arméniens de Strasbourg en effet, ne sont pas regroupés. Ils ne vivent pas dans un même quartier ou dans une même partie de la ville. Comme l'explique Père Vatché, « *y'a des Arméniens qui habitent HautePierre [...] mais autour aussi, à Haguenau jusqu'à Haguenau, partout y'a des Arméniens, Sélestat, tout. Aux environs aussi y'a des Arméniens. »*

2. L'absence de la matérialisation territoriale communautaire et de sa mémoire

Cette absence de regroupement spatial des Arméniens de Strasbourg se double d'une absence de matérialisation spatiale de leur présence. Si des institutions communautaires

commencent à se mettre en place (associations, école, paroisse), il n'existe cependant pas de « quartier arménien » comme c'est le cas dans les autres villes de France comme par exemple à Marseille, à Lyon ou à Paris. À part deux magasins tenus par des Arméniens, espacés l'un de l'autre sur Strasbourg, *Arménie 2000* et *Prima Plus* (qui vient d'ouvrir il y a quelques mois), et vendant chacun d'eux des produits pas uniquement arméniens, il n'existe pas de café, de rues, ou de maisons portant les symboles de l'Arménie et qui constitueraient des espaces de sociabilité où les Arméniens se regrouperaient.

De la même façon, il n'existe pas de monument aux morts spécialement édifié pour les victimes du génocide. Jusqu'à présent, pendant la cérémonie du 24 avril, le dépôt de fleurs s'effectue au pied du monument aux morts de la Place de la République dédié aux combattants morts pour la France lors des deux Guerres mondiales.

Enfin, en dépit de l'existence de la paroisse arménienne en lieu et place de l'église catholique Sainte Madeleine, l'absence d'une église proprement arménienne à Strasbourg est aussi un élément qui fait obstacle à l'ancrage territorial de la communauté. Plusieurs projets ont cependant été établis depuis la fin de l'année 2000 sans qu'aucun d'eux n'ait abouti. Pierre Zouloumian explique cet échec par le manque d'Arméniens à Strasbourg à l'époque où le gérant du magasin *Arménie 2000* avait proposé un premier plan: « *D'après ce que je disais d'abord à Ratchik, qui voulait construire une église ici, euh commence par faire venir les gens à la messe, à la paroisse de Kehl, voilà.* » « *Il voulait construire une église, une église arménienne. Et il avait un architecte j'crois que c'est un architecte belge qui lui a fait le dessin, et c'est pas allé plus loin que ça, y'avait pas d'arméniens.*»

Pour M.Cros²⁸⁶, ministre chargé des cultes à la Communauté Urbaine de Strasbourg, ce n'est pas le nombre d'Arméniens vivant à Strasbourg qui a été l'obstacle principal à l'aboutissement de ces démarches. Selon une décision datant d'avril 1998 sur les conditions de construction d'église pour les cultes non reconnus, il est demandé aux personnes qui en font la demande de fournir à la ville des informations prouvant l'existence d'une communauté de fidèles, un projet architectural, et un plan de financement. Le premier projet (2001) prévoyait une capacité d'accueil pour deux cents

²⁸⁶ Entretien réalisé dans son bureau situé Place de la Bourse à Strasbourg, le 19 janvier 2012.

fidèles, chiffre que M.Cros estime correcte. Si les preuves d'existence d'une communauté ne posait pas de problème, la ville n'a au contraire jamais reçu de projet architectural ni de plan de financement.

Malgré leur échec, ces démarches montrent néanmoins la volonté qu'on eu certains arméniens de marquer leur présence à Strasbourg. L'Église est ce qui matériellement symbolise le plus le territoire d'origine et l'appartenance à une culture. En témoigne par exemple le vœux émis pour le deuxième projet d'église qui fut proposé, de faire venir les pierres directement d'Arménie.

*

La communauté arménienne en tant qu'organisation est ainsi confrontée à plusieurs obstacles qui empêchent pour le moment de pouvoir parler de « diaspora » au sens complet de sa définition. Si les motivations et les acteurs du projet identitaire existent, il manque au contraire un niveau de communication, de coopération et d'acceptation de la hiérarchie des rôles attribués à chacun, tel qu'il permette de coordonner les actions des individus de la communauté et de les motiver à agir selon un but commun. À ces défauts s'ajoutent également l'absence d'une matérialisation spatiale de la communauté et de sa mémoire sur le territoire d'accueil.

*

Conclusion

La communauté arménienne de Strasbourg est actuellement en pleine phase de constitution, mais il est déjà possible d'identifier des traits caractéristiques de la diaspora entendue comme projet identitaire, telle que nous l'avons posé en introduction. En ce sens, l'enquête constitue un exemple qui illustre la manière dont se forme une diaspora. Dans notre cas, il est intéressant de constater que, malgré les différences de circonstances, de caractéristiques sociales et du rapport au territoire d'origine entre les Arméniens de Strasbourg et ceux issues des premières générations d'Arméniens installés en France depuis les années 1920, les objectifs et les manières de les atteindre restent inchangés.

On constate en effet l'existence d'une organisation, même précoce, autour des associations arméniennes et de l'Église incarnée par Père Vatché, qui tentent d'assurer la coordination entre les membres de la communauté par le rassemblement dans le but de préserver et de transmettre l'identité arménienne à travers le temps et les générations. Cette identité renvoie à la mémoire collective telle que l'a définie le sociologue Maurice Halbwachs. Elle renvoie aux invariants de l'identité culturelle originelle que sont la langue, l'Histoire et le territoire ancestral. Que ce soient les associations AREG, AJAS, ou l'école arménienne mise en place par le père Vatché, toutes souhaitent en effet transmettre ces traits identitaires. La référence au territoire d'origine, composante essentielle de la diaspora, est très présente au sein de la communauté, que ce soit dans les associations, à travers les cours de géographie et de langue arménienne, ou dans le cadre familial (langue arménienne exclusivement parlée, célébration des fêtes arméniennes, cuisine arménienne, chaînes de télévision arménienne, skype, iconographie).

Nous avons pu également constater à travers les témoignages le besoin ressenti par ces individus de se regrouper et de faire connaître l'Arménie, son histoire et sa culture pour lutter contre la dispersion du peuple arménien et le déni d'existence. L'importance que prend le génocide pour chacun d'eux, même pour ceux qui, comme Ani, ne sont pas

investis dans les associations ni intéressés par les projets communautaires, est caractéristique de cet objectif non atteint de la reconnaissance sociale d'un peuple, qui incite les individus à agir, ou en tout cas à ressentir la persistance d'un déni les concernant qui les rend soucieux de la permanence de la culture arménienne à travers les générations. La non reconnaissance du génocide par l'État Turc et la non adoption des lois françaises relatives à la condamnation des actes niant les génocides sont des éléments qui expliquent entre autres la perpétuation de cette lutte, vécue de manière individuelle et/ou collective au sein de la communauté.

Cette négation fait partie des intérêts à agir de certains individus, « leaders » ou « figures de la réussite du groupe » (M. Hovanesian), capables de porter le projet identitaire. Les adultes (Méliné, Père Vatché) et les jeunes (Armen et David) possèdent en effet des ressources (intellectuelle, culturelle, appartenance à un réseau de connaissances, expériences passées, intégration sociale, statut...) qui les prédisposent à jouer ce rôle d'entrepreneur communautaire.

Le souci de transmission et du maintien dans le temps de l'identité arménienne n'est pas incompatible avec la combinaison de plusieurs cultures (française en particulier) qui permet l'intégration dans le pays et la société d'accueil que ces individus recherchent en venant s'installer en France. Le cadre multiculturel de la France et de Strasbourg en particulier facilite et légitime la volonté des « leaders » communautaires de favoriser à travers leurs projets associatifs l'ouverture aux autres cultures. C'est en particulier le cas des jeunes, qui à travers leurs études et leurs activités, sont amenés à fréquenter des personnes de diverses nationalités, et à entretenir ces relations par le biais des réseaux sociaux dont ils voient les capacités et les avantages pour rassembler ceux avec qui ils partagent des intérêts communs.

Entre les jeunes et les adultes, les constructions identitaires ne s'élaborent pas de la même façon et conditionnent de ce fait le rapport au territoire d'origine. Pour ne pas avoir vécu longtemps en Arménie et du fait de leur âge, les jeunes s'adaptent et s'intègrent plus facilement dans la société d'accueil, notamment par le biais de l'école. Ils entretiennent leur identité arménienne dans le cadre familial ou entre arméniens

avant tout par la pratique quotidienne de la langue arménienne ou par son apprentissage (pour les plus jeunes nés en France). En même temps, le rapport distant à l'Arménie, du fait qu'ils n'y soient pas retournés depuis leur arrivée, façonne chez ces personnes un certain imaginaire ou mythe du territoire d'origine auquel elles s'identifient et qu'elles souhaitent transmettre. C'est ce qui renvoie à « l'identité narrative » dont parle Paul Ricoeur qui participe de la mémoire collective de la communauté. Mais malgré cette idéalisation du territoire d'origine, la terre de leurs ancêtres, ce n'est pas pour autant qu'ils retourneraient y vivre réellement, leurs perspectives professionnelles les incitant à rester en France.

Les adultes quant à eux savent que le retour est fortement improbable et tentent de s'intégrer comme ils le peuvent dans la société française en investissant leurs efforts dans l'éducation et l'avenir professionnel de leurs enfants. Les problèmes financiers et sociaux les empêchent en général de revenir occasionnellement dans leur pays dont ils cultivent leur attachement à travers la transmission de la culture arménienne à leurs enfants dont ils souhaitent un meilleur avenir et dont ils savent qu'ils auront à se construire avec au moins deux héritages culturels et identitaires (arménien et français). C'est pourquoi, tout en adoptant les traits culturels du pays d'accueil, ils ne doivent pas oublier leur culture. C'est une manière pour les parents de manifester leur rapport étroit au territoire d'origine qui leur manque mais dont ils savent que les difficultés socio-économiques en Arménie rendent préférable une vie en France.

Mais en tant que projet identitaire, la communauté arménienne de Strasbourg n'existe pas encore « pour soi » au sens où ses membres n'ont pas conscience d'appartenir à un ensemble uniforme, structuré et organisé. Les divergences d'intérêts empêchent pour l'instant une convergence des actions de chacun en vue de préserver et de transmettre l'identité arménienne. Les difficultés sociales, économiques et linguistiques auxquelles la majorité des Arméniens récemment arrivés sont confrontés, expliquent que l'investissement dans les projets communautaires ne soit pas leur préoccupation prioritaire. De même, la contestation du rôle de l'Église dans sa propension à organiser la communauté constitue une limite actuelle à son unification.

Enfin, la communauté ne se donne pas à voir matériellement sur le territoire d'accueil,

en dépit des tentatives faites pour marquer sa présence. Les rituels commémoratifs du 24 avril sur la Place de la République sont un exemple de ce processus de territorialisation de la mémoire collective et participent du devoir de mémoire indispensable à la communauté pour son affirmation identitaire afin de lutter contre le déni d'existence. Malgré les projets avortés de construction d'une église arménienne apostolique à Strasbourg, la paroisse de l'église catholique Sainte Madeleine fait office de lieu support de la mémoire collective symbolisant l'Arménie.

Ainsi, la communauté arménienne de Strasbourg reste un terrain d'étude privilégié pour lequel il est possible d'affirmer et de confirmer que la diaspora est avant tout un processus de long terme, une construction toujours muable, dynamique dans le temps et jamais totalement abouti.

*

Table des matières

| | pages |
|---|-------|
| Introduction | 6 |
| Partie I: De la rupture à l'installation: les origines et les causes du phénomène diasporique arménien | 14 |
| I/ La diaspora arménienne en France | 19 |
| 1) Aperçu géographique et quantitatif de la diaspora arménienne dans le monde contemporain | 19 |
| 2) De la migration comme phénomène ancien à la « Grande diaspora » de l'époque moderne | 20 |
| 3) Les Arméniens en France: trajectoires | 23 |
| 1. Les trajectoires des premières générations | 23 |
| 2. Les deuxième et troisième générations | 25 |
| 3. Les étapes migratoires depuis les années 80: nouveaux parcours et nouveaux profils | 26 |
| 4. La nouvelle tendance des années deux mille: l'immigration clandestine | 29 |
| II/ La communauté arménienne dans le paysage migratoire en Alsace et à Strasbourg | 30 |
| 1) Cartographie migratoire de l'Alsace depuis le XIX ^{ème} siècle | 30 |
| 2) Les nouveaux visages de l'Alsace depuis 1999 | 31 |
| 3) La population arménienne en Alsace et à Strasbourg: histoire, profils et caractéristiques | 32 |
| 1. Les antécédents historiques en faveur de la cause arménienne en Alsace | 33 |
| 2. Aperçu quantitatif des Arméniens à l'heure actuelle | 34 |
| 1 - Répartition spatiale | 35 |
| 2 - Lieux de provenance | 35 |
| 3 - Les raisons de l'immigration | 35 |
| 4 - Profils sociaux et professionnels | 36 |
| Partie II: Construire pour exister et perdurer dans le temps et l'espace: la diaspora en tant que projet d'investissement identitaire des Arméniens de la première à la troisième génération | 38 |
| I/ Les Arméniens en tant qu'objet d'étude en sciences sociales: un intérêt tardif | 38 |
| II/ Le projet identitaire des Arméniens de la première à la troisième génération: les études des communautés arméniennes de France | 40 |
| 1) Projets et investissements de la première génération | 40 |

| | |
|--|-----------|
| 1. L'Église Apostolique Arménienne | 41 |
| 1 - Quelques éléments historiques | 41 |
| 2 - L'Église arménienne en diaspora | 44 |
| Organiser la vie religieuse | 45 |
| Rassembler les réfugiés | 46 |
| 3 - Les communautés arméniennes d'Alfortville et d'Issy-les-Moulineaux | 48 |
| Le rôle de l'Église | 48 |
| Les rituels commémoratifs dans la ville | 49 |
| Encadré 1: Organisation et fonctionnement de l'Église Apostolique Arménienne | 50 |
| Encadré 2: L'Église Apostolique Arménienne en France | 51 |
| 2. La langue arménienne et l'Histoire | 52 |
| 1 - La langue arménienne comme référent identitaire | 52 |
| L'invention de l'alphabet arménien | 52 |
| Les significations symboliques de la langue | 53 |
| 2 - L'Histoire, le référent de la mémoire | 54 |
| 3. Territorialisation et sociabilité: les espaces de «l'entre soi» | 54 |
| 2) La deuxième génération: la priorité à l'intégration sociale et économique | 55 |
| 3) La troisième génération: le retour à la culture | 57 |
| | |
| Partie III: S'organiser en diaspora à Strasbourg: un projet identitaire | |
| en construction | 59 |
| | |
| I/ Les premiers traits du projet identitaire diasporique: organiser la communauté arménienne de Strasbourg | 61 |
| | |
| 1) Transmettre la culture arménienne | 61 |
| 1. Le rôle des associations et de l'école arménienne: préserver l'identité arménienne | 61 |
| 2. Faire connaître l'Arménie et le génocide: lutter contre le déni d'existence | 64 |
| 2) Rassembler les Arméniens | 67 |
| 1. Se rassembler pour être fort: être uni pour conjurer la dispersion du peuple arménien | 67 |
| 2. Le rôle de l'Église | 68 |
| 1 - Les tentatives communautaires avant l'arrivée du Père Vatché | 68 |
| 2 - Le Père Vatché: la vocation au rassemblement | 70 |
| L'organisation des messes et des fêtes arméniennes | 71 |
| L'Église comme lieu de rencontre et référent communautaire | 72 |
| 3) La propension à organiser: profils et caractéristiques des « leaders » ou entrepreneurs communautaires | 74 |
| 1. Les adultes: Méliné et le Père Vatché | 74 |
| 2. Les jeunes: Armen et David | 76 |
| 1 - Les critères culturels et intellectuels | 76 |
| 2 - Les critères relationnels et l'intégration sociale | 76 |
| 3 - L'histoire familiale | 78 |
| | |
| II/ Construire son identité entre deux territoires: le rapport au territoire d'origine et à la culture d'accueil | 80 |
| 1) Le cadre arménien: la maison et la famille | 84 |

| | |
|---|---------|
| 2) Combiner les cultures sans oublier l'origine arménienne | 87 |
| 1. Un facteur d'intégration et de richesse culturelle | 87 |
| 2. Une volonté d'ouverture favorisée par le contexte multiculturel français et de Strasbourg | 89 |
| 3) Le retour au pays: l'Arménie entre nostalgie et imaginaire collectif | 90 |
| 1. Les perspectives réalistes des adultes | 91 |
| 2. Un territoire idéalisé et mythifié par les jeunes | 92 |
| III/ Les limites actuelles au projet identitaire | 96 |
| 1) L'absence d'une volonté commune et d'une conscience communautaire | 96 |
| 1. Des groupes aux intérêts divergents | 98 |
| 2. Les facteurs explicatifs | 99 |
| 1 - La motivation personnelle | 100 |
| 2 - Les critères socio-économiques | 100 |
| 3 - Le critère linguistique: la barrière de la langue | 102 |
| 2) La remise en cause du rôle exclusif de l'Église dans sa qualité de rassembleur | 103 |
| 1. La contestation du monopole religieux dans l'organisation communautaire | 103 |
| 2. Un rapport personnel à la religion | 105 |
| 3) Une institutionnalisation spatiale insuffisante voire inexistante | 106 |
| 1. Un rassemblement spatial très limité | 106 |
| 2. L'absence de la matérialisation territoriale communautaire et de sa mémoire | 106 |
| Conclusion | 109 |
| Table des matières | 113 |
| Annexes | 114 |
| 1) Discours de commémoration du génocide arménien, 24 avril 2012 | 114 |
| 2) Les entretiens | 124 |
| I/ Choix des personnes interrogées | 124 |
| II/ Moi dans la communauté | 126 |
| III/ Les difficultés rencontrées | 127 |
| IV/ Les limites des entretiens et du corpus | 128 |
| V/ Les entretiens: biographies | 129 |
| 3) Grilles d'entretien | 138 |
| I/ Données factuelles | 138 |
| II/ Questions ouvertes posées lors des premiers entretiens (Méliné, Armen, Edgar, Artak Nazaryan) | 138 |
| III/ Questions ouvertes posées au Père Vatché | 140 |
| IV/ Questions ouvertes posées lors des entretiens suivants (Norbert, David et Ani). | 141 |
| V/ Questions posées à Nicolas Tatessian et à Pierre Zouloumian | 142 |

| | |
|-------------------------------------|-----|
| VI/ Questions posées à M.Cros | 143 |
| Bibliographie | 144 |
| Sources | 148 |

*

Annexe 1)

Commémoration du génocide des Arméniens commis dans l'Empire ottoman

**24 AVRIL 2012²⁸⁷
97ème anniversaire
du
24 AVRIL 1915**

*Sources : Presse et courriers associatifs / (<http://www.armenews.com>)
(<http://www.collectifvan.org>)*

Film documentaire : AGHET, par Eric Friedler ARTE 2010 – 2011

Le génocide des Arméniens
Par Raymond Kevorkian, Historien
Editions Odile Jacob, 2006

Le génocide des Arméniens
par Claude Mutafian, Historien (<http://www.imprescriptible.fr/brochure/>)

Histoire du génocide arménien
par Vahakn Dadrian, préface d'Alfred Grosser
Stock 1996, 1999.

Mémoires
par Henri Morgenthau, Ambassadeur des Etats-Unis à Constantinople 1913-1916
Editions Payot 1919, Flammarion 1984

Les massacres des Arméniens – Le meurtre d'une nation (1915 – 1916)
par Arnold J. Toynbee, Historien
Editions Payot 1916, 1987, 2004

Livre bleu du gouvernement britannique concernant le traitement des Arméniens
dans l'Empire ottoman (1915 – 1916)
par le Vicomte Bryce,
Paris, 1987.

²⁸⁷ Discours préparé par Pierre Zouloumian et Nicolas Tatessian, et lu sur la Place de la République le 24 avril 2012 par Pierre Zouloumian, Nicolas Tatessian, David, et Noëlla Richard.

Archives du génocide des Arméniens
par le pasteur Johannes Lepsius
Paris, 1986.

La Tragédie de Soumgaït (1988) – Un pogrom d'Arméniens en Union Soviétique
Présentation de Bernard Kouchner – Préface d'Elena Bonner – Témoignages.
Seuil, 1991.

Massacre de Maragha (1992) – Témoignage de la Baronne Caroline Cox, vice-présidente de la Chambre des Lords. vidéo, <http://maragha.org/video2.html>, <http://maragha.org/index.html>
www.maragha.nk.am/index.html

*

**Commémoration du génocide des Arméniens commis en 1915
le 24 AVRIL 2012
au Monument aux Morts, place de la République à Strasbourg**

Dépôt de gerbes en mémoire des 1.500.000 Arméniens déportés et exterminés.

17 h 45: Rassemblement devant le Palais du Rhin;

18 h 00: Déplacement en cortège vers le Monument aux Morts;

19 h 15 : Cérémonie religieuse œcuménique à l'église catholique Sainte Madeleine.

Présentation:

Pierre Zouloumian :

*** Messieurs les représentants des Cultes,**

*** Votre Excellence M. l'Ambassadeur Armen Papikyan,**

Représentant Permanent de l'Arménie auprès du Conseil de l'Europe,

*** Madame Herminé Naghdalyan, Députée à l'Assemblée Nationale arménienne,**

*** Monsieur le Maire de Strasbourg, représenté par M. Robert Herrmann, Premier Adjoint,**

*** Monsieur Henri Dreyfus, Adjoint au Maire et Conseiller Général,**

*** Monsieur Jean-Jacques Gsell, Adjoint au Maire,**

*** Mesdames et Messieurs les Élus, nos Élus de France,**

*** Mesdames et Messieurs les représentants des Communautés et des Associations, en particulier les Amis du Peuple Kurde, le MRAP, ainsi que les représentants des Communautés juive et rwandaise.**

*** Chers amis, Siréli hayrenakitsnér,**

Nicolas Tatessian :

L'Humanité est-elle vouée à commettre indéfiniment guerres impérialistes, destructions, massacres et génocides ? Ah, que le Vivre Ensemble serait bon sans cette misère !

Les programmes de commémorations de toutes les communautés sont à la fois bien chargés et incomplets :

***Janvier 2012 : souvenir du pogrom anti-arménien de Bakou (13-20 janvier1990).**

*Les 27 et 28 février 2012 : souvenir du pogrom anti-arménien de Soumgaït, commis en temps de paix par les troupes azerbaïdjanaises assistées de civil (1988).

*Mars 2012 : souvenir du massacre de 20 000 Arméniens à Chouchi (1920).

*Le 7 avril 2012, nos amis rwandais ont commémoré le 18ème anniversaire du génocide commis d'avril à juillet 1994 contre le peuple Tutsi par l'armée, les gendarmes et une milice civile aux ordres d'un État reconnu par la France.

PZ :

*Le 10 avril 2012, nous nous sommes souvenus du martyr du village arménien de Maragha, attaqué par l'armée azerbaïdjanaise en 1992: êtres humains brûlés vifs, décapités, démembrés, sciés vifs...(Baronne Caroline Cox, vice-présidente de la chambre des Lords, <http://maragha.org/video2.html>).

*Le 15 avril 2012 a été commémoré le Génocide des Juifs et des Tziganes.

*En juillet 2012, nous nous rappellerons le massacre de Srebrenica (1995).

*Le 23 novembre 2012, nous nous souviendrons du pogrom anti-arménien de Kirovabad (Azerbaïdjan) (1988)...

Noëlla :

...et aujourd'hui mardi **24 AVRIL 2012**,

les associations

Action Chrétienne en Orient,

Amitiés Alsace-Arménie,

Amitiés Franche-Comté-Arménie,

Arméniens d'Europe Culture et Spiritualité,

Areg,

Sevak,

ainsi que la Paroisse arménienne de Strasbourg et les autres Eglises chrétiennes, vous remercient d'avoir bien voulu les accompagner dans l'accomplissement de leur devoir en commémorant le 97ème anniversaire du génocide commis en 1915 par l'Empire Ottoman contre sa population arménienne et prolongé depuis par le Négationnisme d'État turc.

NT :

**L'ACTE FONDATEUR DE LA TURQUIE ACTUELLE EST LE
GÉNOCIDE DES ARMÉNIENS COMMIS IL Y A 97 ANS;**

**DEPUIS, LES GOUVERNANTS TURCS MENTENT AU PEUPLE .
MAIS 97 ANS APRES, NOTRE MÉMOIRE EST TOUJOURS VIVE .**

PZ :

Le VIVRE ENSEMBLE ne sera pas possible avec des négateurs, qu'ils soient ou non importés, car

**LES PEUPLES VICTIMES DE GÉNOCIDES ONT BESOIN DE VÉRITÉ
ET DE JUSTICE**

Noëlla :

1- Pourtant nous espérons la venue de la Fraternité et de la Paix :

L'assassinat du journaliste Hrant Dink en janvier 2007 a suscité une vive émotion en Turquie, où l'on a vu Arméniens et Turcs défiler ensemble à Istanbul, clamant « nous sommes tous des Arméniens ». Était-ce là l'expression sincère d'un désir de Fraternité et de Paix ?

Oui, nous voulons y croire malgré tout le reste. Nous le voulons d'autant plus qu'en Turquie même, au contraire hélas de ce qui est trop souvent visible au sein de la Diaspora turque d'Europe, une véritable société civile semble se consolider, la jeunesse et les intellectuels osant de plus en plus contester ouvertement le négationnisme officiel de leurs gouvernants. En Turquie aussi, les descendants des Arméniens turquifiés de force et contraints de renier leur foi, réapparaissent progressivement au grand jour. Mais tout cela est bien long à venir...et le Vivre Ensemble avec des négateurs importés n'est pas possible.

PZ :

2-Honorons la mémoire de notre peuple assassiné (dépôt des gerbes) :

*Votre Excellence M. l'Ambassadeur Armen PAPIKYAN, Représentant Permanent de l'Arménie auprès du Conseil de l'Europe et Madame Herminé Naghdalyan, Députée à l'Assemblée Nationale arménienne.

*Les Arméniens originaires de toutes les Arménies et leurs Amis, accompagnés par M. Robert Herrmann, Premier Adjoint représentant le Maire de Strasbourg, M. Henri Dreyfus, Adjoint au Maire et Conseiller Général et M. Jean-Jacques GSELL, Adjoint au Maire.

*L'association culturelle AREG.

NT :

3-Lecture de l'Ordinaire de la Commémoration : rappel de l'Histoire.

* On considère les massacres hamidiens, du nom du Sultan Abdul Hamid, comme l'augure du génocide à la fin du XIX^{ème} siècle. Le Sultan manipulait les frustrations et les haines au sein des masses populaires turques et muhadjires réfugiées des Balkans ou du Caucase, et alimentait les phobies et l'intolérance anti-chrétienne en général et antiarménienne en particulier. Il ordonnait ces massacres pour des durées déterminées.

Entre 1894 et 1896, 300.000 Arméniens furent ainsi massacrés.

*Puis lors de l'été 1908, après le coup d'état militaire qui semblait rendre l'espoir aux populations de l'Empire Ottoman, avides de liberté et d'égalité, la multitude s'écriait " nous sommes tous des Osmanlis (*i.e. : des Ottomans*)". Espoir vite brisé, car les putschistes voulaient « laTurquie aux Turcs »: après cette fraternisation précipitée, dès Avril 1909,

30.000 Arméniens furent massacrés à Adana.

PZ : LE GÉNOCIDE PROPREMENT DIT

*** Puis le 24 AVRIL 1915 à l'aube, en application d'un plan méthodiquement établi par le gouvernement ottoman, plusieurs milliers d'Arméniens de Constantinople, dont 600 membres de l'élite intellectuelle, furent arrêtés, certains assassinés sur place, d'autres martyrisés dans les semaines et les mois suivants. Ce fut le début de la déportation et des massacres, les survivants étant voués à la mort sur les routes, dans les camps de concentration et dans les déserts de Mésopotamie et de Syrie où, à Deir ès Zor, ont eu lieu les actes parmi les plus monstrueux commis par l'Empire ottoman.**

David :

Première phase du génocide :

**Déportations et massacres dans le vilayet d'Erzeroum
Résistance et massacres dans le vilayet de Van
Déportations et Massacres dans les vilayets de Bitlis,
de Diyarbékir, de Mamuret ul-Aziz,
de Sivas, de Trébizonde,
d'Angora, de Kastamonou,
Déportation d'Arméniens de Constantinople,
dans le vilayet d'Edirne,
dans le Mutessarifat Bigal/Dardanelles,
dans le Mutessarifat d'Izmit,**

**Déportation et massacres dans le vilayet de Bursa,
dans le Mutessarifat Kutahia,
dans le vilayet de Aydin,
dans le vilayet de Konya.**

Déportation sur l'axe Istanbul-Izmit-Eskisehir-Konya-Bozanti-chemin de fer de Bagdad,

**Déportation dans le vilayet de Zeïtoun,
dans le vilayet de Dörtyol,
dans le Mutessarifat de Marache,
dans le vilayet d'Adana,
dans le sandjak d'Aïntab,
dans le sandjak d'Antakia,
dans le Mutessarifat d'Ourfa.**

Seconde phase du génocide : automne 1915 à décembre 1916

- * Camps de transit ou de concentration autour d'Alep : environ 700.000 personnes.
- * Liquidation du Patriarcat arménien .
- * Décision d'éliminer les derniers déportés avec pour point final : Deir ès Zor.

1.500.000 Arméniens furent déportés et exterminés.

Noëlla :

Extermination physique et culturelle : la majeure partie des dialectes d'une des plus vieilles langues indo-européennes – l'arménien – a été irréversiblement éradiquée avec ses locuteurs.

*** 500000 Assyro-Chaldéens-Syriaques et 350000 Grecs furent aussi exterminés; puis ce fut le tour des Kurdes: instrumentalisés d'abord pour exterminer les Arméniens, ils furent déportés et périrent en masse : les centaines de milliers de victimes kurdes sont désormais comptabilisées par l'historiographie négationniste de l'État turc comme étant soi-disant victimes des Arméniens.**

PZ :

*** Poursuivant l'oeuvre de mort devenue désormais traditionnelle, la République kémaliste montra qu'elle savait massacrer au moins aussi bien que les gouvernements du Sultan et des Jeunes Turcs : l'Incendie de Smyrne en 1922 – pudiquement appelé « un incendie » sur un document exposé à l'Aubette à Strasbourg - et le massacre de sa population grecque et arménienne par les troupes de Mustafa Kemal en est un exemple que suivra ultérieurement l'Azerbaïdjan, alter ego caucasien de la République turque impunie.**

LE NÉGATIONNISME ACTUEL

David:

Après l'assassinat de notre Peuple, devons-nous, dans la France qui nous a accueillis, lui laisser subir le second assassinat que constitue le Négationnisme ?

Noëlla :

L'État négationniste turc et ses émissaires continuent de créer des générations d'ignorants en intoxiquant la jeunesse française d'origine turque avec une propagande haineuse. La France peut-elle admettre les violences à l'encontre de citoyens français commémorant le génocide, comme en mars 2006 à Lyon ou le 21 octobre à Paris, les menaces de mort ainsi que les dégradations et profanations de monuments ?

PZ :

À Valence en 2004 ont eu lieu des agressions physiques assorties de menaces de mort contre des Français d'origine arménienne: « Nos parents ont massacré vos parents et on va finir le travail. On va tous vous brûler ».Verdict : 1€ d'amende et dispense de peine .

NT :

La France peut-elle permettre les manifestations violentes niant outrageusement la réalité du génocide, ou encore, la censure d'une exposition photographique, comme en 2007 à Valentigney ?

David:

Devrons-nous supporter indéfiniment que des enfants scolarisés en France disent du génocide de 1915: « Tout ça c'est pas vrai, d'ailleurs c'était bien fait pour les Arméniens qui avaient trahi les Turcs » ou bien « le génocide arménien n'a pas existé, mais s'il avait existé, il aurait été mérité ». ?

Noëlla :

C'était à Pont-à-Mousson en 2009 et à Strasbourg en 2010...Début 2012, le Proviseur de Saint-Dié des Vosges annule une conférence sur le Génocide au motif que son Lycée doit rester neutre ...Et en ce printemps, au Collège Anatole France à Montbéliard, une association franco-turque – celle-là même qui s'était opposée à une sanction pédagogique infligée à un élève turc en 2009 – prétend interdire l'enseignement du Génocide des Arméniens, pourtant inscrit au programme de l'Éducation Nationale.

PZ :

Enfin: Que le Comité Talaat Pacha – du nom du Himmler turc dont le mausolée est à Istanbul – puisse manifester à Paris contre une loi française est une obscénité.

NT :

Que la Presse d'Alsace offre une tribune à une association mulhousienne se réclamant de l'organisation criminelle des Loups Gris est consternant.

PZ :

Le 7 avril 2012 à Metz, devant 10 000 militants fanatisés, le dirigeant du mouvement nationaliste turc MHP a tenu à nouveau des propos négationnistes et s'en est pris à la loi française: c'est scandaleux.

Noëlla :

Le Négationnisme n'est pas une opinion, mais un délit qui doit être puni, car il est le prolongement de la démarche génocidaire.

PZ :

Comme d'autres génocides, celui commis contre le peuple arménien est avéré: les faits ont condamné depuis longtemps l'État criminel; puissent les groupuscules d'Historiens reconnaître humblement que son Histoire a été bien dite et bien écrite par d'autres qu'eux-mêmes.

NT :

Une loi pénalisant la négation de tous les génocides a été votée par les Élus du

Peuple français. Il y a urgence à l'appliquer car elle préservera la paix civile et servira l'intérêt général : elle évitera que soit remis en cause, en France, le travail de pédagogie et de mise en garde face aux crimes de masse ;

PZ :

Les français ont obtenu de leurs Élus cette Loi qui évitera peut-être aussi qu'un État étranger continue, par complices interposés, à dicter la sienne. Cette bonne Loi française mérite mieux que la forfaiture d'élites françaises.

* Prises de parole :

PZ :

- Madame Immaculée Cattier, rescapée du Génocide des Tutsis, nous dira quelques mots sur le Négationnisme et l'Impunité.
- M. Albert Huber, Président de l'Action Chrétienne en Orient,
- Les Amis du Peuple Kurde: Message des grévistes de la faim kurdes.
- M. l'Ambassadeur Armen Papikyan, Représentant Permanent de l'Arménie auprès du Conseil de l'Europe.

NT :

* Prière, dans nos langues respectives, avec les Pères Vatché et Harold :
NOTRE PERE / HAYR MER

La cérémonie religieuse oecuménique nous réunira maintenant à l'église catholique Sainte Madeleine, qui accueille désormais la jeune Paroisse Arménienne.

**ENSEMBLE : QUE NOTRE MÉMOIRE A TOUS RESTE VIVE :
AUX ANNÉES PROCHAINES !**

Pierre Zouloumian et Nicolas Tatessian, Amitiés Alsace-Arménie

Annexe 2)

Les entretiens

I/ Choix des personnes interrogées

Les personnes que j'ai choisies d'interroger proviennent de mon entourage. Les contacts se sont fait assez rapidement dès que j'ai connu les premiers arméniens de la communauté. C'est tout d'abord par le biais de SEVAK association, par laquelle je suis partie l'été dernier en Arménie, et dont je suis devenue la présidente au mois de novembre 2011, que les liens ont pu se faire. Dans ce cadre, depuis octobre 2011, je prend des cours d'arménien hebdomadaires à Strasbourg avec Méliné, arménienne, installée à Strasbourg depuis 2001 avec son mari et ses deux enfants. C'est donc à elle que j'ai pensé en premier car elle m'était devenue de plus en plus familière. C'est avec elle notamment que j'ai commencé à parler de mon mémoire sur la communauté arménienne de Strasbourg et que je lui ai posé des questions pour en cerner ses composantes. Elle m'a indiqué le Père Vatché, qui organise chaque dimanche à 10h30 une messe pour les Arméniens à l'église catholique Sainte Madeleine de Strasbourg.

Là se situe la deuxième étape de la prise de contact. Je me suis rendue à l'une de ces messes au cours de laquelle j'ai rencontré les jeunes arméniens de la communauté regroupés récemment au sein de l'association AJAS (Association Jeunesse Arménienne de Strasbourg) qu'ils sont en train de créer. Je me suis jointe également à cette association et aussitôt ils m'ont donné pour la plupart d'entre eux leurs contacts. Facebook et les sms ont été les moteurs de nos contacts réguliers au sujet de l'organisation de telle réunion, etc...

Dès cette première rencontre, il m'ont fait part de leur projet d'organiser sous l'initiative du Père Vatché, une petite fête pour le Noël arménien du 6 janvier, et qui aurait lieu dans la paroisse de l'église Sainte Madeleine. À plusieurs reprises, je suis allée aux

réunions qu'ils organisaient à ce sujet, ce qui m'a permis de les voir assez régulièrement, de rencontrer de nouveaux arméniens de la communauté et de prendre contact avec eux.

Ainsi, je me faisais déjà une première idée de sa composition et de son importance. Car à la messe, si je m'y suis rendue quelques fois, tout le monde ne vient pas et il est donc plus difficile de connaître cette communauté.

C'est comme cela que j'ai pu prendre contact avec le père Vatché, qui, intéressé par mon sujet de mémoire, m'a immédiatement proposé son aide dans le cadre d'une prochaine rencontre.

C'est donc chaque fois, soit par le biais des réunions, des cours d'arménien (où viennent des enfants arméniens accompagnés de leurs parents) ou pendant les fêtes organisées, que mon cercle de connaissances s'est peu à peu élargi. Sans compter mon engagement dans SEVAK Association au sein de laquelle participent des arméniens comme Artak, étudiant en psychologie à l'UDS (Université de Strasbourg), qui m'a également proposé son aide pour mon mémoire.

Ma première phase de recherche d'entretiens (novembre-décembre) s'est donc faite dans ce cadre là. Dans l'ordre, j'ai sollicité d'abord Méliné, puis le père Vatché, ensuite Armen puis Edgar, deux jeunes lycéens arméniens à Strasbourg, dont le premier est arrivé ici il y a un peu plus d'un an, et le second il y a dix ans (contactés dans le cadre d'AJAS).

Dans un premier temps, je voulais avoir à la fois des informations sur l'Église Apostolique Arménienne et me faire une idée des caractéristiques de la communauté arménienne de Strasbourg (nombre, profils, arrivées, etc..), c'est pourquoi le père Vatché m'a paru être un interlocuteur essentiel, puisque je savais qu'il venait d'être élu en 2010 et que depuis lors, il constituait un élément fédérateur pour les Arméniens qui m'en parlaient. Ensuite, j'ai voulu rencontrer une personne officielle pour avoir des informations objectives sur la communauté arménienne. Après avoir échoué à contacter le Représentant de l'Arménie au Conseil de l'Europe, j'ai réussi à prendre contact avec M.CROS chargé des cultes à la Communauté Urbaine de Strasbourg (CUS) par l'intermédiaire d'Olivier Blitz également en charge des cultes. Les contacts se sont faits par mail et par téléphone.

Ensuite pour les entretiens réalisés avec les autres personnes, je ne peux pas vraiment parler de choix. Les contacts se sont fait spontanément sur le terrain. J'ai privilégié certes des personnes avec qui je m'entendais bien et que je voyais assez souvent. On peut donc dire qu'il s'agit d'un choix de facilité.

Je gardais également en tête l'idée d'avoir un corpus de profils variés (adultes, adolescents, en famille, célibataire, étudiant, travailleur, nombre d'années installées à Strasbourg, etc.) pour que mon étude soit la plus objective possible. Lors de cette seconde phase d'entretien (février-mars), j'ai ainsi contacté Norbert Melikyan avec qui j'avais pu sympathiser lors de la fête de Noël, organisée par Méliné le 24 décembre 2011 dans le cadre de son association AREG, et qui avait accepté de me rencontrer ultérieurement pour un entretien.

Nicolas Tatessian, historien, m'a également proposé son aide lors d'une réunion de SEVAK dont il est membre et pendant laquelle on s'est rencontré. C'est lui qui m'a donné ensuite les coordonnées de Pierre Zouloumian qu'il connaît depuis plusieurs années. Puis, j'ai voulu interroger un étudiant que j'ai rencontré par le biais d'Armen. Malheureusement il n'a jamais répondu à mes messages. J'ai donc privilégié, par manque de temps et pour plus de facilité, des personnes de mon entourage. Mon choix s'est porté sur David que je savais très « patriote » pour l'Arménie. Je le voyais souvent lorsque je me rendais à la paroisse le dimanche, portant les couleurs du drapeau arménien ou un t-shirt sur lequel une photo de l'Arménie ou du musée du génocide arménien d'Erevan était imprimée. Les contacts se sont faits par Facebook. Enfin, pour Ani, je l'avais également sollicité pendant la fête du 24 décembre, puis de nouveau lorsque je la croisais aux cours d'arménien.

II/ Moi dans la communauté

Tous les arméniens que j'ai interrogés connaissaient mon projet de mémoire. Avant de faire les entretiens, la plupart des personnes m'avaient déjà vu plusieurs fois et connaissaient mon travail, ce pour quoi je le réalisais et dans quel cadre. Cela a facilité le déroulement des entretiens.

C'est surtout le fait qu'ils apprennent que j'étudie la langue arménienne qui m'a permis

d'entrer plus facilement en contact avec eux. J'étais intégrée par ce biais. Ils sont très reconnaissants envers moi du fait que je m'intéresse à leur culture, à leur histoire et à leur langue. Ainsi, ils ont toujours été très ouverts à mes demandes d'entretien, toujours prêts à m'aider et à m'accueillir chez eux.

III/ Les difficultés rencontrées

- **L'appartenance à plusieurs groupes et la combinaison de plusieurs statuts**

J'ai toujours cherché à rester neutre par rapport aux questions conflictuelles ou délicates touchant les Arméniens, en particulier celle concernant le génocide. Mais il m'était souvent difficile d'évoquer ce thème lors des entretiens car je ne savais pas comment les personnes allaient réagir.

J'ai aussi pris le soin de rester neutre du fait de mon appartenance à plusieurs groupes arméniens pas toujours en phase les uns avec les autres. Ainsi, je me positionnais en tant que Présidente de SEVAK à partir de novembre 2011, lorsque j'intervenais pour aider les Arméniens dans leur projet, ou lorsque je participais à des réunions. Et je me présentais en tant qu'étudiante de Sciences Po réalisant un mémoire sur la communauté arménienne de Strasbourg lorsque je sollicitais des entretiens.

Lors des entretiens, je jouais le rôle d'une personne s'intéressant aux histoires et au vécu des Arméniens, à leur parcours jusqu'à Strasbourg et à leur intégration. Je me mettais la plupart du temps dans la position de réceptrice du récit de ces personnes, souhaitant en savoir davantage, et comprendre. De ce fait, les interviewés adoptaient souvent un discours dans lequel ils étaient soucieux d'expliquer du mieux qu'ils pouvaient ce qu'ils voulaient me dire et de répondre de la meilleure manière à mes questions. Souvent, cette exigence s'expliquait du fait des limites qu'ils rencontraient dans la langue française pour exprimer un mot ou une idée.

- **L'introspection dans la vie douloureuse des personnes**

J'avais souvent la crainte de poser des questions qui font appel à des souvenirs pas

toujours faciles à raconter, et dont la personne interrogée ne souhaite alors pas évoquer (notamment les raisons du départ d'Arménie).

IV/ Limites des entretiens et du corpus

Mon enquête comporte des limites qui conditionnent et relativisent la portée de mes résultats. Je n'ai pas pu en effet interroger les Arméniens récemment arrivés qui ne parlent pas encore français. Les personnes qui ont accepté de répondre à ma demande sont aussi celles qui étaient les plus ouvertes aux autres. D'ailleurs, mon corpus est constitué de personnes faisant partie de mon entourage proche. Ce sont celles que je fréquentais par le biais des cours d'arménien, de l'association AJAS, de SEVAK et en fréquentant l'église. Au final, ce sont des personnes ayant un intérêt plus ou moins commun puisqu'elles se regroupent ensemble au sein d'associations aux objectifs similaires (transmission de la culture arménienne). Ce sont également des personnes qui travaillent, étudient ou pratiquent des activités dans le centre de Strasbourg. Cela leur permet d'investir relativement plus du temps dans les associations ou de se rendre plus facilement à l'église.

Je n'ai interrogé que des personnes avec qui je me sentais bien, avec qui la communication passait facilement, et également avec qui j'ai développé des liens amicaux. Je me retrouvais dans leurs intérêts, étant moi-même investie dans une association (SEVAK) promouvant la culture arménienne. Je n'ai donc pas pu interroger des Arméniens ne partageant pas ces valeurs et objectifs, notamment ceux des quartiers de HautePierre dont beaucoup m'ont parlés pour expliquer les divergences d'intérêts au sein de la communauté.

D'autres limites concernent le temps imparti pour réaliser cette enquête, qui m'a conduit à sélectionner un nombre restreint de personnes et celles qui étaient les plus facilement accessibles (c'est pourquoi l'entourage proche a été privilégié), mais dont j'ai eu le souci de choisir au mieux des profils variés (situation familiale, âge, date d'arrivée en France, etc.). Cependant, si j'ai conscience que mon échantillon ne représente qu'une infime portion des Arméniens vivant à Strasbourg, il permet de rendre compte de la constitution progressive de la communauté arménienne, qui est le cœur de mon objet

d'enquête, puisque j'ai ciblé avant tout des personnes « moteurs » de cette initiative.

V/ Les entretiens: biographies (par ordre d'entretien)

Méliné²⁸⁸

Partie de sa ville natale (Echtmiadzine) Méliné, âgée de 39 ans, est arrivée à Strasbourg en 2001 où, dès les premiers mois de son installation, elle a suivi avec son mari des cours de français. Elle a fait le choix avec son mari de venir vivre en France par « curiosité », pour « découvrir » une nouvelle vie. Ayant obtenue la nationalité française de par son arrière-grand-père maternel, naturalisé français par le Général de Gaulle pour son service rendu à la France, ce choix lui était facilité. En Arménie, elle a acquis le diplôme de professeur de mathématique qui lui permet aujourd'hui d'enseigner dans une école privée de cosmétique/parfumerie à Strasbourg. En plus de cela, elle donne des cours de soutien scolaire et des cours d'arménien dans le cadre de SEVAK association et récemment au sein de sa nouvelle association AREG dans laquelle elle développe actuellement des activités culturelles et éducatives destinées en particulier aux enfants de la communauté (sorties le dimanche, cours d'histoire et de géographie de l'Arménie, préparation de spectacles à l'occasion des fêtes arméniennes). Aujourd'hui, Méliné a deux enfants scolarisés dans un collège.

Méliné a choisi Strasbourg parce que son oncle, installé à Marseille depuis trois ou quatre années avant son arrivée, qui avait visité la ville, l'avait trouvée si belle qu'il a voulu y déménager et par là même l'avait encouragé à venir s'y installer afin d'être ensemble. D'autres parentes maternelles de Méliné y étaient aussi installées.

Père Vatché (Arthur Ayrapetian)²⁸⁹

Arthur Ayrapetian est né à Echtmiadzine où il a effectué ses études pendant six ans au séminaire et à l'académie spirituelle pour devenir prêtre. Il est arrivé en France en juillet

²⁸⁸ Entretien réalisé le 21 décembre 2011 dans son appartement à Bisheim

²⁸⁹ Entretien réalisé le 22 décembre 2011, dans la paroisse de l'église catholique de Sainte Madeleine à Strasbourg

2003 dans le cadre de sa nomination par le Catholicos d'Echmiadzine pour être prêtre de la paroisse de l'Église Apostolique Arménienne de Nice. C'est au sein de l'alliance française à Nice qu'il a suivi des cours de français pendant deux mois et il étudia également le droit à l'université de Nice.

À Strasbourg il a été nommé (par l'archevêque de Paris et sur demande des Arméniens de Strasbourg) en septembre 2011 en tant que prêtre de la communauté arménienne de Strasbourg. Alors qu'aucune église n'existait, le père Vatché a aussitôt créé une association culturelle et a pu depuis lors, grâce à la générosité du père Alain, prêtre catholique de l'église Sainte Madeleine à Strasbourg, qui lui a prêté la chapelle annexe à l'église, organiser chaque dimanche la messe pour les Arméniens. Actuellement, plusieurs projets sont en cours de réalisation, comme la mise en place d'une école arménienne et la création d'un comité permanent de réflexion sur le génocide arménien de 1915.

Armen²⁹⁰

Né en 1992 à Krasnodar en Russie, Armen est parti de la ville de Kirov. Il est arrivé à Strasbourg il y a un peu plus d'un an, avec ses parents et son frère aîné pour rejoindre sa grand-mère malade mais aussi à cause des problèmes de documents qu'ils n'avaient pas et qu'ils espéraient obtenir en France. Il est venu en bus et a reçu l'aide de l'association ASF qui s'occupent des demandeurs d'asile et qui l'a accompagné avec sa famille, notamment pour trouver un logement (d'abord à Erstein puis ensuite à Sélestat). À Strasbourg, Armen étudie au lycée international Pontonnier où il a suivi des cours de français dès son arrivée. Il est actuellement en classe de première, même si en Russie, il a passé l'équivalent du baccalauréat. Avec d'autres Arméniens qu'il a connus à l'église et au lycée entre autres, il a contribué au développement de l'association AJAS (Jeunesse Arménienne de Strasbourg) et participe par ailleurs à d'autres activités associatives (dans le cadre de son lycée et dans une association russe).

²⁹⁰ Entretien réalisé le 23 décembre 2011 à Strasbourg, dehors à côté du lycée Pontonnier

Edgar²⁹¹

Né à Echtmiadzine (1993), Edgar est arrivé en France avec sa famille (ses parents et son frère) le 10 juin 2003 dans le but d'« avoir un meilleur niveau de vie ». Ayant passé une nuit dans un centre d'accueil des immigrés à Paris, ils ont ensuite été redirigés à Strasbourg où ils habitent actuellement (Elsau). Un de ses oncles maternels, également arrivé dans ce même centre en 2002, a été lui redirigé à Lille où il a vécu jusqu'en 2005, avant de venir s'installer à Strasbourg.

Edgar a la double nationalité (arménienne et française) de par sa grand-mère maternelle, née en France. Ses arrières grands-parents étaient en effet venus se réfugier à Lyon après avoir fui le génocide de 1915. Ils sont ensuite repartis en Arménie en 1947. Edgar a appris le français dès son arrivée à Strasbourg dans une classe spéciale à partir du CM1, pendant deux ans. Actuellement, il est en classe de terminale au lycée Pasteur à Strasbourg. Il contribue à l'organisation des événements au sein de l'association AJAS et avec l'église à l'occasion du Noël arménien (6 janvier) et pour le 24 avril entre autres.

Artak Nazaryan²⁹²

Artak est né en 1977 à Erevan où il a suivi des études de français à l'université. Il est arrivé seul en France, à Strasbourg, le 26 septembre 2002, afin de réaliser des études et devenir psychologue. Après avoir passé un examen d'aptitude linguistique à l'ambassade de France en Arménie, il a en effet été reçu à l'Université Louis Pasteur de Strasbourg qui constituait son premier choix de destination parmi les autres universités de France.

Il connaissait Strasbourg par un ami français, un étudiant en médecine de la faculté de Strasbourg qu'il a rencontré en Arménie au cours d'un travail de chantier bénévole pour aider les enfants handicapés moteur. À partir de là, tous les étés pendant trois mois, Artak se rendait en France pour participer à ce même type de chantier. Ainsi, au cours de l'un d'entre eux, il s'est rendu pour la première fois à Strasbourg lorsqu'il y fut invité durant trois jours par la famille de son ami. Cette famille, en particulier la mère, experte

²⁹¹ Entretien réalisé le 29 décembre 2011 au restaurant La Boucherie à Strasbourg

²⁹² Entretien réalisé le 30 décembre 2011 dans son appartement à Strasbourg

comptable, l'a aidé dans son installation à Strasbourg durant les premiers mois.

Actuellement, Artak est en master I de psychologie à l'Université de Strasbourg. En parallèle de ses études, il travaille également dans un hôtel et effectue des traductions (de l'arménien au français) pour des écrivains arméniens souhaitant publier leurs ouvrages en France.

Membre de l'association SEVAK qui promeut les échanges socio-culturels entre l'Europe et l'Arménie, il participe à l'organisation des spectacles et événements culturels organisés à Strasbourg.

De nationalité arménienne, Artak lutte aujourd'hui pour rester en France, à Strasbourg, et acquérir la nationalité française afin de poursuivre et terminer ses études.

Norbert Melikyan²⁹³

Né en 1982 en Géorgie et originaire de Tbilissi, Robert Melikyan est parti d'Erevan, ville où il a grandi à partir de l'âge de six ans, un an après avoir suivi des études à Kiev en Ukraine. Son père arménien est né en Géorgie - sa famille était venue s'y réfugier après le génocide de 1915 - et sa mère, également arménienne, est née en Azerbaïdjan.

En 2003, il est d'abord venu seul à Strasbourg pour étudier (« langues étrangères appliquées et interculturalité »- français, russe et anglais) et trouver du travail. Sa mère et l'une de ses deux soeurs (la deuxième habite en Autriche) l'ont ensuite rejoint en 2005. Son père est resté en Arménie. Norbert explique le choix de Strasbourg par une « raison de commodité », une chance d'y être arrivé. C'est ici qu'il a également appris le français. Aujourd'hui, il travaille en tant qu'interprète au Parlement Européen, à l'université et à l'hôpital civil. Il s'est engagé dans l'association AREG de Méliné, nouvellement créée, en tant qu'enseignant bénévole d'Histoire et de géographie arménienne. Parallèlement à cela, il assure chaque dimanche la traduction du français au russe du culte à l'église protestante de la Meinau.

²⁹³ Entretien réalisé le 29 février 2012 à Sciences Po Strasbourg

Nicolas Tatessian²⁹⁴

Né en 1980 à Marseille, Nicolas fait partie de ce que l'on appelle la « quatrième génération » des Arméniens de France. Ses arrières grands-parents (paternel et maternel), originaires d'Arménie occidentale (région de Van) sont arrivés à Marseille dans les années vingt (1922-1923) à la suite du génocide de 1915. Du côté paternel, ses arrières grands-parents se sont installés à Nice pour des raisons professionnelles et son grand-père paternel a ensuite décidé de revenir habiter à Marseille où il s'est marié et où il travaillait en tant que cordonnier. Lors du rapatriement organisé par Staline en 1947, ses arrières grands-parents maternels sont au contraire retournés vivre en Arménie soviétique, au Karabagh à Stepanakert, dans les années 50.

Quand Nicolas avait une dizaine d'années, ses parents ont ensuite déménagé en Alsace lorsque son père a été embauché comme agent de sécurité à la centrale nucléaire de Fessenheim. Voulant renouer avec ses origines, il s'est rapproché des associations arméniennes, d'abord à Paris, où il intègra l'association DA-Connexion, Diaspora Arménie Connexion, et participa régulièrement à ses assemblées générales entre 2000 et 2008.

C'est dans ce cadre qu'il effectua en 2006 un premier voyage au Karabagh qui lui donna l'occasion de fleurir la tombe de ses arrières grands-parents. En 2008 il se rendit à Sivas, en Turquie actuelle, afin d'y réaliser un pèlerinage sur les traces de sa famille.

Cette même année, il fit la rencontre à Strasbourg de Pierre Zouloumian, fondateur de l'association Amitiés Alsace-Arménie, avec qui il a participé chaque année depuis lors à l'organisation de la commémoration du génocide arménien le 24 avril. Au sein de SEVAK Association, Nicolas s'investit également dans la mise en oeuvre des projets culturels à Strasbourg.

Nicolas a fait la première partie de ses études universitaires à Marseille avant de décider de venir s'installer définitivement en Alsace, d'abord à Mulhouse, puis à Strasbourg depuis 2005 où il est actuellement professeur d'Histoire dans un lycée à HautePierre.

²⁹⁴ Entretien réalisé le 1^{er} mars 2012 à Sciences Po Strasbourg

David²⁹⁵

David a quitté l'Arménie, sa ville natale Medzamor, avec sa famille à l'âge de douze ans. Ses parents, son frère et sa soeur sont arrivés en novembre 2004. David les a rejoint avec son père le 25 janvier 2005.

Ses arrières grands-parents maternels sont nés en Iran, et ses arrières grands-parents paternels étaient originaires de Mouch et de Kars en Arménie occidentale (Turquie actuelle).

Son oncle paternel, déjà à Strasbourg depuis onze années après avoir vécu pendant quatorze ans en Allemagne, les a aidé à s'installer dès leur arrivée.

David explique son départ pour des raisons sociales et économiques. Ses parents voulaient leur assurer, à lui (19 ans), à son frère (22 ans) et à sa sœur (24 ans), un avenir et des conditions de vie meilleurs.

À leur arrivée, David a appris le français pendant quatre mois avec son frère et sa soeur au sein d'une classe spéciale, avant d'intégrer la classe de cinquième. Son frère est ensuite entré au lycée March Bloch et sa soeur au lycée Pontonnier. Ils sont les seuls dans sa famille à avoir acquis la nationalité française.

Aujourd'hui, David étudie dans une école privée (IFCE) à Strasbourg où il réalise un BTS de comptabilité en alternance. Ainsi, il travaille dans un cabinet d'avocat international à la préfecture de Strasbourg. Il fait aussi partie de l'association AJAS, œuvre aux côtés de Père Vatché à la réalisation de ses projets et entretient par le biais d'Internet et des réseaux sociaux (facebook en particulier) des contacts avec des associations arméniennes de France (Île-de France, Valence, Lyon entre autres) qu'il a l'occasion de rencontrer quelquefois (comme ce fut le cas le 17 mars 2012 à Paris, où il y eut un rassemblement des responsables des associations arméniennes de France).

²⁹⁵ Entretien réalisé le 2 mars 2012 à Sciences Po Strasbourg

Pierre Zouloumian²⁹⁶

Pierre est né en 1939 en France à Clichy-la-Garenne (Hauts-de-Seine). Sa famille du côté paternel est originaire de Marache en Cilicie. Son grand-père y était marchand de laine et y avait construit l'église arménienne. À l'âge de quinze ans, son père dut fuir les massacres de Marache (février 1920) perpétrés par les forces armées turques. Il s'est réfugié dans un premier temps à Alep en Syrie, avant d'arriver en France à Marseille. Il travailla alors comme garçon de café, d'abord sur la Côte d'Azur et en Haute-Savoie, puis à la patinoire d'Auteuil à Paris où il décida de s'installer définitivement. Ainsi, Pierre a passé son enfance et sa scolarité dans le quartier des Ternes (Neuilly-sur-Seine) pendant la guerre, puis à Levallois Perret. D'un père arménien catholique, Pierre suivit des cours de catéchisme et fit sa première communion à l'église Saint Ferdinand des Ternes où il s'inscrivit à la manécanterie pour y faire du chant sacré.

En 1959, il fut reçu au concours de l'école d'ingénieur de Strasbourg et devint par la suite ingénieur (spécialisé dans l'appareillage). Il travailla à l'Hôpital Civil de Strasbourg puis en tant qu'ingénieur de recherche au CNRS. Il se maria avec une alsacienne et eut deux fils.

Sa mère était Valaisanne, originaire de Leukerdab (Loèche-les-Bains) où il avait l'habitude de s'y rendre chaque année avec ses frère et sœur.

À la maison, le français dominait les conversations. Son père parlait peu de son histoire. Pierre a appris l'arménien occidental par lui-même et en suivant quelques cours.

Quant à ses projets, il fonda à Strasbourg l'association Amitiés Alsace-Arménie à la suite du tremblement de terre survenu en Arménie le 7 décembre 1988. Ce fut pour lui un événement déclencheur qui réactiva son attachement à ses origines. Il commença par organiser des collectes de dons pour l'Arménie. Puis il y eut le projet de reconstruction de l'école française de Leninakan (l'actuelle Gyumri) qu'il abandonna finalement car trop d'associations s'y étaient investies.

Durant cette période, il fit venir en Alsace des familles entières pour un séjour de quinze jours. Finalement, il décida d'investir dans un partenariat avec l'association France-

²⁹⁶ Entretien réalisé le 15 mars 2012 à Truchtersheim dans sa maison

Karabagh²⁹⁷ pour la reconstruction du village d'Arakiul (Haut-Karabagh) détruit en 1991 par les forces armées azéris au début du conflit du Karabagh. Il s'y est rendu deux fois, en 1995 et en 2003. Un projet similaire de reconstruction et de développement de l'élevage fut également mené au profit du village de Saralantch (proche d'Arakiul).

À Strasbourg, Pierre organise le 24 avril de chaque année sur la Place de la République à Strasbourg la commémoration du génocide arménien de 1915. L'idée est venue de l'ex ambassadeur arménien Christian Ter Stepanian. Avant, c'était l'association Action Chrétienne en Orient qui s'en chargeait.

L'organisation de la commémoration permet à Pierre, en tant que président d'Amitiés Alsace-Arménie, d'être en contact avec divers associations arméniennes, telles qu'Amitiés Franche-Comté-Arménie - dont il est aussi actuellement le président après la mort de son ancien président - Arméniens d'Europe Culture et Spiritualité, SEVAK Association, AREG, ACO et la Paroisse arménienne de Strasbourg, ainsi qu'avec des représentants politiques et administratifs de la ville et du Représentant Permanent de l'Arménie auprès du Conseil de l'Europe, tous respectivement invités chaque année pour la commémoration.

Ani²⁹⁸

Ani vient d'Erevan. Née en 1970, elle est arrivée en France, à Strasbourg en 2000, avec son frère et sa fille qui avait cinq ans. En France, elle a eu une autre fille qui va entrer au collège à la rentrée prochaine. Les conditions et les raisons de son départ me sont inconnues car elle n'a pas souhaité les évoquer.

À son arrivée, elle a été aidée par l'association CODA d'aide aux immigrés, dans laquelle elle a fréquenté des Arméniens.

Institutrice dans son pays natal, mais faute de reconnaissance par la France de son diplôme, Ani a repris des études à Strasbourg pour obtenir un CAP « Petite enfance ». Ainsi, depuis 2006 elle travaille dans une crèche de la ville.

D'une mère enseignante de russe, Ani connaissait parfaitement l'arménien et le russe avant de venir en France. Une fois à Strasbourg, c'est par l'association française

²⁹⁷ <http://www.francekarabagh.org>

²⁹⁸ Entretien réalisé le 3 avril 2012 à Koenigshoffen dans son appartement

Émergence qu'elle a ensuite appris pendant trois mois le français. Puis elle a continué de manière autodidacte avec la méthode « Assimil » et par la pratique quotidienne de la langue, notamment au travail.

En dehors de son activité professionnelle qui lui prend beaucoup de temps, Ani s'investit dans l'éducation de ses filles. Elle les emmène aux cours d'arménien donnés par Méliné dans le cadre de son association AREG. C'est d'ailleurs la seule association arménienne à Strasbourg qu'Ani connaisse et fréquente. En effet, c'est une des rares personnes que j'ai rencontrée qui ne soit pas autant investie que les autres dans les associations arméniennes ni en contact avec les Arméniens de la ville dont elle ignore pour la plupart l'existence. Elle explique cela par son caractère et son manque de temps. Elle dit ne pas trop aimer ni les relations, ni connaître les histoires des autres.

De religion chrétienne apostolique (baptisée), Ani n'accorde pas plus d'importance à la religion. Elle ignorait d'ailleurs la présence à Strasbourg du Père Vatché.

*

Annexe 3)

Grilles d'entretien

I/ Données factuelles:

- Présentation objective

Nom, Prénom
âge/date et lieu de naissance
lieu de résidence
situation familiale: célibataire/marié/enfant
famille à Strasbourg
famille en Arménie ou ailleurs
profession/études (nature- lieu- durée)
date d'arrivée en France/ à Strasbourg
ville de départ
nationalité(s)
langue(s)/quelle langue, dans quel espace et avec qui?
religion

II/ Questions ouvertes posées lors des premiers entretiens (Méliné, Armen, Edgar, Artak Nazaryan):

1) Le parcours migratoire

Comment êtes-vous arrivé en France/ à Strasbourg? Êtes-vous arrivé seul(e)?

Qu'est-ce qui vous a amené à quitter l'Arménie? Était-ce un choix?

Qui vous a aidé?

2) Les relations sociales

Comment avez-vous connu les autres Arméniens de Strasbourg?

Allez-vous à l'église/catéchisme? Avec qui? Fréquence? Et en Arménie (rapport à l'Église)?

Que signifie pour vous cette fréquentation? Quel(s) rôle(s) attribuez-vous à l'Église?

Avec qui travaillez-vous/ étudiez-vous?

Quelles sont vos activités quotidiennes/ temps libre/ engagements? (Fréquence)

Quelles sont vos relations avec les Français?

Quels sont vos contacts avec les Arméniens (France/internationaux/d'Arménie/famille)? Quelles formes prennent-ils (internet, voyage, courriers...)? (Fréquence)

Qu'est-ce qu'évoque pour vous le terme « diaspora »? Vous sentez-vous appartenir à une diaspora?

3) Le vécu ressenti au quotidien

Aimez-vous vivre ici?

Quelles sont les difficultés que vous avez rencontrées (par rapport à la langue/ l'adaptation...)?

Quels sont les avantages et/ou les défauts de vivre en France/à Strasbourg?

4) Les liens avec l'Arménie

Retournez-vous quelquefois en Arménie? Pour quelles raisons?

Pensez-vous revenir habiter en Arménie?

Qu'est-ce qui vous manque de l'Arménie?

Conservez-vous des pratiques quotidiennes que vous avez en Arménie (cuisine, chaîne de télévision arménienne...)?

Votre appartement a-t-il des décors, objets arméniens? Ou au contraire avez-vous peu à peu opté pour des habitudes françaises, strasbourgeoises?

Fêtez-vous les fêtes arméniennes? Participez-vous à des événements organisés pour la communauté arménienne à Strasbourg (commémoration du génocide...)?

Comment voyez-vous la situation actuelle de l'Arménie/son futur?

Souhaiteriez-vous voir le gouvernement français plus attentif à la communauté arménienne/impliqué dans les relations avec l'Arménie?

Comment expliquez-vous le fait qu'il y ait plus d'Arméniens à l'étranger qu'en Arménie? Qu'est-ce qui explique que les départs continuent?

5) La culture et l'identité arménienne

Comment vous décririez vous?

Que pensez-vous apporter personnellement en tant qu'Arménien à Strasbourg? à la France?

Faites-vous bénéficier vos enfants de votre « bagage culturel arménien »(histoire, langue...)? Où suivent-ils leur scolarité? Comment vivent-ils leur double nationalité/ ont-ils vécu leur arrivée, adaptation? Comment envisagez-vous leur futur?

Comment décririez-vous l'Arménie? Les Arméniens? Les Français/Strasbourgeois?

Voudriez-vous voir les Français/Strasbourgeois partager votre culture?

Quels sont vos éventuels projets pour l'avenir? vos rêves?

III/ Questions ouvertes posées au Père Vatché:

1) L'arrivée à Strasbourg

Qu'est-ce qui vous a amené à quitter l'Arménie?

Comment êtes-vous arrivé à Strasbourg?

2) Le rôle de prêtre

En quoi consiste votre métier?

Quels sont les liens avec l'Église Apostolique d'Arménie? Comment s'organise-t-elle?

Quels sont les liens avec les diocèses français?

Comment avez-vous fait pour regrouper les Arméniens de Strasbourg? d'Alsace?

Qui vient à l'église? Tous? Comment rencontrer ceux qui ne viennent pas à l'église?

Comprennent-ils tous l'arménien?

Qu'avez-vous organisé l'année dernière comme événements?

Êtes-vous en relation avec les autres communautés religieuses de Strasbourg?

Quels sont vos projets, vos souhaits?

3) Patrimoine culturel – Église et identité arménienne

Qu'est-ce qu'évoque pour vous l'Arménie? Les Arméniens? La France?

Quel(s) rôle(s) l'Église joue-t-elle à Strasbourg?

IV/ Questions ouvertes posées lors des entretiens suivants (Norbert, David et Ani)²⁹⁹:

1) Le parcours migratoire

2) Les relations sociales

Observez-vous des oppositions, des conflits d'intérêts au sein de la communauté arménienne de Strasbourg?

3) Le rapport à l'Église

Quels sont vos rapports à l'Église? à la religion?

Quelle importance leur accordez-vous?

Avez-vous suivi des cours de catéchisme? de religion? Êtes-vous baptisé?

Qu'est-ce que l'arrivée du Père Vatché a changé pour vous?

4) Le vécu ressenti au quotidien

5) Les liens avec l'Arménie

~~Souhaiteriez-vous voir le gouvernement français plus attentif à la communauté arménienne/impliqué dans les relations avec l'Arménie?~~

~~Comment expliquez-vous le fait qu'il y ait plus d'Arméniens à l'étranger qu'en Arménie? Qu'est-ce qui explique que les départs continuent?~~

²⁹⁹ Ne sont écrites que les questions ajoutées et supprimées

6) La culture et l'identité arménienne

Comment décririez-vous l'Arménie? Les Arméniens? Les Français/Strasbourgeois?
Voudriez-vous voir les Français/Strasbourgeois partager votre culture?

Quelle importance accordez-vous à la transmission de la culture (aux enfants)?

V/ Questions ouvertes posées à Nicolas Tatessian et à Pierre Zouloumian³⁰⁰:

1) Parcours/histoire familiale

Pouvez-vous me raconter l'histoire de votre famille?

Comment êtes-vous arrivé à Strasbourg?

2) Les relations avec les Arméniens récemment installés à Strasbourg

Comment êtes-vous entré en contact avec eux? Pour quelles raisons?

Quelles évolutions/changements avez-vous observés au sein de la communauté arménienne de Strasbourg? Y-a-t'il des conflits d'intérêt?

Quels sont vos engagements associatifs?

Êtes-vous en relation avec d'autres arméniens en France/ailleurs en Europe/Arménie?

3) Le rapport aux origines

Comment s'exprime votre rapport à vos origines? (Pratique de la langue, célébration des fêtes arméniennes, commémoration du génocide...)

Quelle importance accordez-vous à la transmission?

Êtes-vous retourné en Arménie? Pour quelles raisons?

Quel est votre rapport à l'Église?

4) Autre

Qu'est-ce qu'évoque pour vous le terme « diaspora »? Vous sentez-vous y appartenir?

Quels sont vos projets? vos rêves?

³⁰⁰ Descendants des anciennes générations d'Arméniens installés en France depuis les années 20

VI/ Questions posées à M.Cros³⁰¹:

1) Les communautés en Alsace et à Strasbourg

1 - Les Arméniens: Nombre/ Vagues d'arrivées successives/Répartition géographique/Répartition socio-professionnelle/Moyenne d'âge

2 - Autres minorités: Nombre/Vagues d'arrivées successives/ Répartition géographique/Répartition socio-professionnelle/Moyenne d'âge

2) Politiques à l'égard des Arméniens

- Statuts juridiques des Arméniens
- Politiques (aides, subventions, créations, etc): éducative, linguistique, socio-économique, culturelle

3) Place et statut de l'Église Apostolique Arménienne à Strasbourg

- Comment a été décidée l'arrivée du père Vatché et la constitution d'une paroisse apostolique arménienne à Strasbourg?
 - Quel rôle la ville a-t-elle joué?
 - Quel est votre rôle en tant que ministre des cultes?
 - Avez-vous observé des conflits entre les minorités religieuses à Strasbourg?
-

³⁰¹ Liste des questions posées même s'il n'a pas pu me répondre à celles concernant les communautés, en raison de l'interdiction de recenser en France les minorités religieuses

Bibliographie

Identités et migrations:

Avanza Martina, Laferté Gilles « Dépasser la « construction des identités »? Identification, image sociale, appartenance », *Genèses*, n°61, 4/2005, p.134-152.

Carol Ilan, Bonal Cordélia, Brotel Émilie, « Nouveaux visages de l'Alsace », MCS info, Université Robert Schumann, Strasbourg. URL: http://mcsinfo.u-strasbg.fr/article.php?cPath=10&article_id=8136

Frey Yves (dir.), « Les Alsaciens venus d'ailleurs », *Revue Hommes et migrations*, n°1273, mai-juin 2008: « Histoire des migrations. Panorama régional », p.52-73.

Hall Stuart, *Identités et cultures. Politiques des Cultural Studies*, Paris, Éditions Amsterdam, 2007, 327 p.

Mellon Christian, « Immigration : faits, chiffres et débats », *Migrants et migrations*, Ceras-revue *Projet*. URL: <http://www.ceras-projet.com/index.php?id=162>

Rea Andrea, Tripier Maryse, *Sociologie de l'immigration*, Paris, La Découverte, 2008, 120 p.

Diasporas et territoires:

Bruneau Michel. « Les territoires de l'identité et la mémoire collective en diaspora », *L'Espace géographique*, 2006/4, Tome 35, p.328-333.

Ekovich Steven. « Géosociologie de la diaspora arménienne », *Géostratégique*, n°12, avril 2006, p.193-210.

Hovanessian Martine. « Diasporas et identités collectives », *Revue Hommes et migrations*, n°1265, janvier-février 2007: « Diaspora arménienne et territorialités », p.8-21.

Hovanessian Martine. « Diaspora arménienne et patrimonialisation d'une mémoire collective: l'impossible lieu du témoignage? », *Les Cahiers de Framespa* [En ligne], n°3, 2007, p.1-14, mis en ligne le 01 octobre 2007. URL: <http://framespa.revues.org/314>.

Hovanessian Martine, *Les Arméniens et leurs territoires*, Paris, Autrement, 1995, 173 p.

Hovanessian Martine, « Le religieux et la reconnaissance. Formes symboliques et

politiques au sein de la diaspora arménienne », *Les Annales de la recherche urbaine*, n°96, octobre 2004, p.125-134.

Kasparian Sylvia. « Langues et identités des Arméniens de la diaspora, état des lieux », *Revue Hommes et migrations*, n°1265, janvier-février 2007: « Diaspora arménienne et territorialités », p.176-189.

Notion de « diaspora »:

Anteby-Yemine Lisa, Berthomière William. « Les diasporas: retour sur un concept », version modifiée du texte « Di[a]positif, décrire et comprendre les diasporas », publié dans l'ouvrage *Diasporas, 2000 ans d'histoire*, publié par Anteby-Yemine Lisa, Berthomière William, Sheffer Gabriel, Rennes, PUR, 2005.

Helly Denise. « Diaspora, un enjeux politique, un symbole, un concept ? », *Espace populations sociétés* [En ligne], n°2006/1, 2006: « Diasporas et grandes métropoles », p.17-31, mis en ligne le 01 avril 2008. URL: <http://eps.revues.org/index960.html>.

Hovanessian Martine. « La notion de diaspora, usages et champ sémantique », *Journal des anthropologues* [En ligne], n°72-73, 1998: « Nationaux, étrangers? Logiques d'état et enjeux quotidiens », p.1-11, mis en ligne le 01 janvier 1999. URL: <http://jda.revues.org/2696>.

Histoire de l'Arménie:

Cioulachtjian Reine, *Cadeaux d'Arménie...Apports arméniens à la civilisation et curiosités historiques*, illustré par Armen et Astrig Kiourktchian, Marseille, éditions «Les Écrits de Thalie », 2005, 302 p.

Grousset René, *Histoire de l'Arménie, des origines à 1071*, Paris, Payot, 1995, 644 p.

Mouradian Claire, *L'Arménie*, Paris, Que Sais-je, 2002

Mutafian Claude, *Le génocide des Arméniens, 90 ans après (1915-2005)*, Paris, CCAF (Conseil de Coordination des organisations Arméniennes de France), 2005, 36 p.

Mutafian Claude, Van Lauwe Éric, *Atlas historique de l'Arménie. Proche-Orient et Sud-Caucase du VIII^{ème} siècle av. J.C. au XXI^{ème} siècle*, Paris, Éditions Autrement, 2005, 143 p.

Études de cas sur la diaspora arménienne:

Djergaïan Sarah. « Un territoire de l'identité arménienne, le 9^{ème} arrondissement de Paris », *Revue Hommes et migrations*, n°1265, janvier-février 2007: « Diaspora arménienne et territorialités », p.54-69.

Fourcade Marie-Blanche. « Les musées domestiques de la communauté arménienne »,

Ethnologie française, 2010/3 Vol.40, p.437-446.

Govciyan Alexis. « L'intégration réussie des Arméniens », *Revue internationale et stratégique*, 2009/1, n°73, p.87-89.

Hovanessian Martine. « L'évolution du statut de la migration arménienne en France », *Sociétés contemporaines*, n°4, décembre 1990, p.51-64.

Hovanessian Martine, *Le lien communautaire: Trois générations d'Arméniens*, Paris, Armand Colin, 1992, 303 p.

Kirakosyan Hasmik. « La migration arménienne vers Paris et sa région, dans la période 1988-2004 », *Revue Hommes et migrations*, n°1265, janvier-février 2007: « Diaspora arménienne et territorialités », p.152-166.

Kunth Anouche. « La Diaspora arménienne », *Études*, 2007/3, Tome 406, p.321-331.

Mathorez Jacques, *Les Éléments de la population orientale en France. Les Arméniens en France, du XII^{ème} au XVIII^{ème} siècle*, Paris/Nogent-le-Rotrou, imprimerie de Daupeley-Gouverneur, 1918, 19 p., URL: <http://armenie.net.free.fr/arm1.pdf>

Temime Émile. « Les Arméniens à Marseille, des années vingt à aujourd'hui », *Revue Hommes et migrations*, n°1265, janvier-février 2007: « Diaspora arménienne et territorialités », p.22-32.

L'Église Apostolique Arménienne:

Cholvi Gérard. « Le Christianisme en Arménie », *Études*, juin 1995, tome 382, n°6, p.799-809.

Huard Jean-Luc. « Les Églises arméniennes et les réfugiés en Rhône-Alpes dans l'entre-deux-guerres (1918-1940) », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 78/2009, mis en ligne le 15 février 2010, URL : <http://cdlm.revues.org/index4686.html>

Ouvrages de référence cités:

Dubar Claude, *La socialisation*, Paris, Armand Colin, 2010

Erikson Erik H. « *Ego Development and Historical Change* », in *Psychoanalytical Study of the Child*, II, 1946

Gallisot R. (dir.), *Pluralisme culturel en Europe - Culture(s) européenne(s) et culture(s) des diasporas*, Paris, L'Harmattan (L'Homme et la Société), 1993

Goffman Erving, *La mise en scène de la vie quotidienne*, t.2 *Les relations en public*, Paris, Minuit, 1973

- Goffman Erving, *Stigmates. Les usages sociaux des handicaps*, Paris, Minuit, 1975
- Gottmann Jean, *La politique des États et leur géographie*, Paris, Armand Colin, 1952
- Halbwachs Maurice, *La mémoire collective*, Paris, Presses Universitaires de France, 1967, 204 p.
- Le Coadic Ronan (dir.), *Identités et société de Plougastel à Okinawa*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2007, 378 p.
- Ricoeur Paul, *Temps et récit III*, Paris, Points Seuil, 1991
- Ter Minassian A., *Histoires croisées, Arménie, Diaspora, Transcaucasie*, Marseille, Parenthèses, 1996
- Tylor Edward Burnett, *Primitive Culture*, 1871
- Yacoub J. « La diaspora assyro-chaldéenne », *L'Espace géographique*, 1995

Manuels méthodologiques:

- Beaud Stéphane, Weber Florence, *Guide de l'enquête de terrain*, Paris, La Découverte, 2010
- Kaufmann Jean-Claude, *L'enquête et ses méthodes. L'entretien compréhensif*, Paris, Armand Colin, 2011

Dictionnaires:

- Akoun André, Ansart Pierre (dir.), *Dictionnaire de sociologie*, Le Robert/Seuil, éd. 1999
- Boudon Raymond, Bourricaud François, *Dictionnaire critique de la sociologie*, Paris, PUF, 2011
- Le Petit Robert, 2011

Manuel de langue:

- Gurhégghian Jean et Rousane, *L'Arménien sans peine*, Chenevières-sur-Marne, Assimil, 2007 (2^{ème} édition)

Sources

Entretiens (par ordre alphabétique):

| | <u>Dates:</u> | <u>Lieux:</u> |
|------------------------------------|---------------------------|--|
| • Ani | 3 avril 2012 | - Koenigshoffen, dans son appartement. |
| • Armen | 23 décembre 2011 | - Strasbourg centre, dehors à côté du lycée Pontonnier |
| • M.Cros, | 19 janvier 2012 | - Strasbourg, Place de la Bourse, dans son bureau |
| • David | 2 mars 2012 | - Strasbourg centre, à Sciences Po |
| • Edgar | 29 décembre 2011 | - Strasbourg centre, au restaurant La Boucherie |
| • Hayrapetian Arthur (Père Vatché) | 22 décembre 2011 | - Strasbourg centre, dans la paroisse de l'église catholique de Sainte Madeleine |
| • Melikyan Norbert | 29 février 2012 | - Strasbourg centre, à Sciences Po |
| • Méliné | 21 décembre 2011 | - Bisheim, dans son appartement |
| • Nazaryan Artak | 30 décembre 2011 | - Strasbourg, Neudorf, dans son appartement |
| • Tatessian Nicolas | 1 ^{er} mars 2012 | - Strasbourg centre, à Sciences Po |
| • Zouloumian Pierre | 15 mars 2012 | - Truchtersheim, dans sa maison |

Presse consultée sur Internet:

L'Alsace

Arnould Michel, « Génocide. La communauté arménienne d'Alsace à fond pour la loi », *L'Alsace*, 22 janvier 2012.

URL: <http://www.lalsace.fr/actualite/2012/01/22/la-communautearmenienne-d-alsace-a-fond-pour-la-loi>

Les Dernières Nouvelles d'Alsace

Schwartz Patrick, « L'histoire d'une main tendue », *Les Dernières Nouvelles d'Alsace*, mardi 11 janvier 2011.

URL: <http://pycstrasbourg.blogspot.fr/p/les-russophones-dans-la-presse.html>

Orthodox press

Sukiasyan Philippe. « L'Église arménienne aujourd'hui », Service orthodoxe de presse et d'information.

URL: <http://www.orthodoxpress.com>

Rapports officiels:

ONU

Rapport officiel concernant l'Arménie occidentale et les Arméniens d'Arménie occidentale devant l'Assemblée des Nations autochtones à l'ONU.

URL: <http://www.haybachdban.org/ArmenieOccidentaleDepartement-AffairesInternationales/ONU/Rapport-ONU-24.04.08.pdf>

INSEE

Robert Morel-Chevillet, « Les immigrés en Alsace: 10% de la population », Chiffres pour l'Alsace, n°34, Insee, septembre 2006, Strasbourg

URL: www.insee.fr/fr/insee_regions/alsace/themes/cpar34_1.pdf

Autre:

Toynbee Arnold J., *Livre Bleu du gouvernement britannique de 1916: Le traitement des Arméniens dans l'Empire Ottoman (1915-1916)*. URL: <http://www.imprescriptible.fr/documents/livrebleu/histoire4.htm>

Sites Internet:

Ministère Français des Affaires étrangères

<http://www.diplomatie.gouv.fr/fr/pays-zones-geo/armenie/presentation-de-l-armenie/article/presentation-4752>,

Banque Mondiale

<http://donnees.banquemondiale.org/pays/armenie>

Dictionnaire Larousse

www.Larousse.fr/dictionnaire/français/peuple/60039

Association Culturelle Arménienne de Marne-la-Vallée (ACAM)

<http://www.acam-france.org/contacts/diaspora-france/rhone.htm>

<http://www.acam-france.org/armenie/religion-religion/karekine2.htm>

Action Chrétienne en Orient (ACO)

Berron Paul, *Une œuvre missionnaire en Orient et en Occident*, Strasbourg, Éditions Oberlin, 2008, URL: http://aco.diatem.net/Dossiers/Berron_orient_occident.pdf

Grigorian Vartan, *Une vie donnée aux Arméniens. Actions menées par l'Étonienne Hedwige Büll en faveur des Arméniens de Cilicie et de Syrie (1911-1951)*, Erevan,

Académie Nationale des Sciences de la République d'Arménie, Institut du Musée du Génocide des Arméniens, 1996, URL: http://aco.diatem.net/Dossiers/Hedwige_bull.pdf

L'Église Catholique en France

<http://www.cef.fr/catho/actus/archives/2001/20010926armenie.php>

Herodote.net, site d'information sur l'Histoire

<http://www.herodote.net/histoire/evenement.php?jour=19150424>

Net Arménie, site d'information sur l'Arménie

<http://www.netarmenie.com/geographie/seisme/bilan.php>

<http://www.netarmenie.com/religion/eglise/eglise.php>

Union des Églises évangéliques arméniennes de France

<http://www.ueeaf.org/index.php?op=edito>

Union de la Jeunesse Arménienne (UJA) d'Alfortville

<http://www.uja-foot.fr/sections/club/historique-du-club>

World Gazetter, données démographiques par pays

<http://world-gazetteer.com/wg.php>

La diaspora, terme aux sens complexes, souvent imprécis et mal employé, est analysée sous un nouvel angle, distinct de son appréhension sous l'aspect de dissémination ou de dispersion des populations à partir d'un centre originel. En tant que projet identitaire, la diaspora est une construction que les individus mettent en œuvre sur le territoire d'accueil pour manifester leur existence et agir pour la préservation et le maintien dans le temps et l'espace de l'identité collective du peuple qu'elle représente. À partir des études menées par Martine Hovanessian sur les communautés arméniennes installées en région parisienne depuis les années 20, il s'agit de rendre compte des formes d'identification propres aux Arméniens arrivés et installés à Strasbourg depuis seulement une dizaine d'années et d'analyser leur regroupement communautaire en rapport avec la notion de diaspora théorisée sous son aspect identitaire et organisationnel.

Mots-clés: Arménie, diaspora, identité, migrations, organisation, territoire
